

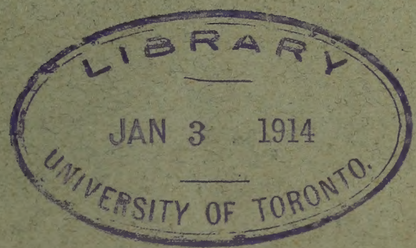
DOCUMENTS

SUR LES ATROCITÉS GRECQUES

EXTRAITS DU LIVRE DE M. LE PROFESSEUR L. MILÉTITCH:

„ATROCITÉS GRECQUES EN MACÉDOINE"





SOPHIA

IMPRIMERIE DE L'ETAT

1913

DOCUMENTS

SUR LES ATROCITÉS GRECQUES

EXTRAITS DU LIVRE DE M. LE PROFESSEUR L. MILÉTITCH:

„ATROCITÉS GRECQUES EN MACÉDOINE“



SOPHIA

IMPRIMERIE DE L'ETAT

1913

Documents sur les atrocités grecques.

Dans la ville de Salonique.

№ 1.

Le 17 juin 1913, vers 4 heures de l'après-midi, il se fit un mouvement visible de soldats et de sergents de ville dans les rues de Salonique. En un moment le bruit se répandit que les grecs qui se trouvaient à Salonique se rangeaient en armement complet sur le quai. Tout le monde supposait que les troupes allaient partir.

Mais au lieu de cela, elles furent partagées en groupes inégaux et ainsi divisées elles prirent le chemin des différents quartiers de la ville. Quand les détachements grecs furent postés devant les édifices où était logée la 3-ème compagnie du 14-ème régiment bulgare de Macédoine tout le monde comprit que les grecs allaient désarmer les soldats bulgares. Les troupes bulgares n'avaient pas supposé qu'elles seraient attaquées d'une manière aussi imprévue par les grecs. Voilà pourquoi bien des soldats bulgares se promenaient tranquillement dans les rues où ils furent pris et désarmés par les grecs. Vers $4^1/_2$ heures des coups de fusil furent entendus presque dans toutes les parties de la ville où logeaient les soldats bulgares. Il était évident que les bulgares ne consentiraient pas à rendre les armes de bon gré et que les deux armées ennemies se battraient. Vers 6 heures des détonations de mitrailleuse se firent entendre et vers 8 heures des coups de canon. Les coups de canon furent tirés sur les édifices dans lesquels il y avait le plus de troupes bulgares, notamment sur l'édifice où était installée la poste bulgare, aussi sur le logement de l'Etat-Major de la compagnie en face de la mosquée Sainte-Sophie et sur les deux édifices turcs près du palais du gouverneur. La fusillade ne cessa pas partout en une fois. Dans certains endroits elle cessa vers minuit, dans d'autres — vers 2 heures du matin, ailleurs — encore plus tard dans la matinée. Ordinairement les soldats bulgares se livraient quand il n'avaient plus de cartouches et les soldats grecs les emmenaient comme

prisonniers. Dans le bâtiment du pensionnat appartenant au lycée des réalistes quatre soldats ont résisté le plus longtemps. Ils luttèrent jusqu'à 6 heures du matin, c.-à-d. pendant 13 heures. Quand enfin ils ouvrirent la porte-cochère de la maison pour se livrer, les soldats grecs les tuèrent au lieude les faire prisonniers. Avec eux furent tués dans la cour du pensionnat 3 serviteurs de l'école et 4 élèves. D'après les journaux de Salonique les soldats bulgares qui se trouvaient dans la ville le 17 juin étaient au nombre de 1600. D'après les données de source bulgare il n'y aurait eu que 650 hommes. D'aprés les journaux de Salonique le nombre des soldats bulgares tués le 17 au soir est de 62 personnes. Ce nombre de 62 se confirme par 2 vieilles femmes bulgares qui furent envoyées le 18 juin épier dans le cimetière bulgare pour voir combien de cadavres bulgare seraient ensevelis.

Les soldats et les officiers faits prisonniers furent embarqués à destination de la Grèce le 18 juin même. On ne connait pas la manière dont ils sont traités. Ce que l'on sait c'est qu'un certain nombre de prisonniers étant conduit vers les quais pour être embarqués, la foule, pour la plupart des femmes grecques, cracha sur eux et proféra à leur adresse des épithètes des plus ignobles. C'était plus que les soldats bulgares pouvaient supporter et l'un d'eux jeta à la foule des paroles grossières. Pour cette audace il fut criblé de coups de baionnette par les soldats grecs. D'autres soldats bulgares qui essayèrent de défendre leur camarade furent tués de la même manière. On dit aussi que sur lenavire il yeut des conflits entre les soldats grecs et les prisonniers pendant lesquels plusieurs prisonniers furent jetés à la mer. L'endroit où se trouvent les prisonniers bulgares et la manière dont ils sont traités ne sont connus de personne.

Un mois avant que la garnison bulgare à Salonique fut désarmée et faite prisonnière les autorités grecques commencèrent à persécuter et à traiter sévèrement les bulgares dans cette ville. Dans bien des maisons bulgares des perquisitions furent faites sous prétexte de trouver des armes et principalement des bombes. On ne trouva de bombes nulle part. Les personnes chez lesquelles des revolvers ou des fusils furent trouvés ont été arrêtées. De même furent arrêtées beaucoup de personnes chez lesquelles on n'avait trouvé aucune arme et même qui n'avaient subi aucune perquisition. Tel est le cas de l'arrestation du professeur de l'école de commerce Vassil Chanoff qui fut arrêté sans explication de cause et déporté pour Athènes le lendemain même. Là il fut écroué dans un cachot trois mètres au dessous du sol. Il allait y mourir d'asphixie s'il n'avait été transféré dans une meilleure prison grâce à l'intervention énergique du gouvernement bulgare. Par la même intervention il fut libéré, mais à son arrivée à Salonique il reçut l'ordre des autorités grecques de quitter la ville dans le délai de 5 jours. Jusqu'aujour-

d'hui il ne peut s'expliquer la cause de son arrestation. La plupart des bulgares arrêtés furent déportés en Grèce. Nous verrons plus bas la manière dont ils furent traités.

Pendant la catastrophe du 17 juin soir et le matin du 18 juin les soldats grecs tuèrent 5 habitants bulgares du quartier de Kou-kouch sans aucun motif. Je ne me rappelle que le nom d'un d'entre eux. Il s'appelait Ch. Toneff.

Le 18 juin matin, après que les soldats bulgares fussent dés-armés et faits prisonniers, les grecs commencèrent aussitôt l'arrestation des bulgares, habitants de la ville. Une quantité de sergents de ville allaient par les rues, accompagnés de grecs originaires de Salonique et arrêtaient tous les bulgares signalés par eux. Après l'arrestation de ceux des bulgares qu'ils avaient rencontrés dans les rues, les gen-darmes passèrent à l'arrestation de ceux qui se cachaient dans les maisons. Ils ne faisaient aucune distinction d'âge ni de condition sociale. A côté des richards furent arrêtés les plus pauvres, à côté des en-fants de 15—16 ans furent pris des vieillards septuagénaires, comme Ch. Yoné Vessof, Sazdo Rizoff. V. Mantcheff et autres. On emmenait les arrêtés dans les postes de police respectifs d'où ils étaient trans-férés dans la prison centrale. Dans les postes plusieurs d'entre eux furent cruellement maltraités. A tous les bulgares qui voulaient savoir la cause de leur arrestation la même réponse fut faite, qu'ils étaient arrêtés pour être membres des comités révolutionnaires et bombistes. Les arrestations continuèrent longtemps, mais la plupart furent faites pendant la première semaine après le désarmement de la garnison bulgare. Je fus arrêté le huitième jour après le désar-mement. On me conduisit à la prison centrale et l'on m'écroua dans une salle où il y avait 90 prisonniers. Dix d'entre eux étaient de Salonique même, les autres des alentours — de Lérine, de Vodène et de Sabot. Beaucoup de ces derniers furent maltraités pendant le trajet jusqu'à Salonique. Sur leurs chemises il y avait de grandes tâches de sang. Le plus cruellement fut battu le secrétaire de la métropole bulgare à Lérine. Il fut arrêté en route vers Salonique où il allait pour retirer de la Banque Nationale de Bulgarie les appoin-tements des maîtres d'école et pour remettre à la même Banque les sommes reçues par lui de quelques commerçants de Lérine. Les grecs lui prirent tout l'argent avec les chèques et le maltraitèrent pour le faire nommer les membres des comités qui avaient versé l'argent qu'on trouva sur lui. C'est en vain qu'il s'efforça de prouver à ses bourreaux que l'argent et les chèques n'appartiennent à aucun comité, mais aux maîtres d'ecole et aux commerçants.

On ne me garda dans la prison que 12 jours et je fus mis en liberté grâce à l'intervention énergique du consul russe de Salo-nique. Les premières démarches pour me mettre en liberté restèrent sans résultat, parce que les autorités grecques annoncèrent au consul qu'ils possédaient des documents prouvant que j'étais chef du comité révolutionnaire. Toutefois quand quelques jours plus tard le consul eut des doutes sur les assurances des autorités grec-

ques et pria qu'on fit une enquête pour mieux préciser ma culpabilité, les grecs me rendirent la liberté avec obligation de ne pas quitter Salonique avant la fin de la guerre et avant la libération des citoyens notables grecs de Drama, de Sérès et d'autres villes, faits prisonniers par les bulgares.

J'ai déjà mentionné que presque tous les bulgares de Salonique avaient été faits prisonniers. Dans bien des prisons il y avait beaucoup de bulgares de la province. La plupart des prisonniers furent déportés en Grèce. D'abord on ne savait pas vers quelle destination ces prisonniers étaient dirigés et on ignorait le sort qui les attendait. On n'eut des renseignements plus précis que de trois personnes: du riche commerçant bulgare Spiro Souradjieff, d'un arménien, ancien garçon de service à la poste bulgare de Salonique et d'un sujet autrichien, un slave de la Dalmatie, si je ne me trompe. Spiro Souradjieff fut retourné à Salonique grâce à l'insistance du consul russe. Il rentra à Salonique à demi-mort, ne pouvant parler. Sa femme le reconnut à peine. Elle solli cita les autorités de libérer son mari pour pouvoir le soigner, mais sa demande ne fut pas prise en considération et on le laissa en prison. Le lendemain de son arrivée il fut transporté dans l'hôpital des soeurs catholiques. On ne le laissa là que pendant la soirée. Le lendemain il fut transporté dans les baraques des cholériques près de la gare, soi-disant parce qu'il était tombé malade du choléra. Il resta là deux jours après quoi il mourut. Pendant la deuxième entrevue avec sa femme il put lui dire seulement que les supplices de Jésus-Christ n'étaient rien en comparaison de ceux qu'il avait subis. L'arménien et le sujet autrichien dont j'ai parlé plus haut ont raconté au sujet des supplices auxquels a été soumis Souradjieff et en général du traitement des déportés ce qui suit: quand les déportés parmi lesquels se trouvait Souradjieff furent arrivés à Volo, le bruit se répandit parmi les grecs de cette ville que Souradjieff avait tué un grec de Salonique. C'est pourquoi la populace de Volo se mit à jeter des pierres sur Souradjieff qui ne pouvait se défendre parce qu'il avait les mains liés. Il reçut plusieurs blessures au corps. Les soldats qui conduisaient les prisonniers eurent de la peine à arracher Souradjieff aux mains de la foule en fureur. La plupart des prisonniers furent déportés dans l'ile de Trikiri en face de Volo, précisément dans la partie de l'ile qui abonde en serpents, en lézards et en quelques espèces de mouches dangereuses. L'eau y est très mauvaise. Pour toute nourriture les déportés ne recevaient que des galettes aussi dures que des pierres. On suppose que ce sont les biscuits restés de la guerre gréco-turque en 1897. L'arménien avait apporté à Salonique un morceau de ces biscuits. A cause de la mauvaise et insuffisante nourriture et surtout de la mauvaise eau la plupart des déportés tombaient malades et se tenaient à peine debout. Beaucoup d'entre eux sont déjà morts. Jusqu'au 16 juillet il y eut environ 150 cas de morts. La paix est signée, mais les déportés ne sont pas encore

mis en liberté. S'ils ne sont libérés sous peu, à peine la moitié restera en vie.

Les familles des déportés, surtout les plus pauvres, se trouvent dans une détresse complète. Elles risquent de mourir de faim et il n'y a personne pour leur venir en aide. Il n'y a que le consulat russe qui a distribué à un nombre restreint de familles un secours provisoire de 10—20 piastres. Presque tous les jours les femmes des déportés viennent auprès des autorités grecques pour solliciter la libération de leurs maris. Mais les autorités font la sourde oreille.

Pour le moment les bulgares de Salonique sont dans une situation très précaire. Ceux qui sont restés en liberté n'osent pas sortir dans les rues ni aller au travail par crainte d'être arrêtés. Chacun tâche de liquider ses affaires et de quitter la ville. Il paraît que les turcs et les israélites de Salonique ne sont pas contents du régime grec. Aussi les uns et les autres émigrent-ils en masse. Les israélites s'expatrient principalement pour Smyrne et pour l'Amérique.

Les grecs n'épargnèrent même pas les lycées bulgares à Salonique. Ils y avaient logé d'abord les soldats et puis, 2—3 jours plus tard, ils transformèrent le lycée de jeunes filles et l'école commerciale en hôpitaux militaires et prirent le lycée des réalistes pour abriter les fugitifs. Auparavant les biens des lycées (bibliothèques, meubles, etc.) n'étaient pillés qu'en partie. Mais quand le 1 août les directeurs des lycées firent une demande en français auprès du Gouverneur de la Macédoine, m-r Dragoumis, le priant de donner l'ordre pour que les biens des lycées soient respectés et que les archives leur soient rendues, le pillage définitif eut lieu. M-r Dragoumis promit bien de donner les ordres respectifs, mais en réalité il donna l'ordre de tout saccager et le lendemain le 2 août toutes sortes d'hommes remplirent les lycées et pillèrent et emportèrent tout. Les livres des bibliothèques et les papiers des archives du lycée des réalistes furent brûlés dans la cour de ce lycée même. On suppose que les objets de valeur et les meubles furent transportés dans le lycée grec.

D-r T. Détcheff.
ancien directeur du lycée bulgare de garçons
à Salonique.

№ 2a.

Salonique, le 23 juillet / 5 août.

Mon cher frère,

Nous avons reçu ta carte du 7/20 courant. Elle nous a beaucoup réjoui car nous étions déjà inquiets pour toi. J'espère que S. t'a écrit tout ce qui a rapport à nous. Quant à moi, je me bornerai à te décrire en détail les journées terribles du 17/30—18/1 juin et aussi ceux qui suivirent.

Le 17 matin tout était calme et tranquille. Mais vers 4 heures 3/4 de l'après-midi eurent lieu les premières escarmouches entre les troupes grecques qui formaient une division et les troupes bulgares (le 3-ème bataillon du 14-ème de ligne, ayant à sa tête le commandant Lazaroff et 8 à 10 officiers). Cela provoqua une panique parmi les habitants et toute la ville retentit du fracas de la fusillade et de la cannonade, car les grecs se servirent aussi de mitrailleuses et d'une vingtaine de pièces de campagne.

Le combat commença par l'attaque du poste bulgare installé au „Grand Hôtel", ne comptant que 6 soldats et gagna tous les autres postes au nombre de 16, comptant chacun 6, 10, 20 ou 50 hommes.

La bataille dura plus de 12 heures et prit fin quand le bâtiment où était installé l'Etat-Major du bataillon, vis-à-vis de l'église de St. Sophia, fut enlevé parlesgrecs.

La résistance la plus acharnée fut opposée par les soldats dans le bâtiment de l'état-major où 50 à 60 hommes et un élève-officier ont eu à lutter contre 1000 soldats grecs renforcés de 6 canons et de 2 mitrailleuses.

La même résistance fut opposée aussi par les soldats postés dans le bâtiment servant d'internat au gymnase. Dans cet endroit le poste était composé d'une dizaine de soldats et d'autant d'élèves de cette école à l'âge de 15 à 20 ans. Les grecs ne leur permirent pas de sortir et les forcèrent de la sorte à combattre eux aussi à côté des soldats.

Bien que mineurs et n'ayant pas reçu d'instruction militaire les élèves se battirent vaillament et ne se rendirent qu' à 5 heures et demie du matin. Parmi les élèves il y eut 3 ou 4 tués et un blessé à l'épaule, qui continua à se battre pendant deux grandes heures. Le reste des élèves désemparés, ensanglantés et ligotés furent emmenés en captivité en Grèce. Le nombre des soldats bulgares faits prisonniers est de 1150 hommes, le commandant et 8 officiers. Pendant la lutte 45 hommes environ furent tués, un officier et 4 hommes blessés. Tu ne dois pas t'étonner du fait qu'il n' y a que 4 blessés à côte de 50 tués. C'est que les soldats blessés étaient achevés à coups de crosse et de baïonnette après la bataille d'après ce que racontent les témoins oculaires juifs.

L'heure des excès contre la population bulgare que les grecs attendaient si impatiemment était venue. Pendant cette nuit de désarroi 20 bulgares environ furent tués et, comme si cela ne suffisait pas, les familles bulgares devaient toute la nuit durant se séparer des maris, des pères et des frères, arrachés de la manière la plus brutale à leurs proches pour être conduits le lendemain en Grèce, entassés non pas sur le pont des navires, mais dans les soutes, mis au pain et à l'eau.

Où sont-ils actuellement, ce qu'ils deviennent personne ne le sait, car les grecs ne disent rien. On craint que beaucoup d'entre eux ne soient plus vivants. Ainsi furent emmenés en Grèce environ

150 citoyens bulgares de Salonique, parmi lesquels le gérant du diocèse de Salonique, le père Evlogui, avec deux prêtres et deux de ses secrétaires, les négociants bien connus Sazdo Rizoff (le père de Raïna, âgé de 60 ans), Spiro Souradjieff, Sazdo Vessoff (75 ans), Popoff, G. S. Boyadjieff, T. Atchkoff, Pierre Matoff (65 ans), etc.

Dans la prison locale sont détenus entre autres Cyrille Rizoff (fils de S. Rizoff), les frères Nicolas (gendre de Rizoff) et Dimitre pope Cheorghieff, les frères S. Boyadjieff, T. Matzanoff (65 ans) etc.

Pour compléter le tableau de cette nuit lugubre il a fallu saccager un certain nombre de maisons ainsi que les trois gymnases.

Heureusement personnes d'entre nous n'a eu à souffrir, de même chez Yosko et chez mon oncle tout le monde va bien. Après avoir passé 24 heures caché dans le magasin, craignant d'être découvert et tué à chaque instant, je me suis caché dans une miason juive où j'ai passé 5 jours. Depuis — voilà un mois que je suis à la maison. Pendant mon absence un malheur faillit arriver chez nous. Le 20/3 juin, 3 jours après ce que je viens de décrire, 2 soldats s'introduisirent chez nous et menacèrent G. de le tuer comme ont été tués bien d'autres bulgares; tu peux te figurer l'effroi et l'horreur dans la maison. Alors les soldats déclarèrent qu'ils ne lui feraient rien contre une somme de 500 francs. G. avait 100 francs qu'il ne manqua pas de leur offrir, mais les soldats refusèrent. Alors G. leur dit d'attendre jusqu'à ce que M. aille chercher de l'argent chez Yosko. Au lieu de faire cela M. trouve 2 gendarmes crétois, les met au courant de l'affaire et les amène à la maison. Les soldats se sauvent et ainsi prit fin cet incident. Grâce à X. qui a délivré des cartes attestant que Yosko et Georges sont d'honnêtes bulgares nous sommes rassurés un peu. Depuis une semaine Georges va au marché et y reste 4—5 heures par jour. La situation est un peu meilleure maintenant, mais les grecs sont hautains et insupportables. Pour ce qui est de notre nourriture et de la boisson, ne t'en inquiètes pas: Samachko achète des provisions et la fontaine coule toujours à la maison.

Depuis une semaine on constate la désertion en masse des soldats grecs. Ils quittent leurs uniformes et se mettent en civil. La ville de Koukouch, occupée par les grecs, a été incendiée et saccagée. La population a réussi à s'enfuir, mais il y a beaucoup d'habitants tués sur le chemin. Les pertes matérielles (maisons incendiées, blés, tabac, mobilier volés etc), se montent à 4.000.000 environ.

Le même sort a été réservé, d'après des témoins, aux bulgares échappés au désastre et cachés actuellement chez les soeurs d'ici et à presque tous les paysans des villages au-delà de Koukouch.

J'ai beaucoup de choses encore à t'écrire, mais la place ne le permet pas.

Todor.

№ 2 b.

Presque toute la population bulgare de Salonique est arrêtée ou exilée. Un très grand nombre de villageois bulgares des environs de Salonique se trouvent arrêtés à Yédi-Koulé. D'autres sont expédiés en Grèce. Plusieurs notables bulgares de différentes villes de la Macédoine ont été fusillés devant la prison Yédi-Koulé, parmi lesquels Petre Schuntacoff, originaire d'Ekchi-Sou, Krestyo Trifonoff, de Florina, un maître d'école de Patélé. Cent-trente des habitants de ce dernier village ont été arrêtés par les autorités grecques. Dans la ville même de Salonique des élèves bulgares, garçons et filles, n'ont pas été épargnés: ils ont été fusillés par les troupes. Toutes les maisons autour des anciennes casernes bulgares à Salonique sont pillées et démolies. L'archimandrite bulgare en cette ville, Evloghi, ainsi que son diacre sont arrêtés et dirigés on ne sait où.

Les habitants bulgares de Kastoria sont réduits par la force à renoncer à l'Exarchat et à reconnaître le Patriarcat.

№ 3.

La situation dans la Macédoine d'ouest.

Salonique, le 22 Juillet 1913.

Vous savez le malheur immense qui a frappé le peuple bulgare. Ce malheur peut le mieux se constater ici, à Salonique, car cette ville est un centre et ici se sont déroulés et continuent à se dérouler des événements très importants. Je connais ici beaucoup de gens et des personnes des autres parties de la Macédoine. Beaucoup parmi eux viennent me trouver pour me raconter leurs malheurs et me demander des conseils. J'ai recueilli beaucoup de faits et comme vous pouvez en utiliser quelques-uns, je crois bien faire de vous les apprendre.

1. Après une lutte de 14 heures le désarmement du bataillon bulgare fut achevé. Alors les soldats grecs occupèrent les bâtiments des 3 gymnases bulgares et des internats. Tout ce qui s'y trouvait: collections scientifiques, bibliothèques, archives, mobilier — tout a été mis à sac. Les biens de l'évêché et de l'hôpital militaire subirent le même sort.

2. Avant la catastrophe même du 17/30 juin plusieurs bulgares de Salonique et des environs furent mis en prison et envoyés en exil. Après le 17 les arrestations et les déportations devinrent si fréquentes que dans les villes et les villages il ne resta plus de bulgares. Ici on amena surtout des gens des régions de Salonique, de Florina, de Vodène et de Kastoria. Des prêtres, des maîtres d'école et de simples paysans étaient amenés presque tous les jours par groupes de 50 à 150 à la fois et d'ici on les envoyait en exil. La plupart furent soumis en route à des tortures afin de les forcer de se laisser helléniser. On continue de les torturer dans les prisons et le secré-

taire de l'évêché de Florina est mort à la suite des tortures. Il était porteur d'argent appartenant à l'Exarchat et aussi de quelques chèques de particuliers. Les grecs, s'imaginant que tout cet argent appartenait au Comité révolutionnaire, le mirent à la torture pour l'amener à dire les noms de ceux qui lui avaient confié cet argent. Il va sans dire que les grecs gardèrent l'argent, bien qu'il l'ait réclamé à plusieurs reprises.

Maintenant une terreur complète règne à Salonique. Presque tous les hommes sont en prison et la plupart en exil. Leurs femmes, leurs mères et leurs soeurs se rendent chaque jour auprès des autorités grecques pour implorer leur libération ou pour apprendre du moins l'endroit où ils sont exilés; mais les représentants des autorités grecques, surtout les hauts fonctionnaires, au lieu de leur donner une réponse satisfaisante, se moquent d'elles, les invitent à se faire helléniser et si elles sont jeunes et belles leur font de l'oeil et leur reprochent de s'être mariés avec des bulgares pour mettre au monde de petits bulgares; avec les jeunes filles ils ne se gênent point et chassent les vieilles en leur disant: „Allez-vous-en comitadjies", et ne permettent pas à celles qui ont des hommes dans les prisons d'ici de les visiter. A Salonique et dans toute la Macédoine ce n'est que pleurs et gémissements. Les grecs disent à ces femmes: „Vos maris seront jugés par la cour martiale".

La ville de Koukouch est entièrement brûlée: boutiques, maisons, mobiliers. Les grecs ont tout saccagé et ont emporté les blés.

Les 250 personnes cachées chez les soeurs moururent de peur et de maladies. Ceux qui ont pu se sont sauvés. Autour de Koukouch 45 villages environ ont été incendiés, saccagés et dévastés. La population de ces villages s'est enfuie sans avoir pu sauver ses biens. La région de Ghevguéli a eu le même sort. A Vodène la vieille église bulgare de Saint-Vratch a été expropriée de force par les grecs et comme le gérant du diocèse, l'archimandrite Thomas de Kitchévo, n'a pas voulu de bon gré rendre les clés de l'église, il a été arrêté et emmené à Salonique. D'ici il a été envoyé en exil. Tous les habitants bulgares de Vodène, prêtres, maîtres d'école sont en prison où ils sont soumis à des tortures continuelles pour les amener à se faire grecs. L'église bulgare d'Enidjé-Vardar est également prise par les grecs. Le jour de la signature de la paix, le 8 août, l'icone des saints Cyrille et Méthode a été enlevée, les yeux des Saints ont été crevés et ce faisant, les grecs disaient: „Si Cyrille et Méthode sont des Saints, qu'ils viennent pour vous secourir". Tous les bulgares de cet endroit qui n'ont pas voulu se reconnaître pour des grecs ont été déportés. Tous les notables, maîtres d'école, citoyens et paysans des régions de Kastoria, de Florina sont envoyés, après de longues tortures, à Salonique et de là en exil.

Savez-vous ce qui se passe à Bitolia, notre malheureuse patrie. Des hommes arrivent continuellement de là, malades et malheureux. Ils racontent des choses horribles. D'abord les serbes commencèrent par emprisonner et maltraiter les bulgares pour les forcer de se

déclarer serbes avec le curé et les maîtres d'école en tête. Les curés seraient bientôt obligés de mettre des habits sacerdaux serbes. Il y a deux jours, trois archimandrites serbes arrivèrent à Bitolia. Ils apprirent que la métropole bulgare était fermée à clé et que l'archevêque bulgare à Bitolia, Avksenty, y avait mis les sceaux et avait porté la clé chez le consul russe, M-r Kohmansky. Alors ils proférèrent des injures contre ce dernier et entrèrent de force dans la métropole. Ils étaient nommés l'un pour la ville de Prilep, l'autre pour Ochride et le troisième pour Bitolia. Dans chaque village du district de Bitolia a été nommé un chef avec son secrétaire et des mesures rigoureuses furent prises pour qu'aucune troupe révolutionnaire bulgare ne puisse se former.

Il est urgent de faire les démarches nécessaires pour la libération des exilés et des prisonniers, car leurs familles risquent de mourir de faim. Les soldats et les volontaires blessés ne sont pas bien soignés dans les hôpitaux d'ici. Ils sont abandonnés à leur sort, leurs blessures s'infectent. Ceux qui meurent sont jetés dans la cour du cimetière bulgare où ils restent 2 ou 3 jours sans sépulture.

Les consuls se montrent indifférents aux prières des malheureuses familles bulgares: ou bien ils ne les reçoivent pas du tout lorsqu'elles vont leur dire leurs doléances, ou bien s'ils les reçoivent, il y a dans chaque consulat quelque grec pour les insulter.

Avant la fin du mois de mai de l'année courante les autorités grecques prirent et fermèrent les églises bulgares dans neuf villages du district de Bère. La population bulgare fut forcée de renoncer par déclaration à l'église exarchiste et de reconnaître la suprématie du Patriarque.

Dès le début des opérations de guerre les anciens alliés commencèrent des arrestations en masse des plus éveillés des bulgares dans les districts de Vodène et de Bère.

1. Dans la ville de Vodène ont été arrêtés plus de 40 personnes parmi lesquelles l'archiprêtre Thomas Nicoloff, chef du diocèse de Vodène, Iordan Chaïnoff, secrétaire de la métropole, le prêtre Ilia pope Sotiroff, le prêtre Christo Chalamanoff, le maître principal Guéorgui Kovatcheff, Kostadine Bodatcheff, Guéorgui Tomtcheff, Todor Apostoloff, Christodoule Nochteff — instituteurs; Dimtrouch Sanecheff, Dori Koustidoroff, Gouchi Krontzeltcheff, Ivan Tchakiroff, Guéorgui Tomoff, Tacho Sarakinoff, Guéorgui Sarakinoff, Dino Ragontcheff et d'autres;

2. Dans le village Vladovo ont été arrêtés 10 personnes parmi lesquelles les maîtres d'école Gueorgui Popoff et Toché Nasteff et les notables Ivan Dascalytcheff et Christo Petkoff;

3. Dans le village Méssimère ont été arrêtés 15 personnes parmi lesquelles le prêtre Sotir Nicoloff, Tacho Karadjoff, Nicolas Arguiroff, Christo Yantcheff et d'autres;

4. Dans la village Gougovo ont été arrêtés et déportés des notables bulgares et parmi eux Pénu Christoff, Christo Lazareff, les frères Djoukoéff;

5. Dans le village Ostrovo ont été arrêtés et déportés plus de 50 bulgares, parmi eux le prêtre Guéorgui Vanguéloff, Guéorgui Kostadinoff, Vanguel Kondoff, Tryptché Guéorguieff, Gueorgui Tchanoff, Konstantin Popoff, Arguir Popoff et d'autres.

6. Dans le village Tchégone ont été arrêtés et déportés huit bulgares parmi lesquels le notable Atanasse pope Lazaroff.

7. Dans le village Geroï le prêtre Dimitre Nicoloff avec 4 notables bulgares ont été déportés.

8. Dans le village Krontsélévo ont été arrêtés et déportés 7 bulgares. Ils ont été maltraîtés dans la prison de Vodène et ont reçu de coups mortels. Parmi eux sont: Sriphone Pachalieff, Guéorgui Dineff, Ivan Popoff, Tacho Djavaléroff.

9. Dans le village Loukovetz ont été arrêtés 3 notables.

10. Dans le village Orizari a été arrêté le prêtre Ivan Dinkoff;

11. Dans le village Potté ont été arrêtés 6 bulgares;

12. Dans le village Roussilovo — 3 notables bulgares;

13. Dans le village Episcopia — 8 notables bulgares;

14. Dans le village Tzyrno-Morinovo ont été arrêtés et déportés trois notables parmi lesquels le prêtre du village;

15. Dans le village Golichani — 2 notables;

16. Dans le village Vodenska-Vechtitza — 12 notables;

17. Dans le village Berska-Vechtitza — 7 notables; parmi eux le prêtre du village Iani Dimitroff, mort de coups reçus dans la prison.

18. Dans le village Gorno-Kopanovo — le prêtre et très maltraîté Guéorgui Dimitroff, élève du Séminaire à Scopié;

19. Dans le village Dolno-Kopanovo — le prêtre Nicolas Petroff et le notable Mitzo Sarafoff;

20. Dans le village Tsirvar — 4 notables.

Le 30 juin les autorités grecques à Vodène occupèrent de force l'église bulgare et en chassèrent les prêtres bulgares. Dans la ville de ce nom les grecs donnèrent aussi cours à leurs instincts barbares et féroces. Dans le village Lakovo les femmes furent violées en public. Tous les hommes ont été massarés. Les grecs firent preuve d'atrocité horrible en coupant les bras, crevant les yeux, brûlant vifs les bulgares, en les enfermant pour cela dans les hangars. Les plus jolies femmes ont été traînées après les troupes et tuées ensuite. Dans leurs excès les grecs furent amplement aidés par les turcs. Les victimes ont vu venir avec les troupes grecs des turcs, des connaissances des villages.

Le même sort ont subi les villages Goremet, Drénovo et Velouchetz (№ 90).

Dans le district de Koukouch.

№ 4.

Ango Popoff, natif de Koukouch, 36 ans, maire de la ville de Koukouch, a quitté la ville le 3 juillet 1913. Il se trouve maintenant à Sofia et relate ce qui suit:

Les soldats bulgares étaient près de Koukouch au nombre de 6000 hommes soit deux régiments — le 29-me et le 32-me, sous le commandement du général Sarafoff. L'artillerie ne comptait que 25 canons pour la plupart non à tir rapide. L'armée grecque qui attaquait Koukouch comptait 3 divisions. Une autre division se trouvait au village de Toptchine comme réserve.

Nos troupes ouvrirent le combat mercredi le 1 juillet. Elles tinrent bon ce jour-là, mais le soir elles se retirèrent sur les positions en avant de Koukouch (4 kilomètres de la ville). Le 2 juillet le combat continua; à minuit les grecs se lancèrent à l'assaut, mais furent repoussés par les nôtres. L'assaut dura 2 heures. Le 3 juillet vers une heure de l'après-midi les nôtres se virent obligés de se retirer vers Chékerli. Nos troupes se comportèrent brillament, firent des miracles, se maintinrent dans leurs positions 3 jours. Une partie de la population de Koukouch quitta la ville, dès le 1-er, une autre le 2. Le 2 juillet quelques obus tombèrent dans la ville. Ceci força à fuir une grande partie des habitants, 1000 hommes environ de ceux qui s'étaient refugiés chez les Soeurs françaises. Il ne resta auprès des soeurs qu'une partie, 500 personnes environ, pour la plupart des femmes et des enfants. Les obus tuèrent beaucoup de personnes et incendièrent la ville.

Dès le matin du 2, après que nos troupes eurent abandonné nos premières positions, les grecs se mirent à incendier les villages d'alentours. C'est alors que furent incendiés les villages bulgares: Gavaliantzi, Garbachel, métairie des frères Bitchévi, Aydarli, Kalinovo, Vraghitourtzi à moitié (l'autré motié est peut-être aussi brûlée), Tchigountzi, etc. Toute la population bulgare s'est enfuie vers le village d'Akandjali. Une partie de cette population enfuie est restés dans ce village. La cavalerie grecque en a sabré la plupart; trèe peu ont réussi à se sauver; tout le reste a été passé au fil de l'épée. Nous partîmes par Snevtché, suivant la nouvelle route; d'autres

prirent le chemin ordinaire et par les monts tous nous nous dirigeâmes vers Poroï. Le 5 juillet matin nous prîmes le train pour Démir-Hissar. Nous y arrivâmes vers 5 heures du matin le 6 juillet. D'ici nous continuâmes à pied par le défilé jusqu'à Djoumaya presque sans nous reposer. Le 6 juillet le soir nous étions à Djoumaya. Le défilé regorgeait de refugiés venant de toutes parts: du côté de Zarovo, du côté de Lagadina, du district de Démir-Hissar.

Dans la bataille de Koukouch environ 1500 des nôtres ont été mis hors de combat. Les tués sont relativement peu nombreux. Les grecs ont éprouvé de grandes pertes.

Le 3 juillet le soir est arrivé un bataillon de secour de la brigade de Serrès et le 4 encore deux bataillons de la même brigade, mais il était déjà trop tard: les grecs avaient beaucoup avancé. Notre aile gauche avait battu en retraite à Lagadina. Notre ligne de combat était longue, jusqu'a Lagadina; les troupes étaient peu nombreuses. Voilà pourqoui les troupes bulgares s'étaient retirées et notre ville et les environs donnèrent beaucoup de victimes.

№ 5.

Le père Ivan, originaire de Salamanli, près de Koukouch, pretre uniate, a quitté Koukouch le 20 juin et se trouve actuellement à Sofia. Il relate que les grecs ont commencé à incedier les villages des environs de Koukouch le 19/2. A l'aide de projectiles d'éclatement ils mettaient le feu aux moissons aussi bien qu'aux cabanes des paysans; le feu meurtrier de leurs canons était dirigé sur toute ferme dont la récolte n'avait pas été moissonnée, sur toute meule de foin, partout où les moissonneurs travaillaient. Un grand nombre de paysans ont abandonné les champs sans même retourner chez eux et prirent le chemin de la Bulgarie. A Dolno-Todoraki les habitants ne se sont pas enfuis tous; il en resta la moitié; il paraît que les paysans de cette région n'ont pas été massacrés en masse; toutefois, il y eut beaucoup de tués.

Dans la ville même de Koukouch les obus ont commencé à tomber régulièrement le 20/3 juin, vers 1 heure et demie de l'après-midi. Les projectiles qui sont tombés sur l'orphelinat et sur l'école des Soeurs étaient des obus d'éclatement; par hasard ils n'ont pas mis le feu aux bâtiments massifs sur lesquels flottaient, hissés bien haut, trois drapeaux français, ce qui n'empêcha pas les grecs de tirer dessus.

Une pluie de projectiles s'était abbatue sur la ville surtout sur le palais administratif, sur les bains, sur l'hôpital où étaient les blessés de la première batailles du 19/2. Ceux des blessés qui étaient en état de se tenir debout prirent la fuite. Sur la route par laquelle nous nous éloignions, nous rencontrâmes des soldats blessés forcés de quitter l'hôpital et qui avançaient à peine s'aidant de cannes et de batons. Ceux qui sont demeurés à l'hôpital furent sûrement achevés. L'hôpital lui-même a été brûlé. A l'exception de notre maison

et de quelques magasins solides tout a été démoli. Le soir de la première journée, le 19, nos soldats qui battaient en retraite racontaient qu'en bien des endroits ils avaient vu les grecs rattraper les blessés et les tuer sur place.

Avant de quitter la ville nous avons vu un obus éclater derrière le bâtiment des soeurs où il tua un vieillard. Il y eut aussi d'autres victimes sur divers points de la ville.

Le couvent de St. Georges, sis sur les hauteurs de Koukouch, a été également bombardé et réduit en cendres. Nous vîmes en passant que les projectiles tombaient sur ces hauteurs. Derrière le couvent étaient abrités 2 ou 3 bataillons bulgares avec l'artillerie, détachés de la brigade de Serrès pour renforcer la ligne de combat. L'artillerie se trouvait en bas sur la route et attendait l'ordre d'avancer. Les grecs ne savaient pas que nous avions du renfort derrière le couvent, mais ils n'en bombardèrent pas moins ses bâtiments. Quelques projectiles dépassant le bout éclataient au-dessus des troupes et y faisaient un certain nombre de victimes.

D' Adjilaré, où une bataille avait eu lieu le 19, des fugitifs étaient déjà arrivés. Ce village était déjà en proie aux flammes. Ces hommes nous racontèrent que les grecs, les ayant vus fuir sur les hauteurs, dirigèrent un feu d'artillerie sur eux sans toutefois les atteindre.

Au moment où nous quittâmes la ville un grand nombre d'habitants étaient restés auprès des Soeurs; les caves regorgaient de monde — de femmes pour la plupart, de vieillards et d'enfants en bas âge; fort peu de jeunes gens. Il y avait là aussi des paysans venus des alentours. Parmi les plus jeunes, nous l'avons appris plus tard, 45 hommes environ ont péri dans le combat qui se livra le lendemain entre les troupes grecques et bulgares devant le bâtiment même des Soeurs; la place était couverte de cadavres. Il se peut aussi qu'il y eut eu une tuerie en masse. Les Soeurs sortirent saines et sauves de l'épreuve en sauvant environ 420 personnes. C'est à ces dernières que les grecs distribuent maintenant, à ce que l'on dit, de la farine. Nous autres, nous nous sommes enfuis suivis par toute une foule. Nous arrivâmes le 21 sur les hauteurs en face de Doïran, d'où nous pûmes voir Koukouch qui brûlait, les villages d'alentours couverts de nuages de fumée et toute la campagne jusqu'au Vardar en proie aux flammes. J'ai passé la nuit à Popovo. Le 22 juin nous quittâmes Popovo pour nous diriger sur Poroï. Avant d'y arriver nous rencontrâmes des fugitifs de Pataros, Sourlévo et quelques autres villages, qui revenaient de Poroï. Nous leur demandâmes pourqui ils rebroussaient chemin; ils nous répondirent qu'ils comptaient se livrer aux grecs afin de sauvegarder leurs villages et leurs biens. On leur avait dit que les grecs ne leur feraient aucun mal. Nous nous arrêtâmes à peine une heure à Poroï; des fugitifs de toutes parts y étaient assemblés. De Dolni-Poroï nous passâmes

à Gorni-Poroï. Nous pûmes voir de là que les gens commençaient l'ascension de la montagne de la Bélassitza qu'ils voulaient franchir. Une panique s'était produite avant notre arrivée: le bruit avait couru qu'une attaque de cavalerie serait dirigée contre le village et tout le monde fuyait vers Démir-Hissar. Tranquillement nous continuâmes notre voyage. De Poroï à Pétritch nons vîmes sur la route un grand nombre d'effets abandonnés par les fugitifs qui nous avaient précédés sous le coup de la panique; il y avait là de sacs de provision, des couvertures, des matelas. J'ai vu une vieille femme en train de mourir sur le bord de la chaussée. Il y avait plus loin, aux abords d'une petite source, un enfant de 5 à 6 mois mort, abandonné dans les ronces. J'ai vu également 4 ou 5 chariots culbutés dans la Strouma. Nous passâmes deux jours environ à Pétritch, d'où par St.-Vratch—Kresna—Simitli—Gorna-Djoumaya—Doupnitza nous arrivâmes à Sofia. J'ai cheminé ainsi 15 jours à pied. J'ai été surpris que des enfants aient pu accomplir ce terrible trajet sans en mourir. L'instituteur Nikolas Stoyanoff de Doïran m'apprit à Pétritch que la cavalerie grecque avait massacré les paysans qui étaient revenus à Pataros et à Sourlévo.

№ 6.

Le père Joseph Kadanoff, prétre uniate bulgare à Koukouch. quitta la ville de Koukouch le 20 juin. Il se trouve actuellement à Sofia. Il raconte qu'il a été à Koukouch le 19 et le 20 juin; il a donc vu le commencement du bombardement de la ville et l'incendie qui s'étendait sur Koukouch, sur toutes les fermes des environs et sur plus de 15 villages de la région.

L'armée grecque se battait encore avec l'armée bulgare qui se trouvait à 3 ou 4 kilomètres de la ville, ce qui n'empêcha pas l'artillerie grecque de tirer sur la ville. „Les projectiles tombaient dans le quartier du centre. Ce fut le bain turc qui fut atteint le premier; ce fut ensuite le tour de plusieurs maisons privées, de l'orphélinat des soeurs de France — frappé trois fois de suite malgré les couleurs françaises arborées bien en vue sur le bâtiment. Un obus vint éclater sur la maison du père Michel, missionnaire lazariste. Une vraie pluie de projectiles s'était abattue sur la ville au point que l'on ne saurait même citer les cas isolés. C'étaient des obus d'éclatement qui mettaient le feu partout où ils tombaient. Ce fait nous frappa d'autant plus que nous avions vu, lors de la guerre avec les turcs, à Ayvatovo et Lahana des projectiles bulgares démolir des maisons sans y mettre le feu. Le but du bombardement, il n'y a pas à en douter, était de réduire la ville en cendres".

Le père Joseph a quitté la ville de Koukouch le 20 juin et a fait le trajet jusqu'à Sofia en compagnie de beaucoup de fugitifs ainsi que son collègue le père Ivan. (Voir le document № 5).

№ 7.

Philippople, le 8 août 1913.

Athanasse Ivanoff de Koukouch, domicilié à Sofia, 65 rue Pirot, a été témoin oculaire des scènes que voici:

Le 21 juin, en présence du narrateur, la cavalerie grecque a massacré sur une des places de Koukouch 2 vieillards, 3 femmes et une fillette, âgée de 4 à 5 ans. Ivanoff n'a pu reconnaître les victimes, parce qu'il était à 300 ou 400 pas de l'endroit où cela se passait, dans la maison de son frère. Au même moment les grecs furent refoulés par la cavalerie bulgare grâce à quoi le témoin réussit à s'échapper.

Athanasse Ivanoff a quitté la ville pour la première fois le 19 juin. Comme son frère et la femme de ce dernier qui etait malade étaient restés à Koukouch, il revint le lendemain le 20. — Le combat se livrait au sud de Koukouch. Le 21 juin tandis qu'il regardait par la fenêtre l'horrible scène, sa belle-soeur mourait; c'est alors qu'il quitta pour la deuxième fois Koukouch avec son frère en même temps que la cavalerie bulgare. Dans l'une des rues de cette ville il put encore voir le corps de Gotzé Roubieff, âgé de 60 ans, originaire de Koukouch, tué par un obus.

Le même Athanasse Ivanoff affirme que trois grands pavillions français flottaient sur les bâtiments des Soeurs de charité catholiques et que néanmoins les projectiles tombaient en grand nombre autour de ces bâtiments.

D'après ce que dit Ivanoff 65 familles sont restées au village de Dolno-Todoraki (région de Koukouch); 120 familles en tout — à Gorno-Todoratzi. A Pipéritza, région de Démir-Hissar, il n'en est resté que 16. A Krouchévo (village de 500 maisons dans la région de Démir-Hissar) 15 familles seulement ont pris la fuite, les autres restèrent. On ne sait ce qu'elles sont devenues.

№ 8.

Kolio Karaanghoff de Koukouch, témoin oculaire, raconte:

J'ai été envoyé avec le train de chariots de notre armée. Le 21 juin, au moment où nos troupes battaient en retraite de Négovan, moi et les autres camarades nous nous dirigeâmes à la suite du service du train vers Strouma. Nous remarquâmes de loin que le pont était occupé par la cavalerie grecque. Nous prîmes la direction de Dimitritch où il y a un autre pont; là aussi le passage était barré par la cavalerie grecque. Nous fîmes halte et, tandis que nous nous demandions ce qu'il y avait à faire, plusieurs cavaliers grecs joignirent nos dernières voitures. Je vis alors qu'ils massacraient de la plus cruelle façon 4 turcs de notre train de chariots qui les premiers s'étaient dressés devant leurs chevaux. Les turcs tombèrent morts. Effrayé j'ai poussé mes buffles et mon chariot dans la Strouma. Pendant ce temps la nuit était venue. Mes compagnons restèrentarus

la rive que j'avais réussi à fuir. Pas un d'entre eux n'est retourné ici jusqu'à ce jour. J'imagine qu'ils ont tous étaient tués. Quant aux turcs massacrés dont j'ai parlé plus haut, 2 sont originaires de Sari-guiol et 2 de Hadji-Younouz, région de Koukouch (Le témoin est domicilié à Kniajévo, № 159).

Gotzé Itchoff de Iriklia (région de Koukouch);

Le 21 juin ayant quitté le village, je me trouvai sur une hauteur des environs d'où j'ai pu voir en proie aux flammes les villages d'Iriklia, Sersemlia, Haydarlia, Hadji-Younouz, Armoutchia, Krétzoto, Gavaliantzi et Dragomirtzi. Tous les villages ont été incendié par les troupes grecques.

Touché Tichine de Koukouch, établi actuellement dans le quartier juif de Samokov, dépose comme suit:

Le 21 juin j'ai vu Koukouch brûlant aux quatre coins incendié par les obus grecs. Un schrapnell avait blessé à la tête le nommé Stoytcho Couleff, un autre avait atteint la femme du père Gogo. Les grecs lancèrent 35 à 40 projectiles contre les bâtiments de Saint-Paul de Vincent. Ils démolirent ainsi l'horloge et firent tomber le drapeau. Le feu éclata même dans une pièce du bâtiment. Une partie de la maison de Christo Pehlivan ainsi que le bâtiment du jardin public prirent aussi feu.

№ 9.

La liste des villages dans le district de Koukouch avec le nombre des maisons et magasins incendiés par les troupes régulières grecques.

1. ville de Koukouch 1846 maisons; 612 magasins et 6 fabriques, dont une pour flanelles et les autres des moulins.

2.	village	d'Indjilaré	70	maisons.	
3.	„	d'Aliodjalar . . .	50	„	
4.	„	de Ghyolbasse . .	40	„	
5.	„	de Salamanovo . .	15	„	
6.	„	d'Ambarkeuy . . .	35	„	
7.	„	de Karadjakadar .	25	„	
8.	„	d'Altohakli	13	„	
9.	„	de Seslovo	30	„	
10.	„	de Sterésovo . . .	20	„	
11.	„	de Chikirlia . . .	15	„	
12.	„	d'Iriklia	20	„	
13.	„	de Gramadna. . .	1000	„	
14.	„	d'Alexovo	100	„	
15.	„	de Mourartzi . . .	350	„	
16.	„	de Rochlovo . . .	40	„	
17.	„	de Moutoulovo . .	250	„	
18.	„	de Planitza . . .	180	„	incendié en partie
19.	„	de Némantzi . . .	40	„	

20.	village	de Postolar . . .	38	maisons.	
21.	„	de Jensko	45	„	
22.	„	de Kodjamarli . .	30	„	
23.	„	de Begleria . . .	18	„	
24.	„	de Kazanovo. . .	20	„	
25.	„	de Dragomirtzi . .	115	„	incendié en partie.
26.	„	de Gavaliantzi . .	45	„	
27.	„	de Kretzovo . . .	45	„	
28.	„	de Michaïlovo . .	15	„	
29.	„	de Kalinovo . . .	35	„	
30.	„	de Tchougountzi .	35	„	
31.	„	de Harsovo . . .	50	„	
32.	„	de Novossélyani .	20	„	incendié en partie.
33.	„	de Malovtzi . . .	20	„	
34.	„	de Vraghitourtzi .	15	„	
35.	„	de Garbachel. . .	30	„	
36.	„	d'Aydarli	10	„	
37.	„	de Daoutli	18	„	
38.	„	de Chtemnitza . .	40	„	
39.	„	de Rayanovo . . .	150	„	incendié en partie.
40.	„	de Gola	15	„	

№ 10.

Mitio Koleff Christoff du village de Gavaliantzi, district de Koukouch, âgé de 14 ans, se trouve maintenant dans l'hôpital „Princesse Clémentine" à Sofia, où il est soigné pour les blessures reçues d'un cavalier grec. Il a fait ses études dans l'école primaire bulgare de son village. D'ailleurs ce garçon est très intelligent et développé, à juger d'après le récit qu'il a fait de ses malheurs. Voici les détails relatés par lui.

„Le troisième jour après le commencement de la guerre avec les grecs—c'était un mardi—le 19 juin, les troupes bulgares commencèrent à se retirer. Alors les paysans de notre village commencèrent à fuir vers la Bulgarie. Avec les autres moi et mon père nous prîmes le chemin de la station Kilindir. Comme le lendemain plusieurs de nos villageois retournèrent au village pour emmener le bétail, je revins avec eux pour chercher ma mère qui était restée au village. Je l'ai trouvée et nous partîmes tous les deux. Nous avions à peine quitté le village qu'un cavalier grec vint nous barrer le chemin. Il tira un coup de revolver sur ma mère et un sur moi. Quoique je ne fusse pas atteint je tombai à terre comme mort. Ma mère que la balle du cavalier grec avait atteinte n'eut le temps que de me crier: „Mitio, es-tu vivant?" et mourut. A ce moment un autre garçon de mon âge passa en courant vers le village. Le cavalier se mit à sa poursuite. Je tournai un peu la tête pour voir le grec qui avait rattrapé le garçon, blotti au bord du chemin; il le sabrait sans descendre du cheval. A ce moment arriva du village une fillette

boiteuse qui avait pris la fuite avec ma mère et moi, mais qui était restée en arrière ne pouvant aller assez vite pour nous suivre. La fillette effrayée quitta le chemin et se jeta vers la rivière en descendant la côte en courant. Le même cavalier se mit aussitôt à sa poursuite. Je ne sais ce qui se passa au bas de la côte car je ne pouvais voir de l'endroit où je me trouvais. Le cavalier ne revint plus. Effrayé comme je l'étais, je n'osais pas me relever et restai couché à plat ventre. Quelque temps après le meunier du village qui passait par la route vint auprès de moi et me cria: „Lève-toi, voyons, pourquoi es-tu couché comme ça au soleil?“ Je ne bougeai pas. Alors il se baissa, me prit par la main et me souleva. Je lui racontai ce qui arriva et je lui montrai le corps de ma mère tuée. A ce moment un autre cavalier grec qui était loin dans les champs nous aperçut. Il dirigea son cheval droit sur nous. Le meunier courut vers la rivière et descendit vivement la côte et moi je me cachai dans une meule de paille en me fourrant bien dedans. J'entendis le trot du cheval dans la direction qu'avait pris le meunier. Peu de temps après j'entendis les deux hommes revenir auprès de la meule. Je compris que le cavalier grec avait rejoint le meunier. Ce dernier me cria de sortir de dessous la meule, mais moi je me taisais. Il me cria pour la deuxième fois de sortir en m'assurant qu'on ne me ferait pas de mal et que si je restais ce serait pire. Alors je sortis. Le meunier et le cavalier se parlaient en grec. Le meunier savait le grec, il n'était pas de notre pays; on disait dans le village qu'il venait des environs de Bitolia et que c'était un bulgare grécisant. Le cavalier qui avait pris au meunier son fusil sortit de la poche un papier blanc, écrivit quelque chose dessus et, après l'avoir donné au meunier, partit. Le meunier me conduisit vers le moulin, au delà du village. le seul moulin dans Gavaliantzi. Peu de temps après notre arrivée au moulin 3 autres cavaliers grecs vinrent, appelèrent le meunier et lui parlèrent en grec. Il rentra en me disant: „Allons, ramasse de l'herbe sèche, nous allons mettre le feu au moulin!“. Je sortis pour ramasser de l'herbe et le meunier alla chercher quelques vieilles planches. Ensuite il sortit ses effets et les chargea sur le cheval. Les cavaliers et le meunier lui-même incendièrent le moulin qui peu de temps après fut tout en flammes. Le moulin n'appartenait pas au meunier, il le louait. Auparavant il appartenait à un turc, ensuite le village le lui racheta; mais n'ayant payé que la moitié de la valeur, il ne lui appartenait qu'en moitié. L'autre moitié appartenait à un juif. Quand ils virent le moulin entouré de flammes, les cavaliers partirent. Nous restâmes au moulin le temps de charger le tout sur le cheval et nous partîmes. Nous vîmes alors que le village brûlait de tous les coins. Nous ne fûmes pas bien éloignés du moulin quand tout à coup nous entendîmes comme des coups de fusil. C'était les cartouches que le meunier avait oubliées au moulin et qui faisaient explosion. Trois autres cavaliers grecs qui se trouvaient non loin entendirent l'explosion et poussèrent leurs chevaux vers nous. Nous nous arrêtâmes.

Les grecs questionnèrent le meunier en grec et je le vis sortir le papier, que les autres cavaliers grecs lui avait délivré auparavant. Je me tenais à deux-trois pas de distance. Je voyais les trois cavaliers observer attentivement le meunier en le scrutant des yeux pendant quelques minutes. Ils lui rendirent le papier et l'un d'eux ayant tourné le cheval de mon côté tira sur moi de son revolver. La balle a dû passer de très près car elle emporta un morceau de mon paletot ici, devant. Effrayé, je tombai par terre. On tira la deuxième fois et je sentis une douleur à l'épaule gauche. Aussitôt le même cavalier approcha de moi son cheval et se mit à me sabrer. J'ai reçu un coup à la nuque; ensuite il me taillada l'épaule gauche. Puis je sentis un coup à la tête au dessus de l'oreille droite. En me défendant de la main gauche la nuque, j'eus les doigts fendus. Je ne fis entendre aucune plainte. Ensuite les cavaliers emmenèrent le meunier et me laissèrent ainsi gisant, à demi-mort. Ils pensèrent probablement que j'étais tué. Je ne sais combien de temps je restais ainsi, mais quand je revins à moi, je me levai et je sentis sous l'aisselle gauche le sang couler. Plus tard je compris que la balle avait traversé l'épaule et était sortie sous l'aisselle. J'étais innondé du sang qui me coulait de la tête. Je me trainai lentement vers un jardin où je me cachai dans le maïs. La nuit tomba et une nuit noire. Je ne pouvais retenir mes gémissements. Un vieux bonhomme de Dragomirtzi, notre connaissance, le père Traïane Deloff qui passait par là et m'entendit gémir, vint auprès de moi. Il me reconnut et m'emmena chercher mon père à la station de Kilindir. Il n'y a que 3 heures de marche de notre village jusqu'à la station, mais nous avons marché toute la nuit car je me traînais à peine. Arrivés enfin, nous ne trouvâmes à la station personne des nôtres. Nous aperçûmes un fugitif qui conduisait sa voiture chargée d'ustensiles. Il ne refusa pas au père Traïane qui le pria de me faire monter dans sa charrette et il me conduisit à Doïran où, à mon grand bonheur, je trouvai mon père. Là je fus pansé dans l'hôpital. Le lendemain on allait me panser pour la deuxième fois, mais le bruit courut que les grecs approchaient et on transporta l'hôpital. Mon père me fit monter sur un cheval et ainsi nous fîmes le chemin jusqu'à Stroumitza; de là nous allâmes à Pétrich et, après avoir encore longtemps voyagé, nous arrivâmes à Djoumaya. J'ai pu faire le trajet à cheval, quoique j'eusse beaucoup souffert de mes blessures. A Djoumaya je fus de nouveau pansé et là on me fit monter en automobile qui me conduisit directement à l'hôpital „Princesse Clémentine" où je me trouve depuis 2 mois. Mes blessures sont guéries, il n'y a que celles de la main qui ne le sont pas encore (voir la photographie de Mitio Koleff).

№ 11.

Le vieillard Traïane Déloff Karakoleff, né à Dragomirtzi (région de Koukouch), séjournant actuellement à Samokov, 19 rue Gourko, raconte ce qui suit:

Pris de peur, je m'étais caché sur la rive de l'Ardjan. De là j'ai vu les grecs incendier les villages de Dragomirtzi, Gavaliantzi et ensuite le moulin de Gavaliantzi. Ils ont brûlé aussi ma bergerie. Il n'était resté en tout dans le village que 25 personnes, des femmes et des enfants, dont je n'ai eu aucune nouvelle.

A la nuit tombante je quittai les roseaux autour du lac et je pris la fuite. Comme je passai à côté du village de Tchougountzi (région de Kouhouch), longeant les potagers, j'entendis des gémissements. Je découvris là un enfant de 13 à 14 ans et je le pris avec moi. Il s'appelle Mitio Koleff, né à Gavaliantzi, district de Koukouch. Voici ce qu'il me raconta: „J'ai vu de mes yeux comment un cavalier grec a massacré ma mère; moi aussi j'ai été blessé en plusieurs endroits et foulé aux pieds des chevaux. Une fois la troupe partie, je me suis enfui". L'enfant était tout couvert du sang de ses blessures produites par des sabres et des balles de fusil. J'ai remis, continue le vieillard, l'enfant à son pèře qui sétait refugié à Krondirtzi. Actuellement le petit se trouve à Sofia en traitement dans un hôpital.

№ 12.

Mito Nikoloff et son frère Petre, bulgares, nés à Doïran, âgés de 45 et 40 ans, établis à l'Ecole de „Sedmotchislenitzi", Sofia, racontent:

Le 19 Juin, mercredi, tous deux se trouvaient dans les roseaux du lac d'Ardjan d'où ils ont pu voir brûler plusieurs villages de la région de Koukouch, incendiés par les troupes grecques. Ces temoins oculaires racontent que les troupes grecques venaient de Sari-Pazar et se dirigeaient sur Kodjamarli. Ces deux villages ont également été brûlés ainsi que ceux de Begléri et Gavaliantzi. Lorsque Gavaliantzi fut entièrement en flammes et que les troupes grecques se furent approchées de l'endroit où se tenaient les deux frères, ces derniers quittèrent le lac. Les grecs incendièrent les villages susdits que les troupes bulgares avaient quittés trois jours auparavant. Ils ont vu également que trois bulgares, dont ils ne connaissent pas les noms et qui fuyaient de Kodjamarli, furent rejoints par la cavalerie grecque et tués par elle.

C'est sous leurs yeux également que de petits détachements grecs allaient par les champs de Bégleri, en mettant partout le feu aux moissons. Le père Christo Nakoff, né à Vladaïa, région de Doïran, bulgare, venant de Tchougountzi (région de Koukouch) a vu la cavalerie grecque en train de mettre le feu aux moissons dans les villages de Gavaliantzi et Malovtzi; les soldats allaient de meule en meule en les incendiant.

№ 13.

Il y a à Ichtiman 633 fugitifs qui viennent des villages de Gavaliantzi, Dragomirtzi, Kalinovo, Gueulbasse, Novo-Séléni, Begléria

Mejdourek et Pétrovo (district de Koukouch); Matnitza, Chougovo, Kyrtchovo, Guerman (dct de Démir-Hissar); Débriani (dct de Melnik); Libiahovo et Gaytaninovo (dsc de Nevrocop); Kalopote (dct de Ziliahovo). Les déclarations des fugitifs de la ville de Koukouch font établir ce qui suit:

Gavaliantzi. Les habitants quittèrent le village le 18 juin ayant appris que l'armée grecque avançait. Nulle part ils n'ont été rejoints par l'armée. Il ne resta dans le village que 2 femmes: Tzova Nikolova et Nasta Ghéocheva, ainsi qu'un jeune garçon, Dimitre Kolioff. En pénétrant dans le village la cavalerie grecque tua les 2 femmes et blessa le jeune garçon qui réussit pourtant à s'enfuir. Il est aujourd'hui en traitement à l'hôpital „Princesse Clémentine", à Sofia. Ce même Kolioff sait que les troupes grecques ont tué un grand nombre de paysans bulgares de la région de Doïran, qu'elles ont rattrapés sur la route d'Akandjali.

Dragomirtzi. Le village a été abandonné par les paysans une demi-heure avant l'arrivée des troupes grecques. Quinze à vingt personnes, vieillards des deux sexes, n'avaient pu se résoudre à quitter leurs foyers . . . Parmi les fugitifs qui retournèrent et se livrèrent aux grecs étaient les nommés Christo Toptcheff et Marco Guiortcheff qui cependant ont de nouveau dû abandonner leur vlllage. Ils racontent que les grecs y ont mis le feu et qu'ils ont capturé le jeune Tomé Gheorguieff Kakaraskoff. Toptcheff et Guiortcheff sont établis actuellement à Samokov.

Kalinovo. Mihaïl Gheorghieff et Dino Popoff ont quitté le village le 19 juin en compagnie d'un grand nombre de paysans de leur village. Tout ce monde est établi actuellement à Sofia. Ils ont vu brûler les villages bulgares conquis par les grecs, à savoir Gavaliantzi, Dragomirtzi, Malovtzi, Vraghitourtzi, Garbachel et Aldarli. Gheorghieff et Popoff affirment que ces villages ont été incendiés exsprès, vu qu'il n'y a pas eu dans leur région de combats entre les grecs et les bulgares.

Guiolbasse. Les paysans ont quitté le village le 19 juin Les fugitifs Athanasse Ivanoff, Christo Donoff, Ango Gheorghieff et Christo Ivanoff se sont arrêtés en route à une demi-heure environ de distance du village pour voir ce qui se passerait. Ils ont ainsi constaté que les grecs aussitôt entrés y mettaient le feu aux deux points opposés.

Novo-Seléni, dsc de Koukouch. Tous les paysans ont pris la fuite. Neuf familles qui n'avaient pas quitté Akandjali ont été massacrées par les grecs. Un jeune garçon qui a réussi á s'echapper de ce village a fait le récit du massarce.

Begleria. Le village a été abandonné par tous ses habitants. Les villageois Gheorghi Ivanoff, Athanasse Baïractaroff, Mito Athanassoff, Gheorghi Tontcheff et Mito Ivanoff racontent avoir vu brûler le 19 juin les villages bulgares d'Aïdarlia, Vraghitourtzi, Malovtzi et Gavaliantzi, incendiés par les grecs et autour desquels aucun combat n'avait eu lieu.

№ 14.

Vassilka Athanassova de Guiolbasse, arrondissement de Koukouch, témoin oculaire, raconte que les troupes régulières grecques ont incendié avant l'ouverture même des hostilités les moissons et les champs attenants à leur village. Le témoin a quitté Guiolbasse le 19 juin au matin et se trouve actuellement à Sofia (école Néophite Rilski).

Nicho Vladoff de Koukouch, âgé de 33 ans, qui se trouve actuellement à Sofia, a quitté sa ville natale le 21 juin vers 3 heures de l'après-midi. Il fait en témoin oculaire le récit de la destruction de cette ville par les grecs. Un jour avant il était à Karadjakadar, région de Koukouch, et il a vu les troupes régulières grecques mettre le feu aux quatre côtés du village à la fois. Il se trouve actuellement à Sofia, au gymnase des jeunes filles.

Touché Kiossoff de Koukouch, âgé de 20 ans, actuellement à Sofia, école Néophite Rilsky. En témoin oculaire il raconte comment les magasins de Touché Boyadjieff prirent feu au cours du bombardement de la ville par les grecs. Il a quitté sa ville natale le 20 juin.

Christo Yankoff de Koukouch, actuellement à Sofia, rue Ovtcho Polé, concessionnaire de la pêche du lac d'Ardjan. En quittant avec son serviteur Tacho le village Dragomirtzi il vit un détachement de cavalerie grecque entrer dans le village et y mettre le feu. Cela se passait le 20 juin. Dans sa fuite Yankoff vit un détachement de 7 cavaliers grecs pénétrer dans le village de Gavaliantzi, situé au nord de Dragomirtzi, et en sortir peu après, laissant toute la localité en flammes. Le moulin du village qui se trouve à une certaine distance fut également incendié par les soldats grecs. Le même détachement de cavalerie atteignit un groupe de fuyards qui revenaient de Dragomirtzi, où ils étaient allés prendre leur bétail. Christo Yankoff, suivi de son serviteur, ne put alors se sauver par la fuite que grâce aux chevaux. Il est domicilié maintenant à Sofia, rue Ovtché-Polé, vis-à-vis de l'église de St. Nicolas.

Vanghel Kasanski, natif de Kasanovo, arrondissement de Koukouch, qui est installé actuellement dans les bâtiments en construction de la Légation d'Angleterre à Sofia, confirme les dires de Christo Yankoff et ajoute que le 20 juin en rentrant dans son village il rencontra en route le nommé Kolio Schoppoff de Dragomirtzi qui l'avertit que la cavalerie grecque venait après eux. Presque au même instant cette cavalerie apparut dans la direction de la localité dite „Firgovo", entre Gavaliantzi et Dragomirtzi, piétinant les femmes et les vieillards qui fuyaient des villages voisins. Ils tirèrent sur le nommé Mitzo Koukouchinoff et le finirent à coups de sabre. Les cavaliers descendirent de cheval, mais Vanghel Kasanski ne put voir ce qui se passa ensuite, car il s'enfuit en suivant le cours de la rivière dans la direction est du village.

Tous les habitants du village Gramadna s'enfuirent le 21 juin, à l'exception de dix bergers qui se trouvaient dans les environs du village. Le village, comprenant 120 maisons toutes bulgares, est entièrement brûlé. Témoin: Athanasse Gochoff.

Le village Rochlovo était abandonné dès le 21 juin par tous ses habitants, à l'exception de deux femmes et d'un homme dont le sort est inconnu. Le village qui comptait 40 maisons a été brûlé par les grecs.

Ali-Hodjilar (compte 55 maisons). Une seule famille y était demeurée, tout le reste de la population étant parti le 20 juin. Deux jours avant cette date les grecs avaient torturé les paysans pour les amener à rendre les armes dont ils pouvaient disposer et à fournir 800 têtes de gros bétail. Toutes les maisons ont été brûlées. Témoin: Vouko Gogoff Papoutcharoff.

Schtemnitza. Deux hommes et une femme sont restés seuls dans le village après le 21 juin; on ignore ce qu'ils sont devenus. Témoin: Gheorghi Mitroff Pehlivanoff.

Alexovo. D'après le témoignage d'Ivan Stoykoff, toute la population est partie le 21 juin. On ne sait rien sur le sort du village et des moissons.

Rayanovo. La femme Guiourguia Miteva raconte que sur les 80 familles du village six seulement ont pris la fuite; le sort des autres est inconnu. Le village a été brûlé.

Hadji-Beglik (région de Demir-Hissar). Ivan P. Nicoloff affirme que seules 15 familles ont quitté le village qui compte 130 maisons. On ne sait pas ce que sont devenus les autres habitants.

Novo-Sélo (région de Stroumitza). Témoin Ivan Eftimoff Gheorghitza: 20 familles ont pris la fuite le 24 juin; le reste au nombre de 250 familles sont demeurées au village. Le témoin n'en a pas eu de nouvelles. Il sait seulement qu'une jeune fille, Kata Mitzeva Terzieva, a été tuée par la cavalerie grecque. La famille de cette jeune fille a été massacrée. Un autre témoin, Athanasse Peneff Popadine, affirme que 5 personnes ont été tuées et deux—les nommés Misché et Vassil Sérafimovi — ont réussi à prendre la fuite. Le village a été brûlé.

Gotzé Dimoff de Kasanovo, région de Koukouch, déclare que le 19 juin tous les habitants de ce village étaient en fuite à l'exception d'un seul. Les habitants ne savent rien sur l'incendie du village et des champs d'alentours.

Petzé Gheorghieff et Gotzé Ivanoff d'Ambarkeuy disent que le 19 juin tous les paysans s'étaient enfuis, sauf une quinzaine d'hommes et une vieille femme, demeurés à Poroï. Le sort de ces derniers est inconnu. Quant au village et aux champs, les fugitifs ne les ont pas vu brûler.

Nicolas Traïcoff de Karadja-kadar affirme que le 19 juin tous les habitants du village étaient en fuite à l'exception de trois

hommes qui n'ont pas quitté leurs foyers et de 27 autres qui se sont arrêtés à Akandjali. Karadja-Kadar et les champs qui l'environnent étaient en flammes.

Djouma-Mahalé (région de Demir-Hisar). Deux témoins disent que le 23 juin tout le village était en fuite, mais que par la suite la plupart des paysans s'en sont retournés. 55 familles demeurèrent et 10 s'enfuirent. Les témoins étaient à peine sortis du village que celui-ci se couronnait de flammes ainsi que toute la campagne environnante. On ne sait pas ce que les grecs ont fait des 55 familles demeurées à Djouma-Mahalé.

Némantzi. Toute la population est partie le 20 juin. Cinq personnes seulement sont restées au village. Ce dernier et les moissons ont été brûlés.

Mejdourek. Le témoin Toché Kostoff raconte que la plupart des habitants du village se sont enfuis et ne savent pas si leur village et les champs ont été incendiés.

Moutoulovo fut évacué par la population le 20 juin. A peine sortis du village, les habitants virent le feu dévorer tout, champs et moissons. Le maire et le gendarme Kotzo Nikoloff ont été tués à coups de sabre par la cavalerie grecque. Tout le bétail du village est emmené. Témoin: Mito P. Stoïanoff, établi aux environs de Doupnitza.

№ 15.

1. Gotzé Petzoff, natif de Gorno-Todoraki, région de Koukouch, établi actuellement à Doupnitza. Il a quitté son village le 20 août et raconte ce qui suit:

Le dimanche 23 juin, quatre cavaliers grecs vinrent dans notre village Gorno-Todoraki et saisirent Christo Gotseff, âgé de 18 ans, et Cotzé Delioff, âgè de 17 ans, qu'ils emmenèrent avec eux soit disant pour leur servir de guides. Deux jours plus tard ils revinrent et emmenèrent le maire. Nous ne revîmes plus nos villageois. Les musulmans du village Kamberli nous dirent qu'ils furent tués. A peine quelques jours s'étaient-ils passés que nous vîmes venir une bande composée de grecs et de musulmans et comandée par le bandit Guiortché. Nous reconnûmes quelques uns des turcs de la bande; ce sont les nommés Ibrisch du village de Sirtchali, Ahmed Emine du village d'Apeikovo, Hassan Pehlivan du village de Raïanovo, Iskender du village de Kamberli et beaucoup d'autres. La bande comptait en tout 45 hommes et sa tâche était de piller et de massacrer. Ils firent subir la bastonnade à Delio Popoff et à Kotzé Ghocheff auxquels ils prirent six livres. Le village fut mis à la rançon et dut payer une première fois 15 livres turques et diverses sommes à plusieurs autres reprises. Il y avait dans ce village trois fontaines avec des inscriptions bulgares: les inscriptions furent enlevées au marteau. Il en fut de même pour les inscriptions de l'école Nous avions un gendarme

originaire de Gorni-poroï, mais comme il savait le bulgare, le chef de la bande nous dit qu'il allait être remplacé par un autre du village de Baldja, qui ne parlât point le bulgare.

2. La bande susmentionnée arrêta dans le village de Dolno-Todoraki les nommés Vano Gocheff, Christo Scharlagandjieff et son fils Mito, Traïco Pope Delioff, Vano Mantchoff, Th. Gogoff, Tano pope Traïcoff et d'autres, en tout treize hommes. Les paysans du village envoyèrent leur prêtre les chercher à Salonique, mais il ne les y trouva point; les musulmans disent que les grecs les ont tous mis à mort. Les bandits prirent aux villageois beaucoup d'argent. Il y avait dans ce village dix familles refugiées de Koukouch et d'autres encore venues des environs.

3. Au village de Planitza la bande pris 8 personnes, dont le prêtre Nicolas. Elle les emmena et on ne sait encore ce qu'elles sont devenues. Elle prit aussi de fortes sommes d'argent aux autres paysans.

4. Poursuivant son oeuvre de pillage elle se rendit à Méjdourek où elle se livra à de grands excès et arrêta 9 paysans dont je ne connais pas les noms. Elle a commis des barbaries horribles dans le village Léliovo. Dans ce village les bandits arrêtèrent 8 ou 9 hommes; à Krouchevo ils en arrétèrent trois et à Rayanovo trois autres qui s'appellent Mito Traïkoff, Vano Mitreff — le nom du troisième m'échappe.

Prié de dire quels sont les villages de l'arrondissement de Koukouch qui ont été brûlés, le témoin répond: „je ne puis vous énumérer que les villages voisins du nôtre... Ce sont: Moutoulovo (200 maisons), Nemantzi (50 maisons), Seslovo (40 maisons), Stresovo (35 maisons), Gramadna (200 maisons), Alexovo (130 maisons) Rochlovo (30 maisons), Mourartzi (250 maisons)".

La ville de Koukouch est presque entièrement détruite.

Le jeune homme ajoute: „Les paysans des environs qui s'étaient refugiés à Dolno-Todoraki meurent de faim. Les musulmans, éxécutant les ordres qui leur ont été donnés par les grecs ont moissonné les champs des villages aux alentours de Koukouch et ont emporté la récolte et incendié les villages.

№ 16.

Les personnes tuées dans la ville de Koukouch.

Les noms des personnes tuées par les grecs à Koukouch.

1. Stoyanka Kirimova	à l'âge de 22 ans
2. Iordan Andonoff	„ „ „ 22 „
3. Necha Stanicheva	„ „ „ 70 „
4. Ghéorghieva	
5. Maria Itchova	„ „ „ 53 „
6. Pope Mitzo Tchakaldak	
7. Roujka Chapkina	„ „ „ 50 „

8. Maria Barakova	à	l'âge	de	72	ans
9. Velika Ghéorghieva Kourtchina	»	»	»	60	»
10. Stoïna Moutatchina	»	»	»	68	»
11. Christo Poskoff	»	»	»	70	»
12. Soultana Tepeguiosova	»	»	»	75	»
13. Margua Karamitchova	»	»	»	63	»
14. Christo Djoka	»	»	»	80	»
15. Lena Tcherkenska	»	»	»	50	»
16. Anghelina Idjilarska	»	»	»	60	»
17. Maria Stoyanova pope Ghéorgheva	»	»	»	75	»
18. Ghéorghi Armengoff	»	»	»	85	»
19. Katerina Chekerdjieva	»	»	»	65	»
20. Katerina P. Tchakmakova	»	»	»	80	»
21. Christo Pehlevanoff					
22. Tzopha Tepeguiosova					
23. Kolyova Tchanova					
24. Stoyko Boyadjiata	»	»	»	70	»
25. Tzopha Karanikolova	»	»	»	80	»
26. Ghéorghi Bolnatchoff	»	»	»	75	»
27. Velika Pehlevanova	»	»	»	60	»
28. Sophia Arguilarska	»	»	»	18	»
29. Pope Ghéorghi Rossilovski	»	»	»	80	»
30. Tina Mihalova	»	»	»	45	»
31. Lina Delighéorghieva	»	»	»	85	»
32. Neda Baba Ambarkiyli	»	»	»	85	»
33. Christina Salamanka	»	»	»	75	»
34. Stoyanka Gocheva	»	»	»	80	»
35. Katerina Ivanova	»	»	»	73	»
36. Tanka Partcheva	»	»	»	70	»
37. Tanka Traykova	»	»	»	35	»
38. Tchona Toumbova Bojinova	»	»	»	70	»
39. Vassilca Barakova	»	»	»	1	an
40. Tina Grigor Sakilova	»	»	»	36	ans
41. Martcha Tantchova	»	»	»	65	»
42. Nadji Tchefkar	»	»	»	75	»
43. Maria Barakova	»	»	»	80	»
44. Nasso Christeff Demerdjieff	»	»	»	50	»
45. Christina Kioupova	»	»	»	96	»
46. Soultana Hadji Mitova	»	»	»	30	»
47. Miloch Iotchoff	»	»	»	67	»
48. Tzopha Baktchevandjieva	»	»	»	50	»
49. Ephka Demerdjieva	»	»	»	20	»
50. Tina Nakova	»	»	»	28	»
51. Velika Partchova					
52. Anghel Nasso Kiosseff	»	»	»	15	jours
53. Doné Manguyroff	»	»	»	60	ans
54. Pano Patarozli	»	»	»	55	»
55. Nicolas Delinakoff	»	»	»	60	»

56. Sophia Christo Deleva	à	l'âge	de	38	ans
57. Maria Ikonomova	„	„	„	74	„
58. Iotcho Smardechkin	„	„	„	70	„
59. Magda Deykova	„	„	„	60	„
60. Touché Bitcheff	„	„	„	47	„
61. Ivan Popoff Manoloff	„	„	„	82	„
62. Ghéorghia Christe Demirdjieva	„	„	„	35	„
63. Sophia Itzo Stoyanova	„	„	„	70	„
64. Lenka Sotirova	„	„	„	31	„
65. Daphina Delinakova	„	„	„	20	„
66. Kiro Grigor Sakioff	„	„	„	5	mois
67. Slava Christova	„	„	„	4	jours
68. Troyanka Traïkova	„	„	„	1	an
69. Boris Milan Kiroff	„	„	„	4	mois
70. Gotzé Tentchoff	„	„	„	15	„
71. Sophia Anadochova	„	„	„	85	ans
72. Nevena Kolio Todorova	„	„	„	15	„
73. Ilio Christo Panayotoff	„	„	„	1	an
74. Ghéorghi Maznoff	„	„	„	15	mois

District de Lagadina.

№ 17.

Le grand village Zarovo (1896 habitants) purement bulgare, dans le district de Lagadina, fut incendié le 21 juin, après la bataille qui a eu lieu tout près du village. Les habitants s'enfuirent et plusieurs d'entr'eux furent tués par les obus et les shrapnells, qui tombaient dans le village.

Le village Négovan (1544 bulgares, exarchistes) a été incendié le 21 juin par l'armée grecque. La population s'enfuit, mais les vieillards, qui y restèrent furent tués.

Le même sort a subi le petit village Bogoroditza (249 h., à la même date.

Anastassie Trandafilova de Zarovo, établie actuellement à Samocov, 73 rue Iskar, déclare que le 21 juin elle a égaré son fils Blagoï, âgé de 8 ans, dans le défilé de Démir-Hissar; elle ne sait pas encore où est l'enfant. Le mari de cette femme se trouve en Amérique.

Elisabhet P. Soutcheva, de Zarovo, recueillie à l'école professionnelle des forgerons de Samokov, a été obligée de jeter sa fillete Kirana, âgée de 2 mois, dans les eaux de la Strouma. Le fait s'est passé le 21 juin. Au milieu de sanglots la mère s'explique: „J'avais 4 enfants: Vangel de 4 ans, Petre de 12 ans, Raïna de 10 ans et la petite Kirana, âgée à peine de 2 mois. Mon mari s'était enfuit avant moi, emmenant les aînés. Je l'ai suivi avec mes deux cadets, celui de quatre ans que je portais sur le dos et le nourrisson dans les bras. Je cheminais ainsi jusqu'a Démir-Hissar. A un moment donné j'entendis crier: „Dépêchez-vous, voici la cavalerie grecque!“ Une débandade générale s'ensuivit. Chacun fuyait droit devant soi. C'est alors que, voulant sauver mon garçon aîné, je jetais ma fille à l'eau.

Ce n'étaient pas les grecs qui arrivaient, c'était notre cavalerie à nous“.

Mitra Ivanova de Bogoroditza, recueillie dans la même école de Samokov, déclare: „J'ai fui avec mes deux enfants jusqu'à Démir-Hisar. J'ai rencontré en cette ville de nombreuses voitures militaires, j'ai fait monter mes enfants, chacun dans une voiture différente. J'ai retrouvé plus tard le cadet, mais je ne sais plus où se trouve l'aîné. Mon mari Petre Gheorghieff est en Amérique“.

District de Doïran.

№ 18.

M i t o I l i e f f, originaire du village d'A k a n d j a l i, actuellement domicilié à Samocov, rapporte ce qui suit:

Le 23 juin vers 5 heures de l'après midi la cavalerie grecque entra dans le village d'Akandjali, reçue par les villageois. Les grecs demandèrent le maire. Quand celui-ci fut emmené ils ordonnèrent aux paysans de livrer les armes. En moins de deux heures de temps les armes furent rendues et tous les paysans furent fouillés. On leur enleva l'argent qu'ils avaient sur eux. Deux jeunes garçons, l'un du district de Koukouch, dont je ne connais pas le nom, l'autre du village Sourlevo, qui s'appelait Touché Athanassoff, âgé de 17 ans, furent fouillés comme les autres. On ne trouva pas d'argent sur eux. Alors le premier fut mené hors du village où il fut tué, l'autre fut tué à coups de sabre dans la maison de Guéorghi Kiroff Semerdjieff. Ensuite les grecs saisirent une soixantaine des villageois notables, les lièrent et les emmenèrent dans le bois dit „Tchalyk", aux environs du village Kyrmly. Je ne sais pas ce qu'on a fait de ces hommes. Nous avons apporté du pain pour les soldats grecs et je fus envoyé chercher des moutons. J'en amenai plusieurs, je les égorgeai et je les remis aux grecs On les mit aussitôt sur le feu. Pendant la nuit des cris et des pleurs partaient de toutes les maisons: les soldats grecs violaient les femmes et les jeunes filles. J'ai vu de mes propres yeux les soldats grecs violer les belles filles de Stoïan Popovali et les filles de Stoïan Ilieff et celles de Peltec Ilieff. De même fut violée la fillette de Kosta Tourbachyski, âgée de 12 ans. Je ne sais si elle est vivante. Le matin du 24 juin je reçus l'ordre de leur indiquer la route du village de Dourbali, dct de Doïran, où ils prirent un autre guide pour les conduire à Assanli. Voyant le village d'Akandjali incendié et effrayé de ce que font les soldats grecs, j'ai pris le chemin de la montagne. A peine sorti du village de Dourbali je vis que le feu y avait été mis ainsi qu'au village Nicolitch. J'ignore le sort des gens restés dans les villages d'Akandjali, Dourbali et Nicolitch.

Avant de quitter mon village pour montrer le chemin aux soldats grecs j'ai vu arriver des turcs des villages voisins. Ils étaient armés et, aussitôt entrés dans le village, ils commencèrent à piller

et à incendier les maisons bulgares et les magasins. Dans notre village il y avait des paysans des villages de Gavaliantzi, de Garbachel, de Mihalovo, de Harsovo, de Novossséliani, de Kalinovo, de Tchougountzi (district de Koukouch) de Pataros, de Sourlevo, de Némantzi, de Popovo et de Brest (district de Doïran). Je ne sais ce qu'ils sont devenus.

Arrivé à Atli, j'ai envoyé un de mes amis turc Sadik pour prendre des nouvelles de mes enfants au village d'Akandjali. En revenant, il me dit qu'il n'a pas pu entrer dans ma maison, car la cour était remplie de cadavres d'hommes massacrés. Il m'a dit en outre que je devais partir sur le champ, parce que les grecs massacraient tous ceux qu'ils prenaient. Le 24 juin v. st. j'étais sur les hauteurs de la Bélassitsa, d'où j'ai pu voir les villages d'Akandjali, de Dourbali et de Nicolitch en flammes. Les villages de Pataros, de Sourlévo, de Némantzi et de Popovo étaient déjà brûlés.

№ 19.

Kolio Kiroff et Ivan Mileff, originaires d'Akandjali, le premier âgé de 22 ans, le second de 33 ans, logés maintenant à l'école „Néofite Rilski", rue „Partchevitch", à Sofia, rapportent ce qui suit: Le 23 juin v. st. dimanche, dans l'après midi les troupes grecques approchèrent de leur village. Tous les paysans portant des drapeaux blancs et des drapeaux aux couleurs grecs vinrent les recevoir. Les soldats grecs entrèrent triomphalement dans le village. Les villageois pour les appitoyer leur servirent différentes boissons et s'empressèrent de les inviter dans les maisons. Au moment où le notable Mito Tangatcheff sortait sa bourse pour payer l'eau-de-vie au cabaretier Stamen deux soldats grecs lui prirent la bourse. Ensuite le commandant des troupes grecques fit venir les paysans et leur ordonna d'apporter toutes les armes et l'argent qu'ils possédaient. Les villageois effrayés apportèrent leurs armes et leur argent. Les armes furent distribuées aux turcs et l'argent gardé par les grecs. Chacun apportait tout ce qu'il possédait. Les paysans Mito Tangatcheff, Guéorgui Charlagandjieff, Guéorgui Nakoff et Stoïtché apportèrent chacun 100 à 150 livres turques. Au moment de la remise des armes un fusil chargé partit par mégarde. Alors les soldats grecs se ruèrent sur les paysans qui commencèrent à fuir dans toutes les directions. Mais bientôt ils furent cernés et ligotés. Une quinzaine d'entre eux furent relâchés et reçurent l'ordre de préparer le manger des soldats grecs. Quelques uns des relâchés réussirent à s'enfuir et à se cacher. Ceux qui restèrent entre les mains des grecs furent massacrés, comme tous ceux qui avaient été ligotés.

Les femmes furent séparées en deux catégories. Les plus agées furent envoyées dans leurs maisons où elles furent suivies par les soldats qui leur prirent leurs effets de prix, surtout les parures comme colliers, bagues, boucles d'oreille, bracelets etc. Les jeunes

filles et les jeunes femmes furent emmenées dans la cour de la mairie où elles furent violées. Deux jeunes filles du village de Pataros (district de Doïran) qui s'étaient refugiées dans la maison de leur parent Dimo P. Christoff, maître d'école, y ont été soumises à des violences au point qu'elles en sont mortes la même nuit.

Le premier des deux témoins qui racontent ces horreurs, en voyant son voisin Kolio Tachkoff massacré par un soldat grec, s'est enfui, préférant d'être tué par une balle que d'être torturé comme les autres paysans. En fuyant dans les rues, il s'est heurté partout à des cadavres de bulgares massacrés. Il y vit un tas, fait des cadavres des paysans de 15 villages des districts de Koukouch et de Doïran qui avaient fait halte dans son village pour se reposer. Cela se passait lundi le 24 juin. Il n'y avait pas de troupes bulgares. La veille même les grecs incendièrent les villages de Pataros, Sourlévo, Némantzi et Popovo, villages purement bulgares. Ivan Mileff raconte la même chose.

№ 20.

Le même Kolio Kiroff, originaire d'Akandjali (v. № 19), raconte pour compléter le récit sur les massacres d'Akandjali que la cavalerie grecque arriva à Akandjali le 23 juin v. st. (dimanche) et l'infanterie les jours suivants. En même temps que la cavalerie grecque les turcs des villages de Karli, d'Egevtzi et de Gorbassovo firent aussi leur apparition dans ce village. Toutes les armes furent confisquées et distribuées aux turcs qui aidèrent les grecs dans leur oeuvre d'extermination. Le témoin en fuyant a vu la cour de la maison de Mito Ilieff pleine de cadavres. Il y en avait qui n'étaient pas encore morts et qui râlaient. Ensuite le village fut incendié. Le fugitif a remarqué que les villages de Pataros, de Sourlevo, de Popovo etc. étaient déjà réduits en cendres.

№ 21.

Nako P. Dimitroff, originaire d'Akandjali, (district de Doïran), âgé de 17 ans, actuellement à Sofia, raconte ce qui suit:

L'armée grecque arriva le 23 juin v. st. à Akandjali. Elle fut reçue triomphalement par la population. Dans le village se trouvaient des milliers de fugitifs des villages du district de Koukouch. Tout d'abord les grecs confisquèrent les armes des paysans qu'ils chargèrent sur des voitures pour les diriger sur le village de Karmli. Le maire et le curé les aidèrent à chercher les armes. Les maisons furent pillées et l'argent de toute la population fut confisqué. Les femmes furent violées. Plusieurs paysans furent battus pour dire où était leur argent. Touché Sourlovski et un de ses amis furent tués dès l'arrivée des soldats grecs parce qu'ils comprenaient le grec. Le village fut incendié. J'ai réussi à me sauver le 24 juin.

№ 22.

Nicolas Chr. Karaliyski, originaire d'Akandjali, rapporte:
Le 24 juin v. st. nous nous sommes cachés moi, Nako Pope Dimitroff et Anton Kitine dans la maison de ce dernier. Deux femmes vinrent dans la cour. L'une était ma belle-fille Eortalia, l'autre était Maria St. Pope Stoïanova. Nous les entendîmes raconter que la maison de Stamate Pope Stoïanoff a été incendiée par les soldats grecs et que Stamate lui-même et Kolio Harisanoff qui étaient cachés au grenier de la maison ont été brûlés vifs. Une maison voisine à celle où nous étions cachée brûlait aussi. Un jeune turc me dit de fuir car les grecs allaient aussi mettre le feu à la maison où nous étions. Nous la quittâmes et nous nous mîmes à fuir, quand les soldats grecs nous arrêtèrent. Ils nous prirent l'argent et allaient nous tuer. Mais nous fûmes sauvés par le turc Kara-Moustapha du village d'Atli qui dit que nous étions ses domestiques. On nous laissa partir. Derrière nous fuyait le nommé Dino Ilieff du village de Sourlevo (district de Doïran), qui croyait pouvoir se sauver en venant avec nous. On tira sur lui. Le malheureux, atteint de plusieurs balles et après avoir couru encore un certain temps, s'affaissa pour ne plus se relever. Mon compagnon de route Nako Pope Mitoff m'a raconté qu'il a vu brûler les maisons de Tantcheff, de Dino P. Christoff et d'Ilia Stoïanoff. En outre on avait pillé toutes les maisons et toutes les boutiques et on en avait incendiées beaucoup. Je ne sais ce que sont devenus les fugitifs des autres villages qui vinrent dans le nôtre.

№ 23.

Petre Arguiroff, originaire d'Akandjali, âgé de 13 ans, se trouvait au village lorsque les troupes grecques y arrivèrent. Il raconte que toute la population mâle fut rassemblée dans un seul endroit. Son frère qui se trouvait à la maison fut également pris. Le témoin a pu échapper à la poursuite et a vu en sortant du village que la boutique de Guéorgui Nakoff et la maison de Dino Pope Christoff avaient pris feu. Il ne connaît par le sort des arrêtés. Pour le moment Petre Arguiroff se trouve logé dans l'école de ferronerie à Samokov.

№ 24.

Mito Gougouchoff, d'Akandjali, (actuellement à Samokov) rapporte ce qui suit:
Le 23 juin aussitôt arrivé au village, la cavalerie grecque fit rassembler dans un seul endroit les notables bulgares suivants: Christo Pétroff avec son fils Guéorgui, Dsino et Tacho Nakoff; Ivan Totchéff et Radko Déligogovi, Mito Kortcheff, Mito avec son fils, Guéorgui Démirdji, Christo Ouparoff, Totché Montchoff, Dimitri Christoff,

Petre Christoff, Guéorgui Popovali, Harisan et Ivan Stoïkoff, Christo Kiroff avec son fils, Dino Grigoroff, Mito et Delio Cristoff Achtandjieff, Ivan Tréntchoff, Dimitri Poptcheff avec son fils, Totché, Kimo et Mitouche Arakoff, Kosta Déleff, Ilia Popovali, Christo Popcheff, Petre Kovatcha, Guéorgui Stamenoff, Ivan Zakoff, Ivan Montcheff, Guéorgui Tachkoff et Mito Kostoff. Tous ces hommes furent conduits dans le bois voisin Tchalyk, où les attendaient six autres paysans du village de Popovo, confiés à la garde de Mehmed Emin, un turc du village de Robovo. En route les soldats relâchèrent une dizaine de personnes pour leur procurer du foin pour les chevaux. J'étais aussi parmi les relâchés. Lorsque j'arrivai dans le village je m'enfuis sous prétexte d'aller chercher du sel et je ne retournai plus auprès des soldats grecs. Les nommés Dino et Délo réussirent à me rejoindre et nous nous cachâmes dans ma maison, en attendant le moment propice pour nous enfuir hors du village. De notre cachette nous vîmes le village et les champs brûler, allumés par les soldats grecs.

№ 25.

Le commerçant de Doïran G. K. nous raconte sur les massacres d'Akandjali ce qui suit:

Le 30 juin à Doïran vinrent deux frères, Mito et Kimo, d'Akandjali, charretiers de leur métier tous les deux. Ils passèrent par les villages de Robovo, Atli et racontèrent partout les atrocités qui avaient été commises dans leur village.

Le 23juin la cavalerie grecque fut reçue par les paysans à l'entrée du village avec des drapeaux blancs. Ensuite les grecs firent assembler les hommes. Les turcs de ce village indiquèrent 45 hommes parmi tous ces paysans et ces derniers furent emmenés hors du village où on les garda toute la nuit. Dix-huit de ces hommes furent tués. Quant aux autres, les deux frères ne savent ce qu'ils sont devenus. Ce n'est que dernièrement, le 24 août, que les deux frères d'Akandjali racontèrent qu'ils avaient appris des turcs qui rentraient de Salonique que plusieurs des paysans d'Akandjali ont été vus par eux dans les prisons de Salonique. Parmi les prisonniers se trouvaient les deux frères, les nommés Mito et Kimo, dont l'un est muet et l'autre est l'aîné de la famille. Ils m'avaient nommé d'autres paysans d'Akandjali qui se trouvent actuellement dans la prison de Salonique, mais je n'ai pu retenir leurs noms.

Après avoir sorti du village les 45 paysans, indiqués pas les turcs, les grecs se livrèrent à des barbaries atroces: ils pillèrent, tuèrent, violèrent et enfin incendièrent le village. Une jeune fille, Magda Konstantinova, du village Mialévo, qui se trouve maintenant à Doïran, avait fui avec les autres villageois et s'était arrêtée avec eux à Akandjali pour y passer la nuit du 23 juin. Elle raconte que les villageois de Mialevo étaient installés dans la mosquée pour y passer la nuit quand les troupes grecques arrivèrent. De la

mosquée la jeune fille a pu voir comment la maison en face avait été incendiée par les grecs et les hommes qui y étaient cachés furent brûlés vifs. Elle a entendu des cris. La même jeune fille a fait ce récit à Doïran devant M-r William S. Couper, missionnaire américain à Salonique. La mosquée d'Akandjali n'a pas été incendiée. Quand les troupes grecques furent parties les paysans de Mialévo qui réussirent à se sauver s'enfuirent à Kilindir. Ici étaient aussi assemblés les paysans d'autres villages (Mialévo, Tchougountzi et Kilindir). Les troupes grecques les amenèrent tous à cette station pour les conduire à Salonique sous prétexte qu'ils manqueraient ici de vivres. Ensuite les hommes furent tassés dans deux vagons; les femmes et les enfants furent chassés. Comme elles ne savaient que faire les femmes vinrent à Doïran avec les enfants. J'en ai installées beaucoup dans notre maison. Dix jours après des sergents de ville grecs sont venus et les ont chassées hors de la ville. J'ai essayé d'intervenir au profit de ces malheureuses devant un cavalier grec. Il me répondit: „Notre roi n'a pas fait la guerre pour les bulgares, mais pour les grecs. Qu'ils aillent mourir ailleurs. Ordre général de faire chasser de la ville tous les refugiés". Il y avait à Doïran de 5000 à 6000 fugitifs venant des districts de Koukouch et de Doïran. Tous furent impitoyablement chassés. C'était vers le soir. Une malheureuse femme dont le mari a été tué fut tellement effrayée devant la perspective de passer la nuit dehors avec ses trois petits enfants qu'elle jeta au lac le cadet et s'y jeta elle même. Les gardes sortirent tous les deux encore vivants. Deux officiers grecs qui assistèrent à cette scène, ayant appris la cause du suicide de cette malheureuse, donnèrent l'ordre de laisser aux réfugiés passer la nuit à Doïran. Le jour de l'expulsion des réfugiés un correspondant allemand était à Doïran. Il a longuement parlé avec eux. C'est ce fait probablement qui a été la cause de leur expulsion. Les paysans dont nous avons parlé plus haut furent envoyés de la station Kilindir à Salonique.

Le même sort ont subi les hommes des autres villages, restés vivant après les massacres en masse à Akandjali. Ils se trouvent maintenant dans les prisons de Salonique. Mais c'est la minorité. La plupart furent tués avec leurs femmes et leurs enfants à Akandjali.

№ 26.

Un bulgare venant de Doïran, M-r G. M. raconte le suivant sur les massacres d'Akandjali.

Le 23 juin je quittai Doïran. Il devenait dangereux d'y rester, car on se battait près de la ville depuis le 20 juin. Les balles de shrapnells tombaient dans la ville et on pouvait prévoir que la ville tomberait bientôt entre les mains des grecs. Je sais bien le grec et

pour être sauvé dans la débâcle je me décidai de quitter la ville et de rejoindre les troupes grecques comme hellène. J'allai dans le village Guevchekly et je vis là le 24 juin matin des turcs armés venant d'Akandjali, les mains pleines de choses volées aux paysans de ce village. Il faut dire que les grecs ont adopté le système d'armer la population turque. Arrivés dans les villages ils se renseignaient sur le nombre des turcs capables de porter les armes et leur en distribuaient en leur disant: „Voici des fusils, allez, tuez les bulgares, pillez, faites ce que bon vous semble“. Ayant rencontré à Guevchekly des turcs portant le butin d'Akandjali, je leur ai demandé, ce qui s'y était passé. Ils me dirent que le village d'Akandjali (riche village qui a même des magasins) est détruit, pillé, que les turcs ont reçu la permission de piller les maisons et les magasins.

Je quittai le village de Guevchekli. En chemin j'entendis des coups de fusil lointains. Sur la route je rencontrai un autre turc et voyant des flammes au dessus du village d'Akandjali dont je n'étais pas éloigné, je demandai ce que s'y passait. Il me dit que les grecs massacraient les paysans de ce village et que lui même a vu deux paysans qui fuyaient pour ne pas être rattrapés par les grecs et tués par eux. Je continuai mon chemin et je m'approchai des troupes grecques qui allaient vers Stroumitza. Avant de les rejoindre j'aperçus plusieurs femmes qui fuyaient. Je les arrêtai et demandai pourquoi elles couraient. Elles me dirent que leur village Akandjali était en flammes et que les coups de fusil qui se font entendre sont tirés par les grecs sur les paysans que l'on tue en masse. L'une de ces femmes me dit qu'en se sauvant du village elle a aperçu des soldats grecs jeter une femme aux flammes quand cette dernière voulait s'en sauver.

Je retournai à Doïran. Là je vis un malheureux paysan d'Akandjali qui gisait demi-mort. Il avait été battu par les soldats grecs dans la ville de Doïran même. Il me raconta son histoire triste et émouvante. Quand les grecs entrèrent à Akandjali, il était au village. Le soir quand les massacres commencèrent il se cacha avec sa femme derrière sa maison, elle dans la porcherie et lui dans les ronces. Le matin ils décidèrent de s'enfuir. Comme sa belle-sœur était restée dans la maison et que cette dernière avait été incendiée, sa femme ne put s'empêcher d'aller voir ce qu'était devenue sa sœur. Le mari resté dans sa cachette vit un soldat grec courir après sa femme et la tuer à coups de baïonnette. Il resta pétrifié à sa place. Peu de temps après il réussit à fuir. Trois jours il se cachait aux bords des chemins sans nourriture. Enfin il arriva à Doïran. Là il fut aussitôt pris par des soldats grecs, fouillé et puis battu à mort. Je ne sais ce qu'il est devenu, car je quittai la ville.

№ 27.

Gotzé Ivanoff du village de Popovo, (district de Doïran), âgé de 18 ans, se trouve actuellement à Sofia. Il a quitté le village le 23 juin et raconte ce qui suit:

A l'arrivée des troupes grecques la population fut désarmée et le pillage commença. Pour leur extorquer de l'argent on leur a fait subir des tortures atroces. Les hommes furent séparés des femmes. Le premier jour une trentaine d'hommes fut emmenée du village. Les femmes et les jeunes filles furent rassemblées dans la maison de Colio Thodoroff où elles subirent d'affreux outrages. Le village fut incendié. Les maisons des turcs: Ethem le commissionnaire, Hadji Hafiz Halil, Salich Molla Ali et autres furent aussi brûlées. Slava Koléva, après avoir été violée, fut tuée dans la rue. Trois personnes seules ont pu échapper au carnage: Guéorgui Ivanoff, Traïko Koleff et Gotzé Ivanoff.

№ 28.

Stoyan Délioff, du village de Nicolitch, (district de Doïran). Parti le 23 juin, il revient sur ses pas le 24 et s'arrêta hors du village. A ce moment arrivent les troupes grecques, accompagnées de turcs des villages voisins. Il vit les turcs et les soldats piller les maisons auxquelles on mettait ensuite le feu. Le même jour il a vu les villages d'Akandjali et de Dourbali en flammes.

District de Ghevguéli.

№ 29.

1. Dinka Savoff de la ville de Ghevguéli, journalier, âgé de 35 ans environ, a réussi à se sauver des balles et du couteau des grecs; il se trouve actuellement à Kustendil, dans l'église „Saint-Mina", et voici ce qu'il raconte:

Le 20 juin un combat a eu lieu entre les soldats grecs et les bulgares près de notre ville; nos soldats battirent en retraite. Effrayée par les excès commis par les grecs, la population commença à fuir hors de la ville. Moi aussi, je m'enfuis sans pouvoir au moins prendre avec moi un enfant parmi les huit membres composant ma famille, à cause des obus grecs qui tombaient sur la ville. Je m'enfuis du côté du pont sur le Vardar. Les grecs voyaient bien que nous étions de simples citadins et malgré cela ils tiraient sur nous dans la direction du pont. Les fugitifs se dispersèrent et beaucoup d'entre eux furent tués. Ainsi, un obus éclata à peu de distance de moi dans un groupe de fuyards composé de femmes et d'enfants dont 5—6 furent tués et les autres, sans s'occuper des morts, continuèrent à fuir en poussant des cris d'effroi. A dix ou quinze pas un autre obus et des shrapnells tuèrent trois autres personnes. Beaucoup d'autres shrapnells tombèrent, mais j'étais trop loin pour pouvoir constater s'ils avaient fait des victimes. Poursuivis par les obus de l'artillerie grecque, nous arrivâmes sur les hauteurs du village Stoïakovo et nous aperçumes les villages Séovo, Schliopentzi, Matchoukovo, Smol et Baïaltzi tous en flammes; le feu avait pris également aux champs, De là, nous continuâmes notre chemin par Doïran; là je trouvai deux de mes enfants qui, eux aussi, avaient réussi à fuir directement des champs, où ils se trouvaient alors. Par Stroumitza, Pehtchevo, Doupnitza nous arrivâmes à Kustendil. Nous souffrîmes la misère la plus noire. Nous fûmes obligés de mandier dans les endroits où la population n'avait pas fui. Ainsi nous marchâmes nus et épuisés.

2. Tomé Tanoff, du village de Mrzentzi (dct de Ghevguéli), confirme le même. Ce jour là il était au marché. „Moi et quatre autres familles de mon village nous nous enfuîmes par les villages Mar-

ventzi, Gradetz, Kontché et Garnovtzi. Là nous nous arrêtâmes deux ou trois jours. Le troisième jour, des fugitifs commencèrent à arriver du côté de Tikvesch et racontèrent que les serbes avaient armé la population turque et avec son aide massacraient les bulgares. Ils mettaient le feu à tous les villages. Nous vîmes les villages Piperovo, Koncthé et Gabrovtzi en flammes. En chemin nous apprîmes par les fugitifs que les villages de Lescovitza, Garvan et Scoroucha ont été également brûlés. La nuit un paysan du village Kontché vint nous demander de venir au secour de son village qui était entouré par les serbes et les turcs qui avaient incendié les maisons au bout du village et qui combattaient avec les paysans.

Nous continuâmes notre chemin par Radovich, Pehtchevo et arrivâmes à Kustendil. A Pehtchévo nous fûmes rejoints par un paysan de Kontché qui nous dit qu'il ne leur est venu aucun secours. Presque toutes les maisons avaient été brûlées ainsi que le couvent „St.-Spasse".

№ 30.

Un homme venant de Ghevguéli nous raconta les détails suivants sur la conduite des grecs à Ghevguéli.

Le 20 juin après la retraite de l'armée bulgare la ville de Guevguéli fut occupée par les troupes qui pillèrent les magasins des horlogers Ilia Tachkoff et G. Séminakoff, ainsi que les magasins de chaussure appartenant à Pope-Ivanoff. Tous les bulgares rencontrés dans les rues furent arrêtés.

Trois heures plus tard vint la bande révolutionnaire du chef „Kara Pano" accompagnée de grecs de la ville et d'anthartes, notamment de Nicolas Tsitsoff, les deux frères Naoum et Cyrille, le chef de bande de Strouma Dimitrak avec les siens et bien d'autres. Le même jour fut arrêté le jeune pharmacien Vanguel Ivantchoff, natif de Goumendjé, demeurant dans la maison de son oncle Ch. Delio (un grec). Le jeune homme fut emmené au poste où il fut sabré en morceaux. Le 22 juin furent ramenés les bulgares de cette ville qui étaient partis avec les troupes bulgares en retraite. Les grecs tuèrent une partie de ces hommes, les autres furent envoyés sous forte escorte à Salonique et de là furent déportés en Grèce.

Voici les noms de ceux qui ont été tués et dont les noms sont connus maintenant avec certitude: H. Tano, Gono Mamkoff, Anton I. Kalaidjiata, Chr. Kovatchoff, Gono Toutoucheff, Firo H. Mitroff et bien d'autres dont les noms sont inconnus. Les susnommés furent tous tués à la station de Goumendje et sur le pont du Vardar. Il y eu bien d'autres que l'on croit être déportés mais qui furent tués à la même place. Voici leurs noms: Mich. Iossifoff, Spiro Chekerdjiata, Grigor H. Mitroff, Vassil Zafiroff du village Stoïakovo, le prêtre père Grigori du village de Bogdantzi, Petre Dermendjieff, Dimitre Kafadaroff

du village de Petrovo, Spasse Frangoff, Téophane le Photographe et d'autres. La plupart des susnommés furent arrétés dans la métropole bulgarocatholique où il s'étaient refugiés depuis 8—10 jours. Les autres furent pris en route. Voici les noms de ceux qui furent arrêtés dans leurs maisons et qui furent enfermés dans les prisons de Salonique et à Iedi-Koulé: Nikola Dimoff, Gono Elimoff avec son fils Kostadine, Christo Petzoff, les frères Mito, Tano et Firo Kamberoff et encore bien d'autres car leur nombre monte à 150 hommes.

Dans le village de Mouine furent tués de 8 à 10 bulgares. La bande de Mich. Tonoff du village Bogdantzi fit brûler vif le paysan Gono Kapsaroff sur la place entre l'eglise bulgare et l'église grecque.

Le 24, le 25 et le 26 du même mois les anthartes grecs pillèrent les magasins des bulgares suivants: Mirtché Dimitrieff, Jourdan Gatchoff, Chr. Starideloff, Gono Iossifoff, Stoïan Chtipliata, Ivan Tchalanoff, Firo H. Mitroff, Vladé Ikonomoff, Mito Kovatchoff, Gono Jlimoff, Grigor Iossifoff et bien d'autres.

De même furent pillées les maisons de tous les notables citoyens bulgares. Le jour même de Sts Pierre et Paul la maison de Mirtché Dimitrieff dans la ville et celles d'Arguir Manassieff et de Gr. Toteff dans le village de Séovo furent incendiées. Très peu de bulgares ont eu la vie sauve et cela grâce à de grandes sommes qu'ils avaient données. Le village Bogdantzi paya 2000 livres turques et le village Stoïakovo en donna environ 1500.

Quand les grecs apprirent que les villages susnommés et plusieurs autres allaient rester dans les mains des serbes, l'antharte Mich. Chopoff donna l'ordre d'enlever beaucoup de blé, de soie qui se produit ici en quantité et d'autres denrées et de les transporter dans le village Matchoukovo, que l'on croyait rester dans le territoire grec.

C'était chose naturelle et générale de maltraiter et d'injurier celui qui se disait être bulgare. Beauconp de viols ont été commis dans la ville et dans les environs. Comme les femmes rougissent de honte de l'avouer, il est difficile de savoir exactement les noms des victimes.

№ 31.

Récit de Joachim P. Doutcheff et Goné Tchavdaroff du village de Bogdantzi, district de Ghevguéli.

Les refugiés bulgares qui passaient disaient que les grecs tuaient tous les bulgares sans distinction d'âge et de sexe et qu'ils avaient brûlé et pillé les propriétés. Peu de temps après nous entendîmes nous-mêmes des coups de fusil venant des villages environnants et peu de temps après nous aperçûmes des flammes dans les villages Matchoukovo Séovo, Chliopentzi, Oréhovitza, Baïaltzi et autres. Les villages Séovo, Oréhovitza et Chliopentzi ont souffert le plus. Il n'y avait pas de doute que le même sort nous était réservé. Voilà pourquoi avant d'être rejointes par l'armée grecque 80 familles environ quittèrent

le village. Pourtant 370 familles y restèrent. Nous ne savons pas ce qu'elles sont devenues.

Dans notre fuite nous traversâmes la forêt près de Valandovo, le village Kostourno, Stroumitza, Pehtchevo et nous arrivâmes en Bulgarie. En route plusieurs personnes de notre groupe s'égarèrent. Ont-ils été rejoints par les ennemis et tués sur place, ou bien ontils fui par d'autres chemins — nous n'en savons rien.

Goné Tchavdaroff a égaré ses deux frères, sa soeur et sa femme avec son petit garçon. Plus tard j'appris que cette dernière se trouvait au village Doutlia (district de Doïran) et là elle accoucha. La belle-soeur de Goné qui a voyagé avec lui s'est égarée en chemin et on ne sait pas où elle est. Quelqu'un rapporte qu'elle arriva à Stroumitza, mais depuis personne ne l'a vue.

En dehors de ceux qui se sont égarés en route, il y a eu aussi des morts. Deux enfants de Diné Pétroucheff sont morts d'épuisement. Vassil Christoff, un enfant de trois ans, est mort également de peur et d'épuisement.

№ 32.

A Samocov il y a encore deux enfants, un garçon et une fillete, de Ghevguéli qui ne savent où sont leurs parents. Le garçon s'appelle Thomas Zarinoff de 11 ans, et sa petite soeur—Svoboda, âgée de 4—5 ans.

Le garçon raconte que dans leur fuite il rencontra par hasard sa petite soeur dans une barque sur le Vardar avec d'autres personnes et il vint à Samokov avec les autres. Maintenant ils vivent dans la maison du vice-président de la commission R. Christoff, rue Mitropolitska № 154. Ils disent que leur parents sont restés à Ghevguéli. Ils ne savent pas dire la date de leur fuite.

№ 33.

Le berger Mito Ivanoff, 19 ans, né au village de Smokvitza, district de Ghevguéli, raconte le 19 août 1913 ce qui suit:

1. Le 20 juin le village Marzentzi, district de Ghevguéli, (22 maisons) a été incendié avec du pétrole par les grecs en compagne des tziganes du village de Tchitchevo. La plupart des hommes furent massacrés, les femmes furent déshonorées et les jeunes filles emmenées prisonnières on ne sait où. Le village Marzentzi est à une demi-heure du village Smokvitza. Ceci ce passa le 19 et le 20 juin.

2. Dans le village natal de Mito Ivanoff, à Smokvitza, on procéda de même, seulement au lieu de grecs, ici c'étaient les serbes en compagnie des turcs. Un certain Todor, monténégrin avec 4 soldats serbes à la tête de 300 turcs environ incendièrent le village le 20 juin. Ils mirent le feu à dix maisons, égorgèrent 7 personnes: Christo Markoff de 27 ans, son beau-frère Ivan de 45 ans, Yanko Gueorguieff de 22 ans, son frère Constantin de 31 ans, Mito Popoff de 30 ans, Mito Djalazoff de 28 ans, Chr. Ramadanoff de 40 ans. Ils prirent aux villageois 100 livres turques. Ils pillèrent le mobilier.

3. Le village Balintzi (district de Ghevguéli, comptant 30 maisons), a été brûlé tout entier le 19 et le 20 juin par les grecs et les tziganes. Dans une maison furent brûlés trois enfants, deux femmes et un homme, parce que ces personnes s'étaient enfermées dedans. La maison se trouvait au milieu du village. Je ne sais pas les noms des brûlés. Les femmes du village ont été déshonorées, les plus belles furent amenées prisonnières par les grecs, je ne sais où. Le bétail fut emmené. De Marzentzi jusqu'à Balintzi il n'y a que dix minutes de chemin.

4. Le village Braïkovtzi (un quart d'heure à l'est de Balintzi) comptant 50 maisons fut brûlé tout entier, aussi incendié par les grecs et les tziganes le 19 et le 20 juin. Ils pillèrent tout. Il ne sais s'il y eut des hommes tués et des femmes déshonorées. Les paysans s'enfuirent d'abord dans d'autres villages, mais ils en revinrent. Le bey leur acheta des tentes.

5. Le village Kostourino (district de Stroumitza) a été également brûlé par les grecs.

№ 34.

6. Le village de Baïaltzi, district de Ghevguéli. Le 19 juin le village a été incendié par les cavaliers grecs, les habitants prirent la fuite. Il ne resta dans le village que 14 personnes, dont 7 femmes et 7 hommes.

7. Le village de Robovo, district de Stroumitza. Milka Hadji Mantcheva raconte que dans son village les paysans Spasse G. Bonoff, Kolio Bisserine et Vassil Terzi-Ristoff ont été tués et leur bétail enlevé — à peu près 140 moutons.

№ 35.

Ghevguéli. Le garçon Arguir, âgé de 9 ans, ne sait rien sur le sort de ses parents; il se trouve maintenant à Radomir.

Le village de Séovo fut incendié par les troupes régulières grecques. Témoins oculaires: Christo Milkoff et Mito Goneff.

№ 36.

LETTRE DE MACÉDOINE.

Correspondance spéciale de „Het-Handelsblad".

La vérité sur les „atrocités bulgares".

Ce que relate un prêtre catholique, témoin oculaire.

Au très révérend père Monsieur Verheyea,
Curé à Vustwezel.

Zeitenlik, 17 juillet.

J'adresse bien, de temps à autre, une petite lettre à ma chère famille. Et je suis persuadé qu'elle vous communique les nouvelles qui me concernent.

Cependant ce m'est un plaisir si non un devoir de m'adresser cette fois directement à vous. C'est une satisfaction pour moi de penser que lorsque cette petite lettre vous parviendra, deux ans seront passés depuis les heures les plus agréables que j'ai passées auprès de vous. Un devoir également, un devoir de grattitude envers vous: c'est à vous que je dois en grande partie la fête du 6 Août 1911; vous vous êtes montré affable envers ma famille; plusieurs fois aussi m'avez-vous remplacé dans le soutien de notre si pauvre mission; devoir, encore peut-être par amour envers l'humanité. Oui, Monsieur le curé, franchement parler, il me semble que je suis obligé de faire quelque chose pour la Macédoine. Je ne lui dois pas seulement mes heures de labeur et de vie, mais un secours spécial eu égard aux circonstances actuelles.

Au point de vue réligieux toute la Macédoine se trouve confiée aux soins des Lazaristes et nous ne comptons encore que huit prêtres dans un pays aussi étendu. Nous sommes bien soutenus dans les villages par neuf jeunes prêtres qui viennent souvent, au risque de leur vie, nous éclairer sur les tristes événements de leurs contrées. Et comme nous ne nous occupons exclusivement que des bulgares, il nous fait souvent réellement peine de constater combien la Bulgarie est mal notée.

Père Christoforus vint dernièrement de Bogdantzi: les bulgares, nous raconta-t-il, avaient depuis longtemps (dès la fin de 1912) pris possession de nos villages. Lorsque la nouvelle guerre reprit au début du mois de juillet les soldats bulgares parcoururent les rues des villages, engageant bulgares, grecs et turcs à fuir, car, disaient-ils rien n'est plus dangereux et plus affreux que les coups, de canon.

Cette conduite permettra de vous faire une idée exacte des mensonges que font courrir les grecs sur les „atrocités bulgares". Que n'ont-ils pas raconté surtout au sujet de Sérès! Et bien, deux américains, employés dans un grand magasin de tabac, nous racontèrent tout ce qui se passa dans cette ville.

Avant tout l'armée bulgare était en très petit nombre à Sérès, donc dans l'impuissance de défendre la ville contre les grecs; elle se retira lorsque les grecs approchèrent peu à peu; tout à coup lee habitants grecs de Sérès déployèrent les drapeaux et tirèrent sur les bulgares en retraite; pour punir cet acte les troupes bulgares revinrent sur leurs pas et après avoir tué les principaux, ils se retirèrent parce que l'armée grecque avançait. Ce fut le signal d'un désordre complet à Sérès: grecs, juifs, turcs de la ville pillent, massacrent, incendient etc. Nos deux américains craignirent le pire et profitèrent d'une occasion pour fuir vers Salonique.

Les Grecs mentent donc constamment pour tâcher de présenter en Europe les bulgares comme des sauvages. Les grecs n'y joignent pas leurs méfaits; lorsque le 30 juin ils masacrèrent et emprisonnèrent les bulgares à Salonique il y avait là un belge, un arménien, et un levantin; tout-à-coup un groupe de soldats arrivent: „Vous êtes bulgares!" Non! „Pourquoi alors celui-ci se cache-t-il," disent-ils

en désignant l'arménien — Je suis arménien et je vais à ma besogne! „Où travaillez-vous?“ — Ici tout près. — „Je vous y conduirai, pour qu'on vous laisse passer; les soldats ne vous reconnaîtront pas et alors . . .“

Ils sortirent et lorsque l'arménien s'approcha de son atelier il fut fusillé par le soldat. Le belge se précipita au dehors, et sans prendre garde aux soldats qui pourraient également le maltraiter, reproche à l'assassin la lâcheté de son acte. Les choses n'en restent pas là: deux des soldats qui avaient vu tomber l'arménien s'en vont vers la maison de sa mère. Ils lui annoncent que sont fils est en danger et réclament une récompense pour le sauver.

„Mon fils! prenez tout mon argent, mais sauvez mon fils!“ Et les pillards rapaces prirent tout l'argent à la malheureuse femme.

Et à Ghevguéli? Lorsque cette ville tomba aux mains des grecs, le peuple bulgare de la ville et du village voisin Séovo fuya au delà du pont du Vardar. Que font les grecs? ils laissent tout bonnement le canon faire quelques victimes parmi ces malheureux fuyards.

Il y a quelques jours, un ancien élève, après avoir couru toute une nuit, nous arriva au séminaire; tous les jeunes gens au dessus de 10 ans ont été massacrés; parmi eux, un des nos meilleurs élèves.

Il est vrai que les grecs soignent très bien à Salonique les soldats bulgares blessés, faits prisonniers; mais cela ne se fait que pour tromper les européens et nos curés savent qu'a l'intérieur du pays ils ne sont pas si consciencieux; aussi commence-t-on ici à rire de leurs „cruautés bulgares“ qu'ils font paraître dans notre presse.

Monsieur le curé, si je vous détaille aussi longuement mes idées, c'est pour faire de vous un „bulgarofil“ (comme on dit). Pour assurer l'avenir de notre mission la défaite des grecs est nécessaire: les grecs ne peuvent supporter les catholiques; ce n'est qu'avec bien des peines il y a environ un mois qu'ils avaient permis aux soeurs de charité de soigner un millier de blessés. Les soeurs étaient parfaitement en état de mener leur oeuvre à bout précisément maintenant en temps des vacances; et bien! les autorités grecques, peut-être dans le but de détruire l'influence des soeurs de charité, ont tout fait pour leur retirer cette belle oeuvre.

A Kilkich (Koukouch) un missionnaire et dix soeurs possèdent deux maisons qu'ils avaient sauvé de la destruction grâce au drapeau français qu'ils avaient arboré; ils y avaient recueilli 500 macédoniens bulgares pour la plupart catholiques. Mais les grecs trouvèrent encore le moyen d'empêcher cet acte de charité; ainsi il fut strictement défendu aux refugiés de mettre le pied hors de la demeure; il arriva ce qui était inévitable que parmi ces 500 refugiés manquant de place et pour ainsi dire de pain une épidémie éclata; une cholérine éffrayable enlevait à la vie 6 à 7 personnes par jour.

Est-ce enfin le plus grave ce que je vais vous communiquer? Peut être! Ecoutez plutôt. Un de nos confrères, Mr Alloatti, italien, a, il y a 25 ans, avec l'aide de sa soeur comme supérieure créé une belle congrégation pour préparer les jeunes filles bulgares à une

vie pieuse et à instruire la jeunesse macédonienne dans les écoles de campagne. La congrégation qui ne compte actuellement pas moins de 40 à 50 Eucharestines a sa maison-mère à Paleortzi, une propriété très étendue achetée après héritage par Mr Alloatti. Généralement Mr Alloatti se trouve à notre séminaire à Zeitenlik; mais en raison des conditions difficiles, il s'était décidé de rester à Paleortzi. Au début de la guerre les bulgares étaient maîtres de Doïran, de Paleortzi et des environs. Cependant par suite de leur petit nombre en Macédoine, ils furent contraints à la retraite.

Lorsque le combat près de Doïran commença la plupart des villageois s'enfuirent vers Paleortzi, de sorte que les Eucharestines avaient, dans leur misère, journellement de 500 à 600 hommes à nourrir. Parmi eux 15 bulgares gravement blésses sur le champ de bataille parvinrent à atteindre Paleortzi où ils furent bien soignés. Mr Alloatti savait pourtant que cette façon de faire était dangereuse; il saisit la première occasion venue pour envoyer un prêtre à Ghevguéli avertir les autorités grecques. „trop tard!“ lui fut répondu. „Les soldats sont partis aujourd'hui même pour Paleortzi. Vous en aurez des nouvelles“.

Cette nouvelle fut affreuse: une bande envahit le couvent méconnaissant les supérieurs qui protestent; en quelque minutes le monastère et l'église sont pillés. Mr Alloatti pria les trois officiers qui se trouvaient à la tête de la bande de faire partir les soldats. On n'obéit pas et un soldat remarque un de nos prélats (le meilleur de tous, recteur des Eucharistines). „Un comitadji“ crie le soldat. Comme des sauvages les soldats tirent tous sur le prêtre Treptché. Mr Alloatti se précipite au secours de son compagnon. Les bayonnettes des soldats l'en éloignent et le forcent à assister à un spéctacle horrible: notre bon prêtre fut lié, battu et couvert de blessures des pieds à la tête; il hurla de douleur. Mr Alloatti suppliait de le laisser.

Son tour vient „Où est Arghir?“ lui crie-t-on (Arghir est un comitadji, un combattant pour l'indépendance bulgare de la Macédoine contre les grecs et les turcs) „Où est Arghir? — Arghir ne se trouve pas dans le couvent. — „Vous mentez!“ Mr Alloatti frappe trois fois sur son livre de prière. Je vous jure qu'Arghir n'est pas dans le monastère. — „Nous vous tuerons!“ — Je ne crains pas les hommes, mais seulement Dieu. „20 minutes et si vous refusez de nous répondre, la mort!“ — N'attendez pas! Dans 20 minutes je dirai encore la vérité, car pour la vérité je veux mourir.

Arghir n'était pas à Paleortzi et pourtant les villageois de Paleortzi furent tous maltraités, battus; les filles et les femmes liées par trois ont été battues et jetées sous les pieds des chevaux. Un enfant, notamment de 8 à 9 ans, est lié par les bras à un grand arbre sous les yeux de ses parents et des villageois. Mais je dois me restreindre: enfin Mr Alloatti et ses prêtres-adjoints, presque mourants, sont envoyés prisonniers à Ghevguéli, à 3 heures de distance.

Le prêtre Treptché ne put faire le trajet.

La bande avec ses deux officiers continuent à piller le couvent; Soeur Alloatti s'adressa à l'un des offiiciers: „Nous ne pouvons rester plus longtemps ici avec votre bande, et comme il semble que vons désirez passer ici la nuit je vous rends responsable pour tout ce qui pourra arriver au couvent. Moi avec les soeurs, les orphelines et les refugiés nous partons pour Ghevguéli. Nous reviendrons ici quand la tranquillité sera rétablie; pendant ce temps vous resterez responsable de mon couvent".

Mis au pied du mur, l'officier dit à ses compagnons: „Les femmes catholiques sont décidement plus malignes que nous". Le jour suivant Mr. Alloatti fut mis en liberté, Mr Treptché rapporté au couvent et les soldats bulgares à Salonique. On est en ce moment occupé à soigner les blessures et à trouver des vivres. Argent et bien, espérons-nous, nous seront rendus par l'intervention du consul de France. Aussitôt que ces actes abominables nous furent révélés, nous en avons informé le consul qui a immédiatement adressé une protestation au roi Constantin en personne.

* * *

Vous ai-je mentionné toutes les horreurs survenues à nos catholiques, Mr le curé? Hélas! elles sont sans fin: le Koukouch catholique est consumé, l'apostolat catholique massacré, les villages catholiques Alexovo, Séovo, Rochlovo, Mourartzi complètement anéantis; les maisons pillées ou brûlées. Je ne vous parle pas de nos églises pillées et ravagées; nos vieilles et belles „Bogoroditza" de Koukouch, nos nouvelles quoique petites églises de Alexovo, Moïno et ailleurs ravagées.

Je ne vous parle pas de la peur que nous avons ressentie partout: ne nous ont-ils pas à certains endroits comme à Ghevguéli, par exemple, bombardé à quatre reprises? — Je ne parle pas de nos refugiés catholiques au Kara-dagh (Montagne noire où nous possédons une douzaine de villages catholiques); après la bataille près de Koukouch par crainte des grecs nos villageois ont fui vers la Bulgarie. Un élève qui, il y a quinze jours, nous revint au séminaire après avoir enduré les pires souffrances nous raconta que leur bétail (boeufs et buffles) qui tirait les chars ne put continuer à le faire au délà de Stroumitza. Que faire? L'armée grecque approchait arrêtant les fugitifs, plaçant femmes et enfants par groupes à l'avant et les hommes et jeunes gens à l'arrière. Ils furent tous entourés par les soldats, bayonnettes au canon. „Que devons-nous faire, commandant?", demandaient les soldats. — „Tous une tête de moins" fut la réponse. Un officier fit pourtant remarquer qu'ils avaient demandé au gouverneur de Salonique un laissez-passer. On attend. Ensuite l'ordre arrive que chaque fugitif doit rentrer dans son village.

Et l'élève ajoute que, puisque leurs villages sont anéantis, beaucoup des leurs mourront.

Je ne parle non plus de nos prisonniers catholiques. Notre meillleur séminariste vit arrêter son père et son frère: quel sera leur sort entre les mains des grecs? Personne n'a rien pu nous dire à ce sujet: sa mère fut maltraitée et battue et ce brave séminariste, un enfant de 12 à 13 ans, soigne sa mère dans une maison étrangère, étant donné que le toit paternel fut pillé et anéanti. Et ce que je dis au sujet de notre meilleur éleve est le cas de plusieurs autres.

Oui, vraiment, Mr le curé, toutes ces horreurs vous font venir les larmes aux yeux. Nous souffrons et pourtant nous devons consoler. Nous, missionnaires de Macédoine si peu nombreux, devons consoler et aider: cette idée de soutien me poursuit constamment. Mais que pouvais-je moi, jeune missionnaire, qui n'ai que si peu d'expérience? Mr de Kerckove a bien promis de me soutenir, mais il est préférable que notre beau député se voue entièrement à ses bonnes oeuvres patriotiques.

Donc, Mr le curé, je laisse ce soin à votre grand zèle pour les missions. Je me souviens encore avec quelle ardeur vous m'avez prêché à la date du 6 Août 1911 — jour de ma première Ste Messe, l'oeuvre grandiose pour la propagation de la foi. Quelque chose de ce genre ne pourrait-il pas être fait en ces circonstances si douloureuses? Je me rappelle encore qu'en 1897 (j'avais alors à peine 13 ans) pendant la guerre gréco-turque, à Vustwezel eut lieu une action de grâce en faveur de la Grèce qui n'était pas un pays catholique, mais seulement un pays chrétien. Pendant la guerre balkanique de 1912 on soutint aussi les serbes, les bulgares et les grecs qui, ainsi le disait-on du moins, avaient eu le courage de lever la croix contre „le Croissant“.

La guerre actuelle montre bien le peu de confiance que méritent de notre part les croisés. Mais en ce moment les nécessités sont mieux placées ailleurs. Pour le moment nous demandons: „Qu'adviendra-t-il du catholicisme en Macédoine? Et j'ose affirmer que le catholicisme dépend maintenant en grande partie des dispositions que les catholiques latins montreront envrers leurs frères d'Orient. Les catholiques de Macédoine sont et resteront catholiques; cela est certain; et ils ont, durant la guerre, montré presque chaque jour qu'ils préfèrent mourir plutôt que de suivre le schisme.

Mais j'y ajoute: actuellement il existe déjà beaucoup d'obstacles qui écartent de nous les schismatiques. Et si ces schishmatiques trouvent maintenant chez nous la foi et l'amour, ils passeront (surtout les bulgares qui sont moins réfractaires que les grecs) à la vraie Eglise, surtout dans le cas où la Macédoine deviendrait autonome ou que cette province se trouverait plus ou moins sous la protection d'un empire catholique occidentale.

J'ai une autre prière à vous adresser, Mr le curé. — Ici il n'est pas encore d'usage entre catholques de faire dire des messes pour les parents défunts. Pout-être existe-t-il dans votre paroisse chrétienne des personnes qui désirent faire dire des messes. C'est

ainsi que vous avez, vous, Mr le curé, et mes parents, soutenu à plusieurs reprises déjà notre pauvre mission. Vous remerciant de votre secours, je réitère à nouveau ma prière.

Et maintenant, Mr le curé, quoique cette lettre pourrait vous chagriner, je puis pourtant vous assurer que vous ne devez pas trop vous préocuper de moi. Il est vrai que des huit missionnaires transférés en Macédoine, il en reste trois qui sont soumis aux plus grands dangers: Mr Alloatti, fondateur des Eucharistines, éloigné de la ville et de la route aura encore maille à pâtir avec les soldats et les pillards; Mr Michel, missionnaire de Koukouch, s'occupe encore toujours de ses refugiés au nombre de 500; une cinquantaine ont déjà péri et la maladie impitoyable pourrait le frapper lui aussi bien que ses malades; Mr Mages, missionnaire à Enidjé, a déjà vu passer les obus et les cartouches au desus et à travers sa résidence à Enidjé et à présent encore les grecs lui réservent tous genres de difficultés continuelles.

Mais ici, au Séminaire de Zeitenlik, situé à deux kilomètres des portes de Salonique, tout est paisible. Les petites tracasseries que nous suscitent les soldats sont toujours vite oubliées.

Il parait qu'un armistice de 5 jours vient d'être prononcé à Bucarest. Souhaitons que la paix puisse de nouveau régner en Macédoine. Cette terre fertile, où l'on rencontrait en certains endroits de beaux et grands villages, ne présente plus à l'heure qu'il est qu'un vrai desert. La paix conclue, nous pourrons alors immédiatement nous occuper de nos catholiques, construire des écoles, des églises et des maisons etc.

Comptant sur votre zèle, je reste votre très dévoué et reconnaissant.

F. van der Ionckheyd i. p. c. u.

District de Démir-Hissar.

№ 37.

1. Dimitre Tarsoff du village de Guerman, district de Démir-Hissar, village purement bulgare, comptant 80 maisons environ, relate ce qui suit:

Bien avant l'arrivée des troupes grecques les habitants du village Guerman furent pris de peur voyant flamber les villages des districts de Dolna-Djoumaya, de Koukouch et de Poroï. Tous les jours des fugitits de ces villages, hommes, femmes et enfants passaient par Guerman, fuyant le foyer paternel, courant nu-pieds, mal habillés, souvent sans avoir rien emporté, même pas la moindre petite couverture pour envelopper les enfants pendant la nuit. Tous ces paysans fuyant devant les troupes grecques racontaient les larmes aux yeux comment les grecs tuaient les bulgares, même les enfants innocents, violaient et pillaient. Les villageois de Guerman n'osèrent plus rester et désertèrent leur village, abandonnat tout pour avoir la vie sauve.

Lorsque les grecs arrivèrent à Démir-Hissar et apprirent que les habitants de Guerman ont fui et que les paysans des villages environnants ont suivi leur exemple, ils imaginent sans plus tarder une ruse ayant pour but de faire revenir les paysans. Christotel, médecin de Démir-Hissar, grec influent, connu dans toute la région, envoie des lettres dans les villages: Guerman, Elechnitsa, Tzrvichta et Krouchovo. Dans ces lettres adressées aux notables de ces villages il invite tous les paysans à revenir dans leurs foyers, leur jurant et les assurant qu'on ne leur ferait pas de mal.

Quand les paysans de Guerman eurent reçu cette lettre, 30 familles tombèrent dans le piège et rentrent. Arrivent alors les troupes grecques. Bien qu'accueilis avec des drapeaux et au son des cloches, les soldats grecs rassemblent tous les hommes, leur prennent l'argent qu'ils trouvent sur eux et les enferment dans l'église. Les femmes, une 40-aine environ, furent enfermées dans la maison du prêtre. Ensuite les soldats pillent les maisons et les boutiqus et à la fin des fins mettent le feu au village.

Les malheureux enfermées dans l'église, d'où s'offrait à leur vue tout ce qui se passait dans le village, en voyant par les fenê-

tres les maisons en flammes comprirent qu'ils allaiant être massacrés. Que faire? Le prêtre leur dit de fuir. Ils enfoncèrent la porte. Mais les soldats en faction ne leur permettent pas de passer dans la cour de l'eglise et font feu sur eux. Un seul témoin oculaire de toutes les horreurs grecques à Guerman, Dimitri Tarsoff, a réussi à glisser parmi les cadavres de ses camarades et à s'enfuir. Lui — parmi les hommes et Stoïanka Konstandinova, une jeune fille de 20 ans, — parmi les femmes. Cette dernière s'est arrachée comme par miracle des griffes des soldats venus pour violer les femmes enfermées dans la maison du prêtre. Dans sa fuite hors du village elle rencontra un certain nombre d'habitants de Guerman, entre autres son oncle Thomas Ivanoff. Ces gens retournaient dans leur village. Elle fut interrogée par eux. Fatiguée, terrifiée, elle parlait à peine:

„Je ne peux, je ne peux pas vous raconter; ça ne peut pas s'exprimer, ce que j'ai vu! Dieu, comme ils nous torturaient, nous déshabillaient, tandis que nous poussions des cris et pleurions . . . Je me suis sauvée, mais les autres ... Le village brûle, on a tué dans les rues, de l'église venaient des cris et des détonations: tous les hommes y furent massacrés", racontait-elle les larmes aux yeux. Les paysans s'en retournèrent. Stoïanka Konstadinova et quelques paysans de Guerman restèrent à Singuélovo. Où est-elle maintenant, on l'ignore. Son oncle, le vieux Thomas Ivanoff, est arrivé seul en Bulgarie: il a égaré sa nièce en route. Mainteinant lui, de qui je tiens tout le récit sur sa nièce Stoïanka, de même que le seul échappé parmi les 40 infortunés, Dimitri Tarsoff, se trouvent au village d'Amourtchovo, district de Tatar-Pazardjik. Le village de Guerman a été incendié le 12—13 juillet par les troupes grecques.

№ 38.

Les atrocités des grecs à Kyrtchovo, district de Démir-Hissar, sont d'une horreur indescriptible. Le village de Kyrtchovo compte 180 maisons, toutes bulgares. Les habitants d'une centaine de maisons ont réussi à s'enfuir avant l'arrivée des grecs; le reste n'a pas bougé du village, espérant qu'il ne leur serait pas fait de mal. Mais leur espoir a été deçu. A peine entrés dans le village, les grecs se livrèrent au carnage et au pillage. Les paysans Marko Bouraktchieff, Ivan Rajdeff, Pavel Chavkoff et Dimitri Guidichoff se sont échappés juste au moment où le village commençait à flamber de tous les côtés et que les soldats poursuivaient les hommes, les femmes et les enfants pour les massacrer.

„Les troupes grecques arrivèrent, raconte le vieux Marko Bouractchieff. Nous leur fîmes un accueil convenable et elles s'installèrent immédiatement dans nos demeures. Nous donnions tout ce que les soldats nous demandaient et allions partout où ils nous envoyaient. Nous faisions de notre mieux pour leur plaîre. J'étais exténué de ces allées et venues et, trouvant un moment propice, je m'enfuis chez moi. Soudain un roulement de tambours se fit entendre.

Je sursautai. Par les rues et dans les maisons un va et vient de soldats et un vacarme indescriptible se fit entendre. De partout s'élevaient des cris et des gémissements. Dans la cour voisine le râle rauque d'un mourant se faisait entendre. Je sortis pour voir ce qui se passait. Stoïana Tchalikova, ma voisine, gisait assassinée dans une mare de sang, frappée de coups de baïonnette. J'avançais. Devant moi était le cadavre d'Anguel Paskoff. La tête me tournait. Je ne savais que faire. Je revins chez moi; j'y trouvai 2—3 soldats qui fouillait ma grand'mère et lui demandaient de l'argent. Elle n'avait pas un sous. J'ai vu alors les soldats lui couper la gorge et puis plonger leurs baïonnettes dans la poitrine. Le sang jaillit et le corps inanimé s'abattit par terre. Je fus pris, moi aussi; les soldats me demandèrent de l'argent. Ils me traînèrent avec eux dans une autre maison où j'ai failli avoir la tête tranchée avec d'autres encore. Nous rencontrâmes quelques autres soldats et un certain nombre d'anthartes et de bulgares grécisants. Un dialogue s'engagea. L'un racontait quelque chose d'important, les autres écoutaient. Oublié dans un coin, j'assistais à cette scène. Je voulais supplier, mais qui? Ces grecs n'entendent pas pitié. L'un des soldats me dit de lui verser de l'eau pour se laver les mains sanglantes. Je lui avais rendu des services de ce genre déjà auparavant. Après s'être lavé il leva la tête vers moi, me fit un signe de l'œil et me montra la porte. Alors je m'enfui immédiatement. Je fus poursuivi, j'entendis des cris, mais je ne m'arrêtai pas. De la colline d'en face je vis le village qui flambait déjà. L'école et l'église étaient également en flammes. C'était le 2/15 juillet".

Dimitri Guidichoff et Ivan Rajdeff racontent que tous les hommes du village ont été enfermés dans deux maisons et brûlés vifs. Le feu a été mis au village simultanément de tous les côtés. On a vu comment les soldats mettaient le feu aux blés et aux greniers pleins de gerbes. Les moulins hors du village flambaient aussi. Des gens ont vu de leurs propres yeux les femmes suïvannntes égorgées: Zlata Kiréva et Anna Tchalikova. Dans la maison d'Anguel Dourioff ont été enfermées 40 femmes. Dans cette même maison la femme Stoyana Pénéva a reçu un coup de baionette dans la bouche pour avoir crié et pour s'être débattue entre les mains des soldats qui voulaient la violer. Pour la même raison la femme Kostadina Bounina a été écartelée. Les femmes ont été battues, déshabillées et déshonorées.

Ont eté enlevées par les soldats: Marie Deurtova (jeune fille); Stoïanka Athanassova (jeune fille); Petra Stoïcova (jeune mariée); Petra Manoléva etc.

A Kyrtchovo ont été massacrés plus de 20 paysans de Tzervichta et de Krouchovo ainsi que deux prêtres. Paul Chavkoff a vu des soldats conduisants 7—8 femmes vers Gorno-Brodi. Les fugitifs de Kyrtchovo ont laissé tous leurs biens mobiliers et immobiliers. Les grecs ont tout pillé.

№ 39.

Dans le village Bania, district de Tchépino, sont installées 103 familles de refugiés du village Kyrtchévo, district de Démir-Hissar. Ils racontent que près de 80 familles restèrent dans leurs villages. Ces gens ne voulaient pas fuir et décidèrent de se livrer aux grecs. Pour leur malheur les grecs n'eurent pas pitié et les massacrèrent tous, les hommes d'abord et les femmes ensuite après les avoir violées. Le village fut incendié ensuite. De ces malheureux rien que deux personnes ont réussies à se sauver. Le berger Athanasse Radjeff, âgé de 60 ans, est l'un des sauvés. Il a été amené à Sofia et voici ce qu'il nous raconte:

J'étais à la bergerie, hors du village, quand le bruit se répandit que les troupes grecques venaient et que tout le monde fuyait. Je m'empressai de rentrer au village. Chez nous je ne trouvai personne car toute ma famille avait fui avec les voisins. J'allais quitter le village quand les troupes grecques se montrèrent. J'éssayai de fuir de l'autre côté, mais là aussi je tombai sur des soldats grecs.

Entrés dans le village, les soldats grecs se dispersèrent dans les maisons pour chercher des vivres et pour piller. Par malheur tout le monde n'a pas eu le temps de fuir; 80 familles restèrent. Chez nos voisins les soldats avaient trouvé la jeune femme de Dimitre Hadjoff. Ils l'envoyèrent chercher du pain chez eux. Comme elle ne revenait pas les soldats sortirent pour voir. Il m'aperçurent et m'envoyèrent chercher la jeune femme. Je partis en courant vers la maison de Hadjoff et que vois-je? La malheureuse jeune femme qui avait accouché trois jours auparavant était violée par un soldat grec, un autre attendait son tour. La malheureuse pleurait. Je me sauvai vivement et je m'enfuis. Devant une maison une femme en pleurs me suppliait d'entrer dans la maison pour voir ce que les soldats faisaient aux femmes. J'entrai et je vis beaucoup de femmes qui criaient au secours et qui se défendaient contre les soldats qui les jetaient par terre.

J'eus le temps de reconnaître Stoïana Kéchaïova, Stoïana et Guéla Brakiova. Devant la porte cochère se passait quelque chose d'immonde: la fillette de Dimitre Kokondoff, âgée de 12 ans, était violée par un soldat et 5 ou 6 à côté d'eux attendaient leur tour. Ce voyant un soldat grec plus âgé leur cria sévèrement en les injuriant de laisser l'enfant. Alors un sous-officier fit taire le vieux soldat et pour l'éloigner lui donna l'ordre de m'emmener hors de la cour. Il me fit sortir. A quelque distance de là je vis la maison de Zlata Piréva en flammes. La malheureuse femme essayait d'éteindre le feu. Les soldats l'ont prise et comme elle se défendait l'un d'eux lui enfonça la baïonnette dans le front. Elle tomba morte. Le vieux soldat me conduisit hors du village où se trouvaient les officiers et beaucoup d'autres soldats.

On amena deux de mes voisins et peu de temps après le soldat réçut l'ordre de nous reconduire au village. Quand nous fûmes près du village nous aperçûmes quelques soldats grecs conduisant 9 de nos villageois qui avaient les mains liées. Parmi eux était Dimitre Hadjoff, le mari de la jeune femme, dont j'ai parlé plus haut. Devant nos yeux les soldats grecs tuèrent les 9 paysans de notre village. Quand je vis cela je compris que le même sort nous attendait, nous trois. Je me mis à courir. Le soir tombait. On fit feu sur moi plusieurs fois, mais je ne fus pas atteint parce que le village était tout près et je me suis caché derrière une maison. Mes deux camarades restèrent et furent sûrement tués. Pendant ma fuite j'aperçus la maison de Joseph Pateleff et celle de Kostadine Diortoff en flammes. La maison d'Anguel Tsirikateff a été détruite par une bombe.

Je courus à la bergerie dans les champs où je trouvai quelques paysans des nôtres. Nous partîmes en conduisant nos moutons. Le matin nous réussîmes à rattraper les troupes bulgares et ainsi nous fûmes sauvés. Notre village est réduit en cendres et tous les hommes et les femmes ont été tués, car je n'ai entendu parler de personne des nôtres.

№ 40.

Le village de Tzervichta, même district, compte environ 170 maisons pour la plupart bulgares. Les bulgares de Tzervichta, ayant appris les atrocités grecques, s'enfuirent. Mais après la récéption de la lettre du médecin de Démir-Hissar, Christotel, cédèrent à la tentation et revinrent vers la région de Névrocop. En revenant ils furent rencontrés par les grecs. Ces derniers saisirent 20 notables du village, qu'ils envoyèrent à Kyrtchovo. Là ils furent mis à mort. Un seul parmi eux, Ilia Konstantinoff, a réussi à se sauver. Il a vu comment ont été tués ses camarades. Les femmes ont été emmenées et le village fut livré aux flammes le 14 juillet. De Tzervichta il n'y a que 4 familles de refugiés. Le refugié Ilia Konstantinoff se trouve à Béga, district de Pechtéra.

№ 41.

La même chose se passa à Krouchovo. Les habitants de Krouchovo ont agi de la même manière et ils ont subi le même sort que ceux de Guerman et de Tzervichta. Eux aussi s'enfuirent presque tous. Mais ayant reçu la lettre du docteur qui les invitait à rentrer, à l'exception de 7 à 8 familles, tous rentrèret. Le 14 juillet les grecs vinrent à Krouchovo. Une récéption sollennelle leur fut faite. Aux sons des cloches les soldats entrèrent dans le village et s'installèrent dans les maisons. L'officier supérieur, commandant des troupes grecques, prononça une allocution devant tous les villageois assemblés en disant que dans ce joli village de 800 maisons il n'y a pas

de bulgares et que les habitants du village sont tous grecs et doivent être grecs. La nuit vint. Et voici que tous les soldats se dispersèrent par les maisons pour chercher du beurre, des œufs, des poules, des gâteaux. Ils se mirent à piller, à déshonorer. Pas un homme, pas une maison ou une boutique ne furent épargnés. Il ne resta ni femme ni jeune fille qui ne fût déshonorée. Voici les noms de qulques uns des victimes: 1. Al Georges Tocheff, commerçant, les soldats prirent 250 livres turques. 2. Après lui avoir volé son argent les soldats grecs tuèrent Ivan Rakitine et sa femme. 3. Ils réclamèrent à la veuve Ranza Hadjieva une centaine de livres turques et comme elle n'a pu leur en donner autant, elle fut tuée. 4. Soultana Halianova, veuve, ferme bien sa maison, pour protéger ses deux filles et sa belle-fille. Des soldats, conduits par des anthartes valaques, brisent les portes et les fenêtres, pénètrent dedans, volent l'argent, violent les femmes et les tuent à coups de baïonnette dans le ventre. 5. Véla Harmanova, Ranza Souchova ont été violées et tuées. Les plus jolies parmi les jeunes filles furent emmenées. 6. Les soldats enlevèrent au prêtre Téodor Staeff sa fille; à lui même, on lui creva les yeux et on le proména par le village deux jours durant après quoi on l'emmena avec d'autres habitants de Krouchovo à Kyrtchovo où il fut tué. Ces renseignements sont donnés par Ivan Bojoff et Haralampi Yankouloff qui ont tout vu, ayant fui les derniers. Aujourd'hui ils habitent Pechtéra.

№ 42.

Velio Mitoff de Chougovo demeurant actuellement à Dolnia-Bania, raconte ce qui suit: Le 17 juillet deux cavaliers grecs sont venus dans le village et s'en allèrent après l'avoir parcouru. Voyant que les cavaliers n'ont fait de mal à personne, Vélio se décida à rester dans le village et d'y attendre les troupes grecques. Peu après le départ des éclaireurs un garçon d'Akandjali arriva dans le village. Il avait échappé aux grecs après avoir été témoin de leurs atrocités. Le garçon dont Velio ne sait pas le nom se trouve maintenant à Samokov. On pourrait le trouver en demandant aux paysans fugitifs d'Akandjali, demeurant actuellement à Samokov, quel est le garçon qui a échappé aux soldats grecs en se faisant passer pour un turc. En arrivant à Chougovo, ce garçon raconta les atrocités grecques devant Velio et les autres paysans restés dans le village. Ces derniers apeurés quittèrent le village. Le soir Vélio et ses camarades Mito Kotzeff et Ilia Sabatchieff, demeurant actuellement à Samokov, ont vu les flammes envelopper les villages: Akandjali, Sourlévo, Assanli et Popovo. Il n'y eut pas de batailles près de ces villages et Velio ainsi que ses camarades sont convaincus qu'ils ont été incendiés par les grecs exprès.

№ 43.

Les paysans du village de Chougovo l'ont quitté en même temps que nos troupes. Ilia Markoff resta au village avec d'autres

villageois. Ce jour-là arrivèrent dans le village deux cavaliers grecs qui parcoururent le village et s'en allèrent. Ilia, encouragé par le fait que les cavaliers ne firent de mal à personne, n'en bougea point. Pendant la nuit, cependant, voyant brûler les villages de Nikolitch, Popovo, Akandjali, Brest et beaucoup d'autres autour desquels aucun combat n'a eu lieu et où le feu n'a pu prendre par hasard l'endroit étant marécageux, il eut des soupçons et prit la fuite. Il ignore ce que sont devenus les habitants qui restèrent.

Il y a un petit groupe de refugiés de Chougovo (district de Démir-Hissar). Voici ce que relate un des refugiés. „Nous avons vu fuir des gens en masse. Plusieurs des villages voisins étaient la proie des flammes. Pris d'effroi, nous quittâmes le village sans attendre que les mêmes malheurs nos atteignent. Le chemin de notre fuite fut par Pétritch, Bélassitza, Djoumaya, Kotchérinovo, Doupnitza, Kustendil. Un petit enfant mourut en route d'inanition et de fatigue. Plusieurs familles se refugièrent à Samokov. Si les nouveaux maîtres se conduisent bien avec nous, nous retournerons dans nos foyers".

№ 44.

Gheorgui Kiro Semerdji, natif d'Akandjali, district de Doïran, dit ceci: le 6 juillet vers les huit heures à la turque lorsque la cavalerie grecque approcha, je quittai le village en compagnie d'Ilia Christo Tachkoff et de Nicolas Koleff du même vilage. Tous les trois nous nous dirigeâmes du côté de Dolni-Poroï. Nous passâmes par les villages de Sveta-Pétka et Chougovo (district de Démir-Hissar), mais arrivés près de Poroï, nous nous égarâmes et perdîmes plus d'une heure à errer de ci de là. Enfin vers trois heures ou trois heures et demie du soir à la turque nous entrâmes à Poroï. Avant d'y entrer nous vîmes sur la route des cadavres d'hommes tués et tout près des cadavres, des charettes et des boeufs. Aux portes de Poroï nous vîmes 40—50 personnes avec un drapeau blanc attendant les troupes régulières grecques. Ces gens étaient de Gorni-Poroï; de Dolni-Poroï il n'y en avait que Ivan Stoïanoff. C'étaient tous des valaques, car les bulgares s'étaient enfuis. Nous leur demandâmes si la route était libre à quoi ils nous répondirent affirmativement. Lorsque nous entrâmes dans le village nous aperçumes des turcs par groupes de 6 à 8 personnes. Chaque turc avait une lanterne de couleur spéciale et dont la clarté pouvait se régler. Il y en avait six de ces groupes et au surplus à 40 points différents il y avait de ces lanternes signaux. Nous arrivâmes à une fontaine où nous fîmes halte pour boire. Aussitôt les valaques, ayant à leur tête six cavaliers grecs, nous cernèrent, nous désarmèrent, nous prirent un cheval, une jument avec nos bagages et nous entraînèrent vers une maison aux barreaux de fer pour nous mettre à mort. Comme nous avons compris que nous allions être égorgés comme des moutons, nous prîmes la fuite. On tira sur nous sans nous atteindre, car il faisait noir. Seul Nicolas Roleff fut égorgé n'ayant pu se sauver.

Ilia Tachkoff soutient la même chose. (Il est actuellement à l'école „Fotinoff" à Sofia).

№ 45.

Thomas pope Stoyanoff de Barakli-Djoumaya, ancien élève de l'ecole pédagogique bulgare à Serrès, raconte avoir appris de son camarade Kaftandjieff de Dolnia-Djoumaya que son père, le prêtre Stoyan Taneff Ouzounoff, a été massacré d'une manière barbare par des soldats grecs dès leur entrée dans la Barakli-Djoumaya. Vingt cinq notables bulgares ont été également massacrés en même temps que lui. Nous en citerons les noms de quelques uns: le prêtre Kostadin Hodiakoff, autrefois grécisant; le prêtre Petre et son fils Stoïan malgré la rançon de 100 livres turques qu'ils donnèrent; la femme de Stoïan Pope Petroff est morte de frayeur à la suite des scènes atroces dont elle a été témoin; Hadji Kostadin Mandaka, le plus riche bulgare de la ville; on lui avait pris 150 livres de rançon, il fut tué ensuite. Thomas Tafoff, marchand de halva: il avait aussi payé 70 l. t.; Dina Mitkova; Mito Vaneff Alipachovali: Yantcho Stoyoff Tchoutchoulouklieff; Ivan Gaydardjieff; Kara-Dona; la femme de Petre Ramnalieff; la femme de Doné Ramnalieff etc. etc. Voici les noms de ceux qui furent battus à mort pour verser des rançons: Stoïan Mitkoff; Mihaïl Traïtcheff; Gheorgui Raïkoff; Elena Margaritova, en outre violée par des soldats grecs; son mari Gueorgui etc. etc.

Chaque village des environs compte 10 à 15 bulgares massacrés. Par exemple à Boursouk 8 bulgares ont été tués, dont Gheorgui Groueff, ancien comitadji.

Les biens de tous les bulgares de la ville ont été pillés. Toutes les maisons bulgares de la ville et dans les villages ont été occupées par des grecs venus de Pétritch, de Melnik et d'autres localités. On ne permet pas aux bulgares qui s'étaient enfuis de retourner dans leurs foyers. Ceux qui osèrent retourner ont été maltraités, leurs femmes et leurs filles violées et chassées ensuite.

Les grecs ont armé contre les bulgares la population turque de la ville et des villages environnants.

Dans le district de Serrès.

№ 46.

Lazare Tomoff, ancien inspecteur des écoles à Serrès, nous relate ce qui suit: Les autorités bulgares militaires et administratives se retirèrent de Serrès le 22 juin. Le lendemain les grecs de la ville poussés par le métropolite grec s'armèrent et commencèrent à poursuivre tout ce qui était bulgare. Ils pillèrent les dépôts et les établissements, les maisons et les écoles bulgares. Tous les bulgares, restés dans la ville, furent pris et emprisonnés dans la métropole et le gymnase grecs. Le nombre des emprisonnés montait à 250. Il y avait parmi eux des paysans, des instituteurs, des avocats, des soldats, des gendarmes etc. Ils subirent tous des tortures atroces, des injures et ne reçurent aucune nourriture. Une terrible anarchie régnait dans la ville.

Les autorités militaires bulgares après l'abandon de la ville laissèrent deux compagnies de soldats au sud du village Doutlia pour garder les paysans et la chaussée.

Les grecs de la ville et les anthartes se jetèrent sur les troupes bulgares et il s'engagea une bataille qui dura 3 jours. Les bulgares de la ville et des villages environnants se présentaient sans cesse au commandant bulgare et lui racontaient les forfaits et les atrocités des grecs. Les troupes bulgares allèrent à D.-Brodi où se trouvait une division bulgare. Le commendant renseigna les autorités respectives de tout ce qui se passait dans la ville. Il fallait absolument sauver les bulgares emprisonnés. Pendant la nuit du 27 juin les autorités militaires envoyèrent un bataillon à Serrès pour délivrer les prisonniers. Le 28 juin le matin le bataillon fut devant la ville. Les grecs de la ville équipés et les anthartes sortirent à sa rencontre. Une bataille s'engagea. Les grecs furent battus. Ayant entendu les coups de fusil, les grecs s'enfuirent dans la campagne. Une partie des troupes bulgares entra dans la ville. Cette dernière était déjà incendiée en plusieurs endroits. Ce fut l'œuvre des turcs et des grecs. Les turcs du pays détestaient les grecs, car ces derniers avaient pillé tous leurs biens pendant la première occupation de l'armée bulgare. Nous rencontrâmes dans la ville 7 bulgares qui étaient massacrés

avec les autres, mais qui traînaient à demi-morts. Tous les autre bulgares furent massacrés dans le gymnase par les grecs en fureur. Nous y allâmes et vîmes des tas de cadavres, noyés dans le sang. L'un avait le nez coupé, un autre la langue, un troisième les yeux crevés. Ils subirent encore d'autres tortures inouïes. Parmi les massacrés il y avait aussi des femmes de Débra, tuées avec leurs maris.

L'indignation de l'armée bulgare était au comble. Pourtant, aucun emportement, aucun excès n'en résulta. Les 150 grecs avec le consul autrichien Zlatko (d'origine grecque) en tête, pris par nos soldats, furent retenus le soir et pas un cheveu ne tomba de leur tête. Hors de la ville, sur la route de Nevrocop, près du village Doutlia, on leur rendit la liberté. Les autorités militaires donnèrent des ordres au cawas Iliaz du consulat bulgare et au commissaire Karaguiozoff pour protéger leur vie. L'armée bulgare ne commis aucune atrocité. Une grande partie de la ville fut brûlée, surtout le quartier grec. Nous vîmes des turcs et des grecs et seulement quelques paysans bulgares incendier les maisons; pourtant les derniers s'enfuirent bientôt. Au crépuscule le vent renforça les flammes et c'est pour cela que l'incendie se répandit. Des troupes grecques arrivèrent de Démir-Hissar. Aussitôt la bataille entre les troupes grecques et les troupes bulgares commença en face des collines „Koulari".

La nuit tombait et bientôt la fusillade cessa. L'armée bulgare disposa son bivoauc au-dessus de la ville, sur Karaplia.

Dans la ville nous eûmes des pertes énormes. Tous les dépôts et les maisons des bulgares furent pillés par les grecs. Tous les villages dans la plaine, du côté nord de la ville, furent aussi pillés. Furent brûlés: le village Doutlia — 100 maisons; Orahovetz — 100 maisons; Banitza — 100 maisons; D.-Brodi — 900 maisons. Tous ces villages sont bulgares.

№ 47.

Du récit du témoin oculaire Blagoï Petroff, né à Serrès, âgé de 18 ans, patriarchiste encore avant neuf mois, possédant mieux le grec que le bulgare et se trouvant actuellement à l'école P. R. Slaveikoff à Philippople, il résulte ce qui suit.

Le 24 juin les grecs de Serrès sortirent dans les rues l'arme en main. Au dessus de la ville ils eurent des combats avec les troupes bulgares peu nombreuses. Le même jour un voïvoda grec (chef révolutionnaire) arriva à Serrès.

Le 25 juin vinrent à Serrès 40 soldats grecs qui formèrent des bandes de 10 hommes et les combats continuèrent.

Le 26 juin les grecs de Serrès, organisés ainsi en troupes, arrêtèrent tous les bulgares de la ville et les enfermèrent dans le lycée grec de jeunes filles.

Certains bulgares étaient conduits par les grecs auprès du métropolite qui donnaient son assentiment pour leur arrestation. Il

n'y eut que Petre Markoff qui fut libéré par l'évêque, et cela parce que plusieurs femmes grecques attestèrent devant lui que Petre Markoff avait tué deux bulgares. Lui pourtant après sa libération et hors de la ville de Sérès assura le contraire: chose énigmatique. Le même jour les grecs tuèrent K. Mavrodieff, l'adjoint du maire à Serrès, ainsi que toute sa famille. Le témoin n'a pu le voir de ses yeux, car à ce moment on l'arrêtait, mais il dit que tout le monde assurait ce fait. La description du massacre de cette famille lui a été faite le même jour par le grec Théodor, ancien maire du quartier Cataconos à Serrès, voisin et connaissance du témoin.

Le même jour dans la ferme appartenant à l'église de la Ste Vierge dans le quartier Cataconos les grecs tuèrent le maraîcher, Dimitre. Sa femme avait proféré des menaces envers les grecs, disant que le malheur les atteindrait eux-mêmes. Pour ces paroles elle fut arrêtée et tuée le 28 juin dans le bâtiment du lycée de jeunes filles. Avec la femme de Dimitre fut tuée une autre femme inconnue du témoin.

Le même jour les grecs tuèrent dans sa demeure la femme bulgare Vanghelia, veuve, née à Stroumitza (cette femme était connue presque de tous les bulgares de la ville de Serrès).

Le 27 du même mois dans le lycée de jeunes filles fut tué le tailleur de pierres Petre Dimitroff, père du témoin, né à Gorno-Brodi, établi à Serrès depuis 20 ans. Avant la libération de la ville de Serrès il a été patriarchiste; après il devint exarchiste et s'attira ainsi la haine des grecs et surtout de leur évêque. Il fut tué devant son fils Blagoï. En même temps que Petre Dimitroff, deux autres bulgares furent tués. Le témoin ignore leurs noms.

Du 27 au 28 juin à minuit un soldat grec à chevelure et barbe très longues fit sortir du lycée 7 bulgares. Quelques minutes plus tard les autres arrêtés et le témoin entendirent deux décharges. Le relateur ne connait les noms que de deux de ces 7 personnes: Kiro et Procop.

Le 28 juin le matin les grecs libérèrent le témoin, d'abord parce que bien des fois il s'était fais passer pour grec et puis grâce à l'intervention énergique d'un certain Hadjia, membre notable du comité grec à Serrès et connaissance du relateur. Après cela le même jour eurent lieu des massacres en masse dans le lycée grec de jeunes filles. Le relateur ne put le voir de ses yeux, vu qu'il fut libéré plus tôt. Mais comme après sa libération les grecs le traitaient comme un des leurs, il apprit certains faits, par exemple l'assassinat de la femme de Dimitre le maraîcher et de l'autre femme en même temps.

Le même jour au soir le relateur quitta la ville de Sérès avec les troupes bulgares, accompagné de sa mère.

Les massacres ont été effectués pour la plupart par des gens privés, vu que tel fut l'ordre de l'évêque.

Les massacres dans le lycée de jeunes filles.

№ 48.

Gheorghi T. Beleff, né à Stroumitza, protestant, âgé de 32 ans.

Le 20 avril Beleff entra au service de l'armée bulgare d'abord dans la brigade de Drama, 2 régiment. Avant le commencement de la dernière guerre ce 2-me régiment de Drama fut transformé en 70-me régiment dans lequel Beleff fut nommé porteur-sanitaire. Dans ce régiment il y avait de vieux soldats de la Bulgarie et du district de Stara-Zagora. Beleff nous relate ce qui suit:

„La deuxième compagnie du 70-me régiment se trouvait le 17 juin dans le village Mekèche, du district de Sérès. Nous étions en marche vers Nigrita qui était dans la possession des grecs. Le 18 nous entrâmes dans Nigrita. La ville n'était pas encore détruite. Nous ne trouvâmes personne excepté deux ou trois vieilles femmes et un homme. J'était porteur-sanitaire. Le 20 juin d'après l'ordre du docteur, la section sanitaire se retira à une heure de marche hors de Nigrita, car on s'attendait à un combat. Ce dernier commença le matin. En traversant la ville de Nigrita j'ai vu que l'hôpital était vidé et qu'il ne restait que deux soldats grièvement blessés. L'un d'eux avait le bras et la jambe cassés par des shrapnells. J'avais avec moi deux ânes (nous transportions les blessés sur des ânes). L'un d'eux n'avait même pas de bât. Au moyen de deux capotes je réussi à soulever les deux blessés. J'installai l'un d'eux sur l'âne qui n'avait pas de bât; il s'appuyait sur mon épaule ce qui me faisait très mal et à grand'peine je les amenai à Sérès dans l'hôpital bulgare.

Le lendemain je cherchai ma compagnie, mais je ne pus la trouver et j'appris qu'elle était partie par la chaussée du nord dans la direction de la ville de Drama. Dans l'hôpital il n'y avait plus aucun de nos médecins. Tous avaient fui. Il ne restait qu'une vingtaine de grièvement blessés. Je partis dans la direction de Drama pour rattraper ma compagnie. Je traversai le marché pour acheter du pain. J'entrai dans la boulangerie d'une de mes connaissance de Stroumitza. Je demandai du pain. L'homme me dit de passer dans une petite pièce derrière la boulangerie où soit-disant il y avait du pain. J'entrai. Je trouvai là 6 bulgares dont 4 étaient des soldats (3 du 70-me régiment et un du 69-me). Aussitôt que j'entrai je compris que j'étais arrêté; on ne me laissa pas sortir. Le boulanger était un bulgare grécisant et il y avait avec lui 5—6 grecs armés. Nous restâmes dans la boulangerie arrêtés pendant deux jours. On nous donnait un pain à chacun. Mardi le 25 juin on nous conduisit dans la métropole grecque soit-disant pour paraître devant une commission. Nous entrâmes dans la salle. Il y avait plusieurs personnes assises devant la table dans un coin. Parmi eux il y avait un homme du clergé, les autres étaient des laïques. Ils nous regardèrent et dirent: „Allons, emmenez—les!“ De là on nous emmena dans le lycée de

jeunes filles qui se trouvait près de la métropole. Aussitôt entrés dans la cour du lycée, on ferma la porte-cochère et on fit le commandement en bulgare: „Allons, formez vos rangs.“ De la boulangerie furent amenées les huit personnes suivantes: moi, Haralambi Spassoff de Stroumitza (soldat, son père est bulgare grécisant), Haralambi Potzkoff de Stroumitza (soldat du 69-me régiment), Theodor Inguilizoff de Pehtchevo du 70-me régiment, Grigor Maltchoff de Stroumitza, Mito Chr.Kotaroff de Stroumitza du 70-me régiment et Pando Abrachoff de Stroumitza du 70-me régiment. Il y avait aussi un petit cordonnier Kolio Rogosinaroff, grécisant. Aussitôt que nous formâmes les rangs un evzone s'approcha de nous. Avec lui il y avait encore un du nom de Duca Kapitaine. Il y avait encore beaucoup de grecs de la ville. Un à un on nous enleva les capotes et les manteaux, on nous enleva les ceintures pour voir si nous avions de l'argent. On nous prit tout ce que nous avions. On trouva chez Théodor Inguilisoff 8 napoléons d'or et une montre. J'avais une montre en argent dont le prix était de 30 francs et dans le portemonnaie une dizaine de francs. Ainsi les brigands nous prirent tous. Ensuite ils nous rangèrent devant un escalier, sortirent les sabres turcs dont ils étaient armés, et nous ordonnèrent de monter l'escalier. Deux d'entre eux les sabres en main se mirent des deux côtés de l'escalier. Aussitôt que nous commençames à monter les deux brigands armés de sabres et aussi plusieurs autres grecs se mirent à nous rouer de coups sur la tête, les mains etc. J'ai reçu un coup sur la main gauche, à Pando Abrachoff la main droite fut cassée d'un coup. Le deuxième coup lui ouvrit le crâne tout le long de la nuque. Les autres furent aussi frappés. Quand nous fûmes en haut on nous fit entrer dans une pièce grande de 25 mètres carrés environ. Là on nous garda mardi et mercredi. Mardi on ne nous donna rien à manger et on ne nous laissa même pas aller aux lieux d'aisance. Le blessé Abrachoff pansa avec son mouchoir sa main cassée (la peau était enlevée et le sang coulait). De sa tête fendue le sang coulait et son manteau en était tout mouillé. Il n'avait rien pour se panser la tête. Avec un bout de verre cassé je raclai le mur et lui mis du plâtre sur la plaie pour arrêter le sang. Nous lui mîmes aussi du tabac dans la plaie. Mercredi on nous laissa aller aux lieux d'aissance, accompagnés d'une sentinelle, le sabre en main. On nous donna un demi pain à chacun et on apporta de l'eau. Jeudi, le 27, le métropolite arriva, entra dans la salle du milieu et on ouvrit les pièces, dans lesquelles il y avait des arrêtés. Ils les dévisagea tous et prononça une sorte de discours: „Nous sommes chrétiens; notre Sainte Evangile nous défend de massacrer; nous ne sommes pas comme les bulgares, nous vous laisserons tous retourner dans vos maisons. Ne craignez rien, nous ne vous ferons pas de mal.“ Il dit encore: „Donnez-leur du pain et de l'eau“ et il partit. Nous nous tranquillisâmes beaucoup, certains qu'un évêque ne mentira pas. Nous passâmes le reste de la journée en espoir. Mais le soir on emmena de chaque pièce plusieurs personnes en tout 14 hommes. On choisit les sergents de ville bul-

gares (qu'on avait arrêtés dans les villages et dans la ville même), les révolutionnaires militants, comme chefs de bandes, en général les meilleurs bulgares. Parmi eux était Christo Dimitroff du village Lésquis, du district de Ghevguéli, qui a réussi à se sauver et se trouve maintenant à Pavlovo, près de Sofia. Il possédait un moulin dans lequel s'abritait souvent les révolutionnaires bulgares, — Taskata entre autres. Après la libération les fonctionnaires bulgares visitaient souvent son moulin qui était à une demi-heure de la ville et lui demandaient pour plaisanter: „où est Taskata?“ Treize hommes de ceux qui ont été emmenés furent massacrés au deuxième étage et nous entendîmes leurs cris. Nous comprîmes qu'on les tuait et pourtant nous espérions qu'on choisirait peut être et qu'on ne tuérait pas tous. On ne laissa en vie que Christo Dimitroff pour l'assassiner plus solennellement comme ami des révolutionnaires bulgares. Il passa la nuit auprès des camarades massacrés que l'on transportait un à un. Le lendemain on le ramena auprès de nous. C'était le 28 juin. Après lui vint un prêtre grec. Il ouvrit la porte de notre salle et dit: „Bonjour, mes garçons“ voulant se moquer de nous. Nous ne répondîmes rien. Il répéta, et nous nous tûmes toujours. Il dit: „Pourquoi ne répondez-vous pas? Bonjour est une bonne parole. N'êtes-vous pas des bulgares?“ Nous ne répondîmes rien. Alors il nous dit: „Ah, vous voulez voir votre glorieux Tzar Ferdinand? Ah, vous voulez entrer à Salonique Tout cela arrivera sous peu“. Et il partit.

Deux heures après nous entendîmes des décharges. Nos troupes entraient dans la ville. Moi et mes camarades nous comprîmes que c'étaient notre armée, car les canons grecs ne pouvaient pas tonner de ce côté là. Aussitôt que l'artillerie bulgare se mis en action, les grecs coururent par le bâtiment entier pour nous ramasser tous dans une petite pièce. Nous fûmes 70 personnes pressés comme des sardines dans une petite pièce. Nous restâmes ainsi une demi heure environ. Pendant ce temps on courut savoir si les bulgares pourraient entrer dans la ville. Quand les grecs s'assurèrent que les bulgares entreraient, on nous fit sortir deux par deux pour nous lier les mains. Ensuite on conduisait ceux qui avaient les mains liées à l'étage supérieur et là on les tuait. Le premier enlevé fut un petit grec qui était enfermé avec nous; c'était un pur grec du village Kolechino, du district de Stroumitza. Il demeurait à Sérès depuis 8 ans. On l'enferma l'ayant pris pour un bulgare. Il suppliait d'être libéré, disant que tout le monde savait qu'il était grec. Il était marié et était un des riches commerçants. Mais on ne fit pas attention à ses supplications et il fut tué. On eût le temps de massacrer les 70 personnes qui y étaient. L'exécution ne dura pas plus d'une heure. Il y avait beaucoup de bourreaux, la chose marcha vite. On lia les mains à une 30-ne de personnes, puis comme on vit que cela prenait trop de temps, on emmena les autres sans les lier. Parmi les bourreaux se trouvait Haralambi Popoff, un grécisant, le même boulanger chez lequel je fus arrêté. Les autres bourreaux

étaient des habitants de Sérès et deux valaques grécisants de Poroï. L'un se nommait Christo. Il venait souvent à Stroumitza. Il était commerçant et bien des fois j'étais garant pour lui. L'autre, boiteux, se nommait, il me semble, Chteryo. Il ne savait pas du tout le grec et parlait bulgare. Il tuait avec un yatagan turc et à l'un des détenus il sépara complètement la tête du corps. Les autres tuaient avec des baïonnettes du système Martini. Plusieurs parmi les bourreaux s'étaient armés de baïonnettes du système de Manlicher. Il y avait des hommes spéciaux pour lier les bras des arrêtés. Les bourreaux venaient les prendre pour les mener à l'étage supérieur. Le sang coulait de leur baïonnettes. On massacra environ 35 personnes avant moi. On ne nous garrotait plus, on n'avait pas le temps. On m'emmena avec trois autres perssonnes, deux de Débra et un que je ne connais pas. Nous montâmes l'escalier, traversâmes une grande entrée et entrâmes dans une grande pièce. Je marchai en avant. Le bourreau me suivait la baïonnette à la main. De même suivaient mes trois camarades de malheur. Nous étions demi-morts de frayeur et marchions à peine. Nous approchâmes du seuil de la pièce. La porte était à moitié ouverte. J'aperçus des hommes massacrés, parmi lesquels il y en avait qui vivaient encore et qui gémissaient, d'autres râlaient. L'un avait la tête séparée du corps, il venait d'être tué par le bourreau au yatagan. La pièce était pleine, il y avait des corps couchés deux ou trois l'un sur l'autre. Il n'y avait pas de place pour moi. Alors mon bourreau me fit aller vers une autre petite pièce qui était vide. Il s'arrêta au seuil et me dit en bulgare: „Entre!“ Mon bourreau était le même valaque de Poroï, Christo, une de mes bonnes canaissances. Je fis un pas dans la pièce. Au moment de faire l'autre pas il me donna un coup de baïonnette sur le cou, mais le coup fut amolli par le col de mon paletot. Pourtant la force du coup me fit tomber sur le visage. Le bourreau mit le pied sur mon dos et me porta avec la baïonnette six coups: deux derrière l'oreille, deux sous la mâchoire droite, un droit dans le gosier et un dans la gorge. C'était à cause de cette blessure que dans la suite je ne pouvais ni manger ni parler. Le lait, que les soeurs de charité me donnaient à l'hôpital de Pazardjik, s'écoulait par cette blessure. Je ne me souviens pas avoir crié quand on m'assassinait. Je ne m'aperçus pas quand le bourreau m'a coupé l'index de la main droite. C'était probablement au moment où je me défendais avec la main. Je ne perdis pas connaissance un seul instant. La plus forte douleur que je ressentis fut quand la baïonnette me porta le deuxième coup. Puis je sentis la douleur moins fortement. Dans la grande pièce on tuait en même temps trois ou quatre personnes à la fois, chaque bourreau sa victime. Mais ici, comme la pièce était petite les autres victimes devaient attendre que ce soit fini de moi. Ils regardaient comment on m'assassinait. Ensuite comme je n'avais pas perdu connaissance j'entendis comme l'homme du Débra ne voulant pas entrer dans la pièce se débattait et voulait prendre la baïonnette des mains du bourreau. Alors mon bourreau et encore

un autre vinrent au secours du dernier et se mirent à frapper la victime impitoyablement. L'homme criait: „Oh maman! Mais que vous ai-je fait, ne me faites pas de mal". Enfin on lui attrapa les mains, et on le jetta sur moi. Je sentis un lourd poids. Ils lui coupèrent le gosier et l'achevèrent en lui donnant plusieurs coups dans le dos. Son sang coulait sur moi et mon paletot fut entièrement mouillé. Je sentis le sang chaud qui me mouilla le corps. Il mourut instantanément et ne bougea plus. On amena les deux autres. On les tua aussi sur moi et sur l'homme de Débra. Les quatre corps ne firent qu'un tas. Les deux dernières victimes ne se débattirent pas; elles étaient visiblement à moitié mortes de frayeur. Ensuite on amena d'autres. Quelque temps après il se fit un silence morne. Je n'entendais que les décharges des canons et des fusils.

Quand je compris qu'il n'y avait plus personne dans la maison, je décidai de sortir de dessous les corps qui me pesaient beaucoup et m'innondaient de sang pendant une heure peut-être. Je sortis avec peine de dessous les cadavres et je m'assis dans le coin et me pansai les blessures. J'avait trouvé un mouchoir dans la poche et je le nouai autour du cou d'où le sang coulait. Quoique ce fut très douloureux je pressai bien les blessures et je me pansai avec mon mouchoir. J'essayai de voir si je pouvais me tenir debout. Je me levai et comme je pouvais marcher, je sortis dans l'autre pièce. Là je trouvai Christo Dimitroff, de Ghevguéli. Il était assis parmi les 40 cadavres Il était appuyé contre un mur. Il se leva, se mit debout et quand nous nous mîmes à marcher, d'autres encore bougèrent. Christo s'adressa à moi en bulgare: „Toi aussi, Georges, tu t'es levé, tu as eu cette chance". Nous allâmes auprès de la fenêtre pour voir s'il y avait une sentinelle. Mais nous ne vîmes personne, ni dans la cour, ni près de la porte. Pendant ce temps les obus et les balles volaient. Un obus tomba près de notre bâtiment, sur la maison voisine. Nous vîmes que nous risquions d'être brûlés vifs et décidâmes de fuir. De la pièce où j'avais trouvé Christo plusieurs hommes se mirent debout et dans les autres pièces aussi. Nous fimes en tout huit personnes qui étions assemblées dans l'entrée. Il y avait dans les pièces une vingtaine environ de grièvemement blessés qui auraient pu étre sauvés, s'il y avait du secours immédiat. L'un d'eux, le neuvième, descendit même l'escalier, mais il tomba près de la porte qui conduisait dans la maison voisine, par laquelle nous sortîmes. Ce malheureux se nommait Ilia le tuilier, bulgare de Ghevguéli. Nous étions arrêtés ensemble, voilà pourquoi j'ai pu le reconnaître. Par une petite porte nous entrâmes dans une maison grecque où il n'y avait personne. Tous avaient fui. Par bonheur la porte cochère était ouverte. Nous prîmes le chemin de la colline sans chercher des sentiers. J'étais très faible et je restais en arrière. Parmi les huit ressuscités j'étais le seul soldat. Mes camarades de malheur étaient moins blessés et plus solides que moi. Ils s'enfuirent plus vite et je restai en arrière. Je me traînai jusqu'au sommet de la colline où je trouvai des soldats bulgares. Je partis à pied vers Nevrocop. Il y avait avec moi des

soldats, la plupart des soldats turcs de la Bulgarie. Après une heure et demie de marche je rencontrai des troupes bulgares et un officier. Comme je ne pouvais parler, j'enlevai le mouchoir du cou, lui montrai les plaies et lui fit comprendre par des signes que j'étais épuisé et ne pouvais marcher. Il s'apitoya, me fit monter sur une voiture et ainsi je fus sauvé. La voiture me conduisit pendant trois heures. Ensuite on me descendit. L'armée était en retraite, et en chemin il y avait du désordre. Je marchai encore pendant dix heures et j'arrivai à Nevrocop. Je n'avais rien mangé, par ce que je ne pouvais rien avaler. Je restai à Nevrocop deux jours. Une vieille femme m'abrita dans sa maison. On me pansa à l'hôpital, on me serra le cou et me mit de la toile cirée. La vieille me trouva du lait, de la mie de pain et avec beaucoup de douleur j'arrivais à avaler un peu de nourriture. Ce fut mon premier soulagement. Le cinquième jour après avoir été blessé, je pus enlever ma chemise ensanglantée: un hôpital fut installé à Nevrocop. Mais ce ne fut que pour deux heures. L'ordre vint de fuir parce que les grecs avançaient. Je partis pour Raslog, car on disait que l'hôpital serait installé à Méhomia. Je voyageais 2 jours. Nous arrivâmes dans le district de Bania après 16 heures de marche. Je ne trouvai rien à manger. De Méhomia nous fûmes de nouveau obligés de partir pour Lajené. Je m'étonne d'avoir trouvé des forces pour traverser ces hautes montagnes sans avoir été pansé et sans nourriture. Nous restâmes à Lajéné 2 jours où je fus pansé. De là on m'expédia à Pazardjik, car on s'apprêtait a fuir devant les grecs qui prirent Méhomia. J'avais trouvé ma femme et mes trois enfants qui avaient fui de Stroumitza et je partis vers Pazardjik avec ma famille. A Pazardjik je perdis mon fils cadet agé de neuf mois, ma femme tomba malade. A Stroumitza nous n'avons plus rien. La ville est brûlée.

№ 49.

Doxime Smileff, né à Lazaropolé (district du Débra), âgé de 54 ans, tailleur, demeurant maintenant à Sofia, raconte:

„J'avais un magasin dans le quartier Agatch-Tcharchi. Quand les troupes bulgares se retirèrent je ne pus fuir parce que j'ai des enfants: deux garçons, l'un de six et l'autre de 8 ans et une fille de 10 ans. Ma femme est née à Lazaropolé et s'appelle Angélina. Je compris que nous étions en danger. Nos enfants avaient entendu dire aux enfants grecs que les bulgares seraient massacrés. Je réfléchis et il me sembla que nous ferions bien de nous cacher. J'allai chez un de mes amis turcs, Redjep Aslan, commerçant. Il nous accepta. Par espionnage les grecs apprirent où nous étions et jeudi le 27 juin (nous nous cachâmes chez le Turc lundi, le 24 juin) six anthartes grecs avec deux particuliers grecs de Sérès se présentèrent chez Redjep Aslan. Je ne connais pas les anthartes, mais l'un des grecs de Sérès m'est bien connu, quoique je ne sache son nom. Ils n'entrèrent pas dans la maison, mais me firent demander à la porte

cochère. Le turc leur dit: „J'irai à sa place, pour quelle affaire est-il mandé?“ Les grecs lui répondirent: „L'évêque le demande“. Le turc comprit qu'il n'est plus dans ses forces de me défendre et me dit: „Maître tailleur, l'évêque te demande, tu iras à la métropole.“ „J'irai“, répondis-je. Je ne supposais point que je risquais la vie parce qu'on m'appelait auprès de l'évêque, car depuis l'enfance j'ai toujours travaillé avec les grecs. Dans le village Vdovichta (village purement grec) j'ai été tailleur pendant 33 ans. Avant cela j'ai passé 7 ans à Sérès. J'ai toujours travaillé pour les grecs et je suis surtout connu dans les villages.

On me conduisit à la métropole, soit disant auprès de l'évêque. L'évêque n'était pas là, il y avait une „commission“, qui se composait de 3—4 personnes en habits civils, des grecs notables de Sérès. Si je les revoyais, je les reconnaîtrais. Mais je ne les connaissais pas auparavant. Je me présentai donc devant cette commission. Ces gens me regardèrent — je portais le même costume que je porte maintenant, — ils ne me demandèrent rien et dirent aux anthartes: „Conduisez le à l'intérieur“. Comme je comprend le grec je demandai: „Où serais-je envoyé?“ Ils répondirent: „Ne crains rien. Nous te garderons ici un jour puis nous te laisserons partir“. En sortant de la maison du turc et en apercevant les andartes grecs je fus très affrayé. Comment ne pas être effrayé quand on est conduit par des anthartes grecs!

On m'enferma donc dans la cave, grande cave où on gardait le charbon de l'école. Il y avait des bulgares dedans. L'un des anthartes nous compta. Nous étions 33 personnes, y compris moi même. J'y trouvai 4 hommes de nos paysans: Simon Martinoff de Lazaropolé, entrepreneur depuis 50 ans; il a travaillé à Sérès dans l'entreprise des vers à soie. Il était âgé de 70 ans; Roussalim Postoloff de Lazaropolé, de 60 à 65 ans, tailleur et jardinier, demeurant à Sérès depuis l'enfance; Straté Guéorguieff, tailleur de Lazaropolé, arrivé à Sérès depuis peu. On avait amené trois hommes aussitôt après moi. Nous ne savions ce qui nous attendait. Mais nous nous rendions déjà compte qu'on voulait nous faire périr. Nous couchâmes sur le charbon de terre, les 33 hommes que nous étions. Vers 6 heures du soir les anthartes vinrent et firent sortir 13 d'entre nous sans choisir — ceux qui leur tombèrent sous la main. J'étais assis auprès de la fenêtre qui donnait dans la cour. La fenêtre était garnie de barres de fer et il y avait une sentinelle devant. On me dit qu'on avait emmené 13 personnes des nôtres. Nous les entendîmes quand on les faisait monter crier „Aman“, „lélé!“ Et ce fut tout. Nous comprîmes ce qui arrivait. La nuit se passa ainsi. Le matin au lever du soleil on amena encore 50 bulgares. On les avait arrété probablement pendant la nuit. De sorte que nous fûmes nombreux. Alors on commença à nous garrotter. Les anthartes entraient par deux ou par trois, prenaient deux bulgares et attachaient la main droite de l'un à la main gauche de l'autre. Ils liaient les deux autres mains par derrière. Ainsi liés, on les faisait sortir.

D'autres anthartes entraient, garrottaient les autres en ne disant rien. Ils se taisaient tout le temps. Quand mon tour vint d'être attaché à Simon, je les suppliais en grec: „Voyons, mes garçons, allez demander qui nous sommes. Moi je suis commerçant, dites-moi au moins de quoi on m'accuse, pour que je sache pourquoi je suis garrotté“. Ils ne me répondirent rien. Je continuais. „Demandez à celui-ci, demandez à celui-là, chacun garantira pour moi, choisissez celui que vous voudrez“. Les anthartes ne disaient rien. Je compris que mon crime était que je faisais venir le prêtre bulgare pour faire la prière dans ma maison. Je n'avais pas commis d'autres crimes. Pendant mon séjour à Sérès je ne me suis pas mêlé d'affaires révolutionnaires. Je ne donnais de secours qu'à mon district, car tous les ans à la St. Georges je retournais dans mon district à Lazaropolé et ne retournais à Sérès et à Vdovichta qu'à la St. Dimitre. Je ne travaillais comme tailleur qu'en hiver. L'année passée j'ai amené toute ma famille à Sérès et ce fut pour la première fois que je ne rentrais pas dans mon lieu de naissance. Je croyais faire pour le mieux ainsi. On me fit sortir hors de la cave et me fit monter deux escaliers. On m'amena vers une pièce. Je compris déjà qu'on allait me tuer. Dans la cave même quand on nous garrottait, plusieurs jeunes bulgares dirent: „On nous garrotte pour nous tuer. Tous ceux qu'on a emmenés sont sûrement massacrés“. Ils cherchaient à fuir. Quand la porte s'ouvrit six d'entre eux se glissèrent par la porte et s'enfuirent dans la cour. Je vis qu'on tira sur eux et ils tombèrent. Je voulais aussi fuir. Mais comme les autres ne réussi rent pas, cela me découragea.

Quand nous arrivâmes devant la porte, elle s'ouvrit et j'aperçus huit hommes tués. On nous jeta là où il y avait plus de place. A coups de crosse nous fûmes couchés tous les deux avec Simon auquel j'étais attaché. Ensuite je reçus un coup de baïonnette — longue baïonnette turque — sur la tête et trois coups sur le cou. Le coup sur la tête ne réussit que fendre la peau. Je sentis une grande douleur quand je fus frappé au cou. Je criai une ou deux fois: „Aman, aman!“ (pitié, en turc) et mon camarade Simon cria aussi. Sa tête fut fendue tout le long. Il vécut encore deux ou trois heures sans gémir. Probablement il avait perdu connaissance. Moi, je ne perdis pas connaissance.

Ensuite on amena deux autres bulgares. L'un d'eux fut tué et tombá sur moi. Quand je le vis plus tard, je reconnus Roussalim Postoloff. Après ces deux derniers on n'amena plus d'autres dans cette pièce. Nous étions là une douzaine de personnes massacrées. Trois heures environ se passèrent. J'entendis des décharges de canons et je pensais que les troupes grecques entraient. Je me taisais. Je n'osais pas bouger, car je craignais que quelqu'un derrière moi ne nous régardât et ne s'aperçût que je suis encore en vie. Enfin j'entendis: „hourra, hourra!“ Je compris que c'étaient des hourras bulgares et j'osai lever la tête. L'autre, le mort était couché en travers sur moi. Dans le bâtiment je n'entendais plus de bruit comme

auparavant, quand on massacrait. Tout était silencieux. Je me mis debout et je sortis de la salle, je passai dans l'entrée où j'aperçus 3—4 massacrés. De l'entrée je vis par les portes ouvertes d'autres cadavres. Je descendis je traversai la cuisine et j'aperçus un soldat bulgare criblé comme moi de coups de baïonnette, mais debout. Nous sortîmes tous les deux pour fuir. Il put marcher comme moi. Nous passâmes près des tours où étaient les hôpitaux grecs et sortîmes de la ville. Nous trouvâmes un soldat bulgare. Nous nous approchâmes de lui. Il demanda: „Qui êtes-vous!“ Nous nous nommâmes. Et nous lui racontâmes tout. Il nous dit d'aller vers les troupes bulgares. Nous trouvâmes 8 soldats bulgares qui gardaient une quarantaine de soldats grecs, presque autant de femmes et beaucoup d'enfants bulgares. Là se trouvait aussi le Consul autrichien. Je suppliai les soldats de prendre aussi ma femme et mes enfants qui étaient dans la ville, mais ils me dirent de marcher avec les autres, ce que je fis. J'avais la joue gauche enflée. Nous marchâmes dans la nuit pendant six heures jusqu'à Dolno-Brodi. Ce n'est que samedi à midi que nous fûmes pansés par un aide chirurgien à Startchichta. Nous nous arrêtâmes à Névrocop pour trois jours et fûmes de nouveau pansés. De Nevrocop nous allâmes à pied jusqu'à Bélovo en traversant Lechnitza, Yakorouda, Lajené, et longeant le fleuve nous descendîmes vers Bélovo. Pour nous nourrir nous mendiâmes dans les villages. Je n'avais pas d'argent. On me l'enleva jeudi, quand je fus arrêté. Avant de me jeter dans la cave, on me fit entrer dans une petite pièce, où je fus fouillé. Les grecs me prirent 8 napoléons d'or, 2 livres turques, 30 francs en banquenotes et de la monnaie en argent, en tout la valeur de 12 napoléons d'or. Ainsi je fus obligé de mendier. A Startchichta on nous donna du pain, on nous en donna aussi à Nevrocop et à Lechnitza. Nous mendiâmes de porte en porte. Ainsi nous arrivâmes à Sofia. Là je fus guéri de mes blessures“.

№ 50.

Dimitre Karamfiloff, âgé du 40 ans du village Orehovetz, district de Sérès, est venu s'installer à Sérès il y a 6 ans. Il est actuellement à Sofia. Lui-aussi est une des victimes des massacres au lycée de Sérès, sauvé par miracle, comme l'ont été Beleff et Smileff. Il a 5 blessures cicatrisées causées par des coups de baïonnette. Il a été pansé et soigné dans les hôpitaux de T. Pazardjik et puis ceux de Stara-Zagora. Il quitta cette dernière ville le 4 de ce mois-ci. Les blessures quoique cicatrisées sont bien marquées. L'une d'elles est visiblement causée pas un coup de baïonnette sur la tête. La victime raconte ce qui suit:

Le 26 juin des soldats grecs et des anthartes vinrent le chercher dans sa maison et le conduisirent dans la métropole grecque. On le mena devant le métropolite. Un des grecs assemblés dans la salle demanda si Dimitre était un brave homme. Tous se turent. Un seul parmi eux répondit qu'il le connaisait pour un

brave homme. Alors on le conduisit dans le lycée grec de jeunes filles où il passa deux jours. Le 23 juin le matin un soldat grec à barbe et cheveux très longs vint voir les arrêtés. Il leur dit qu'ils n'avaient rien à craindre, parce que les grecs ne sont pas des barbares et qu'ils ne les tueraient pas. Quand il fut sorti, quatre grecs entrèrent. Ils avaient des couteaux turcs à la main et chacun d'eux fit sortir un des bulgares dans l'entrée. Là d'autres grecs garrotaient les bulgares par deux ou par trois ensemble et les emmenaient à l'étage supérieur où on les massacrait. Dans la pièce où était enfermé Dimitre il y avait 30 bulgares environ. Il y avait 4 pièces et 4 caves remplies de bulgares. Dimitre assure que le 28 juin dans le lycée furent massacrés au moins 150 bulgares. Parmi les massacrés il y avait des conscrits et 6 soldats de la vieille Bulgarie. Le relateur avait eu la chance d'être mené à la boucherie ainsi que trois autres bulgares inconnus juste au moment où les troupes bulgares revenaient à Sérès pour sauver la population bulgare des massacres. Dans la hâte de le tuer les grecs ne réussirent qu'a le blesser grièvement. D'autres massacrés tombèrent sur lui. Quand les grecs quittèrent le lycée, il sortit innondé de sang et quitta la ville avec l'armée bulgare. La victime ne connait le nom que de deux des bourreaux: Christo Mango, gendre du Medarca, et le boucher Yany, valaque de nationalité. Tous les bourreaux au nombre de 6, excepté Christo Mango, étaient des bouchers valaques de Sérès.

La femme de Dimitre le maraîcher, pour laquelle Blagoî Petroff assurait (v. № 47) que la grecs l'avaient tuée, fut massacrée devant ce témoin, Dimitre Karamfiloff.

№ 51.

A Sofia nous avons fait subir un interrogatoire au soldat du 70-me régiment Ilia Popoff Limonoff, l'une des victimes sauvées du 28 juin, lors des massacres au lycée de jeunes filles à Sérès. Voici ce qu'il relate.

„Je suis natif de Doïran, j'ai 28 ans, je suis pêcheur de mon métier et de nationalité bulgare orthodoxe. Vers les fêtes de Paques de cette année-ci j'entrai comme soldat dans le 2-me régiment de la brigade de Drama. Ensuite mon régiment fut transtormé en 70-me. J'étais de la 2-me compagnie.

Quand la guerre fut déclarée notre compagnie ainsi que le régiment entier quitta le village Orliak qui se trouve sur la rive droite de la Strouma et prit le chemin de Nigrita. Nous traversâmes Nigrita que nous trouvâmes déserte et que la population grecque avait fuie. Nous ne nous arrêtâmes guère à Nigrita et avançâmes une dizaine de kilomètres vers le midi, jusqu'au village grec Houncous que nous traversâmes. Dans ce village non plus il n'y avait pas d'habitants. Nous passâmes la nuit en bivouac, hors du village. Le lendemain la 2-me compagnie de notre régiment qui était plus en avant à notre droite, entra en combat. Comme elle fut obligée de se retirer, notre compagnie se retira aussi derrière le village grec Di-

mitritch près de la Strouma. C'etait le 20 juin. v. st. Nous couchâmes près du village qui flambait. Le lendemain il y eut une fusillade entre notre compagnie et les troupes grecques qui venaient de Nigrita. La fussillade cessa. Dès l'aube du jour je fus posté en faction avec mon camarade Ivan Dioniseff de Doïran, marchand de café. On nous envoya avec un vieux soldat bulgare aux postes secrets a une demi-heure de distance du village. Arrivés là, nous vîmes tout près dans le bois des hommes passer. Nous comprîmes que c'etait des grecs. Le vieux soldat qui était notre sergent alla prévenir la compagnie et ne revint plus. La compagnie comme nous apprîmes plus tard se retira en passant par le pont de Komartzi. Le sergent partit probablement avec les autres. Nous restâmes au poste jusqu'à ce qu'il fît tout à fait jour. C'était le 21. Ne voyant personne venir nous allâmes rejoindre notre compagnie, mais ne la trouvâmes pas. Alors tous les deux nous partîmes à la recherche de notre régiment. Près d'Orliak nous passâmes la Strouma avec peine. Nous fûmes obligés de la traverser à la nage, car le pont était brûlé. Sur l'autre rive nous trouvâmes un canot dans lequel nous passâmes 8 soldats de la 26-me compagnie de milice qui s'etaient battus avec les grecs près du village Lahna. Ils restèrent en arrière et ne savaient comment passer la Strouma; leur compagnie eut le temps de la passer par le pont qui ne fut incendié que plus tard. Il y avait aussi des blessés, en tout une trentaine d'hommes. Mais comme on cria que la cavalerie grecque venait, nous n'osâmes plus retourner avec le petit canot pour les reprendre et nous les laissâmes. Je ne sais ce qu'ils son devenus. Les 10 soldats que nous. étions maintenant, nous nous mîmes à la recherche de nos comp gnies Nous voulûmes entrer dans la ville de Sérès mais les turcs des villages environnants nous dirent que la population grecque de Sérès était armée et ne laissait aucun soldat bulgare entrer dans la ville. Allors nous prîmes le chemin de Dolna-Djoumaya. Comme nous n'y trouvâmes pas de troupes bulgares, nous partîmes pour Démir-Hissar où nous arrivâmes le 23 juin v. st. Nous trouvâmes là le 25-me régiment. Dans la ville tout était tranquille, les magasins étaient ouverts. Nous couchâmes à Démir-Hissar. On nous dit là que notre compagnie se trouvait à droite de la gare de Sérès; nous partîmes le 24 vers Sérès et arrivâmes près de la gare. Mais les troupes bulgares n'y étaient plus. Nous rebroussâmes chemin, mais comme nous avions faim, nous entrâmes au village Kavakli à $^3/_4$ d'heure de distance de Sérès. Nous croyons que les paysans de ce village fussent des bulgares. Nous nous sommes trompés. C'étaient des grécisants. Des 10 hommes que nous étions 4 entrèrent dans le village. J'étais parmi eux. Nous fûmes aussitôt entourés par les evzones qui nous désarmèrent. Nous y passâmes la nuit et le lendemain nous fûmes conduits à Sérès sous l'escorte d'un officier grec et de 7 evzones. Ils nous conduisirent directement au lycée de jeunes filles. Je ne sais ce que sont devenus les 6 soldats qui restèrent hors du village Kavakli. Je suppose qu'ils ont été tous tués car aussitôt entrés

nous entendîmes des décharges de fusils hors du village. Probablement nos soldats se défendaient contre les evzones. Le combat ne dura pas longtemps.

Conduits le 25 juin le matin dans le lycée de Sérès, nous vîmes dans la cour des soldats grecs en uniformes. Ils nous rangèrent, nous enlevèrent nos capotes et nous prirent l'argent. Alors ils se mirent à nous battre très fort avec les crosses des fusils; d'autres nous battaient avec les poings et nous giflaient. Ils nous injuriaient en grec en nous criant: „gamo ti vulgaros“ et d'autres injures. Je fus aussi cruellement battu. Ensuite on nous fit monter à l'étage supérieur de l'école et nous fit entrer dans une pièce où il y avait déjà une vingtaine de bulgares. A côté de cette pièce il y avait trois autres aussi remplies de prisonniers. Nous pouvions les voir quand on ouvrait les portes. Au milieu il y avait un grand vestibule. De l'une des pièces nous vîmes sortir 4 femmes pauvrement vêtues. Je demandai pourquoi elles étaient là. Elles me répondirent qu'elles avaient auparavant fait des blanchissages pour les soldats bulgares. Pour ce forfait elles furent arrêtées et menées là. Dans notre pièce c'etait tous des bulgares. Je ne les connaissais pas. Nous leur demandâmes la cause de leur arrestation. Ils ne la savaient pas. Ils furent tous pris d'une manière inattendue, les uns dans leurs magasins, les autres dans leurs maisons ou dans les rues. Plusieurs entre eux étaient des paysans des alentours de Sérès. Nous, les quatre soldats, nous ne fûmes gardés en haut qu'une demi-heure. Puis on nous fit descendre dans la cave. Il y avait déjà 25 prisonniers. Je reconnus parmi eux un de mes camarades, aussi de Doïran, Mitio Milliomoff, barbier, qui était dans mon régiment. Dix jours avant la guerre il tomba malade et fut envoyé à l'hôpital de Sérès. Je lui demandai où il fut arrêté. Il me dit que les grecs le prirent dans l'hôpital et le conduisirent au lycée où il fut emprisonné. Je vis aussi dans la cave un soldat de la Bulgarie, boulanger de son métier et natif de Pétritch. Il est venu habiter Sérès il y a 7—8 ans. Il avait aussi deux izraélites de Kustendil, soldats bulgares, et un soldat de Philippople qui savait le français et avait été à l'Etat Major de son régiment. Il y avait aussi quelques bulgares du district de Débra. On nous garda dans les caves 3 jours et 3 nuits. Par la fenêtre nous pouvions voir les nouveaux prisonniers qu'on amenait toujours et que l'on faisait monter à l'étage supérieur. Le 26 juin nous vîmes descendre de l'escalier 2 officiers et 11 soldats bulgares. On les emmena hors du lycée.

Le premier jour nous restâmes sans nourriture et le 26, le 27 et le 28 le matin on nous donna un pain à chacun. Le 28 juin on amena de nouveaux prisonniers. Nous fûmes alors une soixantaine d'hommes, tous des gens inconnus. Le 27 on sortit 11 parmi nous que l'on fit monter à l'étage supérieur. Je ne sais ce qu'ils sont devenus. Notre cave était à droite de l'escalier. Il y avait probablement d'autres caves, car le bâtiment était grand tandis que notre cave n'était pas spacieuse. Jusqu'au 28 de l'après midi les grecs ne

sortirent plus personne de notre cave. Dans la matinée du 28 nous entendîmes des salves de fusil et des coups de canon. Nous comprîmes qu'on se battait. Nous le comprîmes aussi à l'air des grecs qui nous gardaient de déhors. Ils nous jetaient des regards terribles. Ensuite ils entrèrent dans la cave et se mirent à porter des coups de crosse surtout à quelques bulgares de la ville même. Dans l'après midi nous les vîmes porter des cordes à l'étage supérieur. Ensuite des bruits se firent entendre et des cris très forts. Nous comprîmes qu'on tuait là haut. Nous vîmes aussi trois cadavres jetés de l'étage supérieur par l'escalier. Alors nous comprîmes tous que nous étions perdus et nous nous mîmes à prier Dieu de nous venir en aide et de nous sauver. Les uns priaient à genoux, les autres debout; plusieurs s'embrassaient et se disaient adieu. Dans cette crainte mortelle nous passâmes encore une demi-heure. Alors nous vîmes une soixantaine de grecs armés qui massacraient à l'étage supérieur descendre l'escalier en courant et se sauver par la porte cochère. Nous comprîmes que les grecs couraient quelque danger pour fuir ainsi et l'idée nous vint que les bulgares avaient vaincu. Alors nous prîmes la décision, quand on viendrait nous chercher pour nous massacrer nous aussi, de se jeter tous vers la porte et de faire résistance aux bourreaux. Tout en nous concertant ainsi nous vîmes quatre grecs portant des poignards ensanglantés qui s'arrêtèrent près de notre fenêtre. Il y avait parmí nous deux bouchers bulgares, habitants de la ville de Sérès. Ils savaient le grec et pour se sauver ils dirent qu'ils étaient grecs. Les bourreaux les appelèreut dehors et ouvrirent la porte. Nous poussâmes sur la porte et sortîmes tous. J'aperçus aussitôt mon camarade Mitio Milliomoff que les grecs avaient transporté en prison directement de l'hôpital tomber à terre, poignardé par l'un des quatre grecs armés. Ils tuèrent encore un que je ne connais pas. Je vis les hommes du Débra se jeter sur les bourreaux et les saisir à la gorge. Je ne vis plus rien, car chacun pensait à fuir. Aussitôt dehors nous tombâmes sur des turcs et des tziganes qui tirèrent sur nous. Ils ont sûrement tué beaucoup d'entre nous, mais je ne sais rien de positif sur ceux qui se sont sauvés comme sur ceux qui furent tués. Avec un jeune maître d'école de Démir-Hissar nous réussîmes à nous cacher dans une vieille maison loin du centre, dont la porte cochère était cassée. Nous ne trouvâmes personne dedans. Nous y restâmes à peine une dixaine de minutes quand tout à coup les rues rétentirent des hourras. Nous quittâmes notre cachette et nous aperçûmes des soldats bulgares qui entraient dans la ville. Ils n'étaient que 7 ou 8. Leur compagnie venait derrière eux. La ville était incendiée en plusieurs endroits. Je dis à l'officier qui commandait la compagnie que les grecs avaient massacré des bulgares dans le lycée de jeunes filles. Il nous donna un sous-officier et tous les trois nous allâmes au lycée. Là nous vîmes dans la cour les trois cadavres jetés du haut de l'escalier et les deux autres tués au moment où nous nous frayions chemin. Le bâtiment à côté brûlait. Effrayés que nous étions et croyant

tout le monde tué en haut, nous retournâmes auprès de la compagnie qui s'était arrêtée au bord de la ville. A ce moment d'autres soldats de la même compagnie arrivèrent. Ils furent envoyé par le commandant à l'hôpital pour sauver les malades et les blessés qui y étaient. Ils rapportèrent que l'hôpital était en flammes, qu'il était impossible d'entrer pour sauver les malades. La ville entière prenait feu. En outre le commandant aperçut sur la chaussée de Démir-Hissar les troupes grecques venir. Il donna donc l'ordre au détachement de se retirer et d'occuper les hauteurs derrière les casernes. En dehors de quelques patrouilles d'infanterie et de cavalerie les troupes bulgares n'entrèrent pas dans la ville. Ce ne furent que les tchétis (bandes révolutionnaires) qui entrèrent au centre de la ville. Bientôt il se fit nuit. Les troupes grecques qui s'approchèrent à une demi-heure de la ville tirèrent dans la direction de la gare et des jardins attenants. C'était là justement où se trouvait rassemblée toute la population hellène de la ville, principalement les femmes et les enfants. Les troupes grecques croyaient visiblement que c'étaient des bulgares. Voilà pourquoi elles tirèrent dessus avec des fusils et des mitrailleuses. Cela dura au moins une heure. Bien des grecs ont dû être tués par leurs troupes. Dans la ville il y avait quelques bulgares qui étaient restés ne sachant pas que les troupes grecques arrivaient. Ce n'est que quand ils virent tirer sur la population et qu'ils virent tomber beaucoup de monde qu'ils comprirent que ce ne pouvaient être que les troupes grecques. Alors ils s'enfuirent vers nous. Nous passâmes la nuit sur la hauteur et vers l'aube nous nous retirâmes avec la compagnie par Daoutli Krouchévo, Kara-Kioï, Tarlis, Nevrocop, — et de là par Méhomia à Lajéné.

Le 29 juin quand notre compagnie se retirait par Krouchévo nous vîmes le village Guerman en flammes. Le lendemain un paysan du village Kyrtchévo nous rejoignit et nous dit qu'à Kyrtchévo les grecs n'ont laissé personne en vie. En allant plus loin nous vîmes brûler les villages Gorno-Brodi, Dolno-Brodi, Kara-Kioï, Tarlis et d'autres.

Il y a quelques jours je rencontrai par hasard à Sofia l'un des deux soldats israélites qui étaient enfermés avec nous dans les caves du lycée. Il me dit que son camarade a été tué pendant la fuite par quelque turc ou quelque tzigane. Je ne sais ce que sont devenus mes autres camarades de malheur.

№ 52.

Christo Dimitroff, du village Séovo (district de Ghevguéli) meunier à Beï-Bahtché, habitant avec sa femme et son enfant, maintenant près de Sofia dans la fabrique de papier chez le marchand de vin Yordan.

Il raconte que le 22 juin les troupes bulgares quittèrent Sérès, et le 23 il vint dans la ville chercher sa femme et son enfant, parce que les bulgares fugitifs lui dirent que les grecs de Sérès ont commencé à massacrer les bulgares. Le même jour vers le soir une

trentaine d'evzones arrivèrent. Toute la population grecque et turque s'arma et alla à la rencontre des soldats grecs qui pendant ce temps eurent plusieurs escarmouches avec la milice bulgare. Quand la nuit vint le combat fut arrêté et la ville fut entourée de grecs et de turcs armés. Le relateur resta chez lui. Toute la nuit des grecs et des turcs couraient par la ville, en criant que celui qui ne s'armerait pas et ne sortirait dans la rue pour tuer les bulgares serait tué lui-même. Le 24 juin le matin les bulgares furent poursuivis; on entrait dans leurs maisons et on les arrêtait. En face de sa maison il y en avait deux qui appartenaient aux bulgares de Débra — Krysto et Marco, charpentiers qui vivaient là avec leurs femmes et les enfants. Le premier sortit de sa maison et les grecs l'arrêtèrent et l'emmenèrent à la métropole. Ensuite les grecs entrèrent dans sa maison et la pillèrent; la femme de Krysto sortit avec ses enfants, pleura et supplia de ne pas les tuer et de ne pas piller la maison. Marco se cacha dans une maison chez un turc et le même jour on ne put le trouver. Son gendre du village Fraschtani fut arrêté et emmené à la métropole. Jusqu'au 26 juin, le relateur se cachait dans sa maison, mais ce jour-là, mercredi, les grecs vinrent le chercher dans sa maison même et à coups de crosse le firent sortir dehors. Les voisins grecs intervinrent au profit de sa f mille et ne laissèrent pas piller sa maison. On lui dit qu'il serait mené auprès du métropolite et quand il fut emmené à la métropole on l'expédia aussitôt au lycée où on l'enferma dans une pièce. Il fut déshabillé et on lui prit six napoléons d'or en lui disant qu'il n'avait rien à craindre pour son argent et qu'il ne serait pas tué. Ensuite, il fut transféré dans la salle d'en face où il y avait d'autres arrêtés. Dans la cave il y en avait aussi beaucoup. Il les aperçut en traversant la cour du lycée. Dans la salle où il fut mené, il y avait déjà 36 bulgares, parmi eux Gheorghi Beleff de Stroumitza. Il y en avait encore six garçons de cette ville; le reste étaient des paysans. Il y avait trois bulgares de Sérès même: le père Gheorghi, journalier, âgé de 65 ans, Ilia, berger. Le même jour, le 26 juin, on amena encore 7 hommes des villages Drenovo et Maklène, parmi eux un garde-champêtre du village Drenovo. A la nuit tombante on fit sortir le garde-champêtre et un des paysans, on les garrotta et les emmena dans la salle supérieure où ils furent tués. Ensuite on garrotta le relateur lui-même, en lui disant qu'il serait mené auprès du métropolite. Le relateur connaît les hommes qui ligotaient. L'un d'eux était le fils de Petre, l'aubergiste au marché Tcheverné, l'autre — Taki et encore un qui se nommait Théokhar le bonnetier. Il y avait encore parmi eux Alexi, homme d'une bande révolutionnaire grecque, son père, journalier, et encore le frère du cawas du consul grec, Yanaki. Le relateur fut amené dans la salle où avait été tué le garde-champêtre du village Drenovo. Il y vit encore d'autres cadavres, parmi lesquels il reconnut les corps de Krysto le charpentier, celui de Prokop de Krouchévo, celui de Petre, tailleur de pierres du village Brodi. Ils

étaient encore en vie, il causa même avec eux. Alors on lui ligota les pieds, guelqu'un lui asséna un coup sur la tête, ce qui le fit tomber et on le laissa. Pendant cette intervalle le relateur put causer avec Krysto et Petre. Il entendait les grecs du dehors dire que cette nuit-là de jeudi à vendredi, du 27 au 28, les 14 cadavres des massacrés devaient être ensevelis. On les transportait en litières. Petre et Krysto furent emportés vivant pour être finis et ensevelis. Le relateur resta seul. Au lever du soleil on vint le chercher et on le ramena de nouveau au premier étage. On amenait de nouveaux arrêtés que l'on faisait monter directement dans les salles où on les tuait. Le relateur entendait les cris des victimes. Le 28 le matin la femme du relateur vint demander de ses nouvelles. Elle était très inquiète car les femmes grecques avaient crié par les fenêtres que tous les bulgares allaient être massacrés. Une heure plus trad il entendit crier que les troupes bulgares venaient. Alors, on amena le relateur dans une autre pièce où il y avait 8 soldats bulgares et un précepteur du village Topoline. Les grecs entrèrent et garrottèrent deux à deux les victimes. L'un des soldats et le précepteur furent tués les premiers. Le relateur a été attaché à un garçon du district de Drama qui reçut quelques coups de baïonnette et tomba mort. Tous furent tués. Les grecs se moquaient cyniquement en disant: „Que votre tzar Ferdinand vienne maintenant vous libérer!“ A 2 heures environ des cris de hourras se firent entendre, ainsi que des coups de canon. Alors Dimitroff essaya de se lever. Il vit qu'il avait la force de se mettre debout et comme il n'y avait personne de vivant dans la pièce, il sortit dans l'entrée où il y avait aussi des cadavres. Là il rencontra plusieurs hommes ressuscités comme lui. Tous ils étaient grièvement blessés. Ils descendirent ensemble dans la cour et plus tard se traînèrent jusqu'aux troupes bulgares.

№ 53.

Strati Guéorguieff, de Lazaropolé, demeurant à Sérès. (maintenant à Sofia).

Il raconte que le 27 juin il fut arrêté à Kavakli, village grécisant. Dix grecs et 5 turcs armés vinrent et l'arrêtèrent en même temps que Christo Silianoff. On lui dit de ne rien craindre, qu'il était tout simplement appelé à la métropole. Le relateur demanda à un des turcs pourquoi on l'arrêtait et voulut savoir où on le menait. Le turc répondit que tous ceux qui portent le costume du district de Débra seront mis à mort, parce que ce sont des bulgares. Il fut fouillé, privé de son argent et fut enfermé dans la cave. Le 28 on les amena deux à deux dans la salle de l'étage supérieur où il reçut de graves blessures et perdit connaissance. Parmi les tués il aperçut une vieille femme, âgée de 60 ans environ. Elle avait la tête fendue. Il y avait avec elle trois jeunes femmes, également mortes. Dans la salle où Strati Guéorguieff avait reçu

ses blessures il y avait plus de 50 personnes de tués. Le relateur ainsi que Christo Silianoff, Guéorgui Deleff, Dimitri du village Orehovetz, district de Sérès, et aussi le garde-champêtre réussirent à se sauver tous de la même manière, parce qu'ils n'avaient pas perdu connaissance et se mirent debout quand ils virent que les bourreaux n'y étaient plus.

№ 54.

Tatar-Pazardjik, 5 août 1913.

Le fugitif Dimitre Lazaroff, âgé de 25 ans, marié, né à Dolno-Brodi, demeurant à Maklène, district de Sérès, (pour le moment installé à Tatar-Pazardjik). Il raconte ce qui suit:

Le 23 juin vint au village un garde de Vdovichta. Il nous demanda ce qui se passait à Sérès. Personne ne savait rien. Nous décidâmes de choisir 7 personnes entre nous et de les expédier à Sérès pour avoir des nouvelles. On envoya à Sérès trois gardes et quatre paysans. Les gardes étaient: Ivan Christoff, Athanasse Ivanoff, secrétaire, et Dimitre Popoff, né à Gorno-Brodi. Les paysans étaient: Christo Paraskoff, marié, père de deux enfants; Athanasse Miteff, marié, grand père de 4 petits enfants, les enfants de son fils; Stoïan Vassiloff, marié, père de deux enfants; et moi Dimitre Lazaroff, âgé de 24 ans. Nous quitâmes le village de Maklène et prîmes le chemin de Sérès. Nous passâmes par Soubasch-keuy, village grec. A l'approche du village nous fûmes entourés de 200 grecs du même village et de Sarmossakli. On nous prit et nous emmena au village. On nous enferma, fouilla et on nous enleva tout ce que nous possédions. Nous restâmes enfermés à Soubasch-keuy pendant quatre jours. Le quatrième jour on apprêta une corde pour nous pendre. A ce moment nous entendîmes des décharges. On nous laissa en vie. Le lendemain nous fûmes garrottés et nous fûmes emmenés à Sérès. Là on nous conduisit dans la métropole grecque. On nous fouilla de nouveau et nous prit ce qui nous restait. Ensuite on nous mena dans une autre pièce où nous fûmes battus cruellement par des soldats grecs et des citadins de Sérès. Le matin, 28 juin, des coups de fusil se firent entendre. On mit le feu à la ville. A ce moment deux grecs et un valaque vinrent nous tuer. Nous étions dans la pièce une cinquantaine d'arrêtés, les uns pris dans la ville même, les autres amenés des villages. Il y avait d'autres bulgares arrêtés, mais ils étaient dans d'autres pièces. Par deux ou trois on nous menait dans une autre pièce et on nous assassinait comme des chèvres. On nous tuait à coups de baionnette et à coups de poignard. Enfin, on nous fit sortir huit hommes ensembles. J'ai tout vu. Les uns tombaient sur les autres, innondés de sang. La pièce était remplie de cadavres. Moi, je fus frappé d'abord sur la tête avec une baïonnette, ensuite au cou que la baïonnette traversa. Je fus blessé à trois endroits. Après avoir reçu encore quelques coups, je m'évanouis. Un cadavre était tombé sur moi. Quand je revins à moi j'entendis des coups de fusil. Entre temps, les

bourreaux s'enfuirent. Nous nous remîmes cinq personnes qui ne fûmes pas complètement achevées. Nous sortîmes hors de la ville où nous rencontrâmes les troupes bulgares avec lesquelles nous partîmes pour Gorno-Brodi. Près du village Doutlia je fus pansé. Avec moi s'était enfui Anguel Dimoff, de Karloukovo. Il se trouve actuellement à Batak. Je ne connais pas les noms des autres. Notre situation était précaire: on nuos avait pris les vêtements et les chaussures et maintenant nous sommes nus et le pain nous manque. Au nommé Christo Paraskoff on avait pris 14 livres turques.

Ensuite par Nevrocop nous arrivâmes en Bulgarie.

№ 55.

Témoignages de Dimitre Anguéloff, né à Ghévguéli, marchand de vin à Sérès.

Lundi le 24 juin les grecs de la ville de Sérès s'armèrent et arrêtèrent Dimitre Anguéloff et Haralampi Paskoff du village Gorno-Brodi. On les conduisit d'abord dans la métropole grecque et on les enferma dans une pièce. Là vint un prêtre grec qui leur demanda leur argent. Ensuite on les mena dans une école grecque non loin de la métropole, où il y avait d' autres bulgares arrêtés. Dans la pièce où furent conduits ces deux hommes il y avait de 50 à 60 hommes, les autres arrêtés se trouvaient à l'étage supérieur. Là on les garda enfermés, on leur donna un peu de pain et ils furent battus soit-disant pour les faire livrer les armes, mais en réalité pour leur extorquer de l'argent.

Parmi les arrêtés il y avait aussi des soldats bulgares désarmés. Dimitre Anguéloff vit comment on descendit l'un de ces soldats étouffé, serré trop par les cordes.

Mardi le 25 juin eurent lieu plusieurs mêlées entre les habitants grecs armés et une compagnie de soldats bulgares près des Kiosques hors de la ville.

Jeudi le 27 les arrêtés furent conduits dans une autre pièce et là devant une table ils furent interrogés sur l'âge, le lieu de naissance etc. Les grecs leur disaient qu'en bons chretiens ils ne les massacreraient pas, mais les laisseraient en liberté. Pourtant vendredi les massacres commencèrent. D'abord on tuait ceux de l'étage supérieur. Dimitre Anguéloff vit jeter deux cadavres d'en haut. Un soldat grec en faction tira un coup de fusil sur les cadavres.

En même temps les arrêtés entendirent les combats entre les grecs et les bulgares recommencer. Dimitre Anguéloff avec un israélite réussirent à fuir et à se cacher dans une maison israélite avant que les troupes bulgares fussent entrés dans Sérès. Les israélites les cachèrent dans une maison turque que Dimitre Anguéloff quitta quand les bulgares entrèrent.

Après Dimitre Anguéloff et le juif d'autres 5 à 6 hommes essayèrent à fuir, mais ils furent tués. Ce n'est qu'après la fuite que Dimitre Anguéloff apprit que les arrêtés étaient menés à l'étage su-

périeur où on les massacrait. Dimitre Anguéloff ne sait rien sur le sort de son garçon, âgé de 12 ans. Le fils de son ami Haralampi Paskoff qui travaillait chez un grec leur avait dit dans la prison que son patron avait donné asile à ses frères et ses soeurs et un autre grec abrita le fils de Dimitre Anguéloff.

Les grecs extorquèrent à la femme de Haralampe Paskoff 1500 groches. L'appartement et le magasin de Dimitre Paskoff furent pillés par les grecs.

Sérès fut mis à feu le 28 juin pendant les mêlées entre le détachement bulgare et les insurgés grecs.

№ 56.

Maria Petrova Arjéoulova, femme de 50 ans, née à Tarlis, district de Nevrocop, demeurant à Sérès depuis 16 ans, se trouve à présent à Philippople avec son mari Petre, ses fils Vladimir de 18 ans, Christo de 9 ans et sa fille Maria de 6 ans. Avant la libération de Sérès par les bulgares toute la famille était patriarchiste. Maintenant ils sont abrités dans l'église St. Nédélia à Philippople. La femme a été connue pour être la plus solide et la plus forte du quartir. Maintenant elle est maigre comme un squelette. Elle est malade de frayeur, souffre d'insomnie et voit toujours en rêve des grecs armés. Elle délire, crie que les grecs vont la tuer, parle d'une manière indistincte et saccadée. Hier elle a été communiée car elle était mourante. Le regard égaré de cette femme martyre est très caractéristique. La victime raconte ce qui suit:

Le 26 juin des anthartes vinrent dans sa maison, lui prirent 25 livres et un collier du prix de 8 livres. Ils demandèrent son mari et son fils. Comme ces derniers avaient quitté Sérès encore le 21 juin, la femme dit qu'ils n'étaient pas là. Lés anthartes se mirent à fouiller dans la maison entière. Ils tombèrent en fureur quand ils trouvèrent des livres bulgares (chansons populaires), le drapeau bulgare, des portraits de certains bulgares et celui du Tzar. Ils en firent un tas et le brulèrent au milieu de la cour s'accompagnant de persiflages et de moqueries. La femme fut cruellement battue. Enfin il la laissèrent. Puis ils revinrent et se remirent à la battre. Ils la firent sortir de la maison, la traînèrent dans les rues où ils la laissèrent en lui disant qu'à neuf heures d'après l'heure turque elle serait tuée si elle ne retrouvait pas son mari et son fils. Le 27 juin on la conduisit dans la métropole grecque; là on lui asséna un grand coup de bâton sur la tête et elle tomba. Les grecs s'apprêtaient déjà à l'assassiner, mais à ce moment ses enfants crièrent en grec: „Mana mou, mana mou, ti ta canmé i mice"? Un bulgare grécisant de Gorno-Brodi intervint pour elle et on la laissa aller en liberté. Elle raconte souvent comment elle avait passé trois jours et trois nuits au grenier avec ses deux enfants cadets. Elle quitta Sérès le 29 juin.

№ 57.

Le Docteur Piotre Grigorovitch Lazneff, médecin russe de l'hôpital bulgare à Sérès, relate ce qui suit, écrit de sa propre main:

„La description des événements qui ont eu lieu dans le deuxième hôpital d'étape à Sérès depuis le 23 juin jusqu'au 9 juillet 1913.

Le 23 juin les troupes bulgares quittèrent la ville. Le docteur Zvétanoff me transmit la direction de l'hôpital, me laissa pour les dépenses 500 fr. et partit vers Nevrocop avec le docteur Chamraevsky et avec tout le personnel. Il ne resta à l'hôpital que 34 malades de choléra. Le personnel médical n'était représenté que par moi et un aide-chirurgien Comaroff. Nous n'avions aucun sanitaire. Le même jour vers le soir arriva le docteur Koytcheff du premier hôpital d'étape de Sérès et me transmit ses blessés. Je reçus 25 grièvement blessés. Le docteur Koytcheff me laissa pour les dépenses 20 napoléons d'or et plaça à mon service 4 sanitaires, prisonniers turcs avec appointement. Le même jour fut hissé le drapeau national russe, celui de la croix rouge avait été hissé auparavant. Le lendemain et les jours suivants des gens du comité révolutionnaire grec se sont présentés plusieurs fois. Ils s'emparèrent des armes qui appartenaient aux malades et qui étaient placés aux caves de l'hôpital. Ils ne se permirent pas d'autres violences; au contraire, ils proposèrent même leurs services. Les femmes de la ville pillèrent une partie des objets appartenant aux malades de choléra. Comme avant l'arrivée des troupes grecques, ainsi après leur arrivée à la tête de l'administration municipale se trouvait le métropolite grec de la ville de Sérès, Apostol. Il nous dit que les objets volés seraient rendus aux soldats et les voleuses seraient punies et que leurs noms étaient connus. Les objets volés ne furent pas rendus et aucune des pillardes ne fut punie. Je recourais à la permission de l'évêque chaque fois que j'avais besoin d'envoyer en ville cherher du pain et du lait caillé pour mes malades. Tels furent les conditions relativement propices dans lesquelles nous nous trouvions avant l'arrivée des troupes grecques. Nous ne craignions aucunément l'arrivéedes troupes, croyant que si les comites — armée irrégulière — ne font pas de violences aux malades, d'autant plus les troupes régulières n'en feront pas. Nous nous sommes cruellement trompés. Le 28 juin sur les hauteurs qui dominent l'hôpital un détachement l'infanterie et d'artillerie de montagne bulgares apparurent. Un combat s'engagea entre les troupes bulgares et les comites qui se cachaient derrière notre hôpital. Les comites furent obligés de se retirer et notre hôpital se trouva dans la possession des bulgares. Mais cela ne dura qu'une demi heure, car des détachements plus forts d'infanterie et de cavalerie grecques arrivèrent. Une fusillade et une canonnade incessantes s'engagèrent entre les ennemis qui dura de 3 à 6 heures du soir. Comme auparavant l'hôpital fut le centre du combat, car il servait à couvrir

les grecs. Bien des fenêtres de notre hôpital furent brisées et nous fûmes obligés de coucher nos malades par terre auprès des murs pour les préserver de quelque balle: toutefois l'un de nos malades fut blessé à l'oreille par une balle de ricochet. En vain je démontrais aux grecs comme aux bulgares que l'hôpital ne peut être choisi pour couvrir les troupes des ennemis. On ne m'écouta pas. A la fin du combat les bulgares se retirèrent. Environ une heure avant leur retraite, la ville fut incendiée. Je parlerai plus tard des causes de l'incendie. Alors vinrent les vainqueurs fatigués et courroucés par la bataille. Ils n'entrèrent pas, mais plutôt forcèrent les portes de l'hôpital. D'abord ils se jetèrent sur le sanitaire turc qui barrait la porte. Il était en tablier blanc d'hôpital et avait une croix rouge sur le bras gauche. Cela ne lui servit à rien et il fut cruellement maltraité. Ensuite ils forcèrent les portes des salles où se trouvaient les blessés. Ils menaçaient de tuer tous parce que „les bulgares avaient incendié la ville". Moi avec mon aide Komaroff nous défendions les blessés comme nous pouvions, au moyen de paroles naturellement et non l'arme à la main. Aussi Komaroff reçut-il plusieurs coups de crosse dans la poitrine et à l'épaule et contre moi furent dirigés les canons des fusils. En haussant la voix je leur annonçai par l'intermédiaire de mon traducteur que je n'étais ni bulgare, ni grec, et qu'ils n'avaient aucun droit de faire violence là où flottent le drapeau rouge et le drapeau russe. Je réussis à les persuader et ils s'en allèrent. Les malades en furent quitte pour la frayeur. A ce moment j'entendis du bruit à l'étage supérieur où se trouvaient la cuisine, notre réfectoire et ma chambre à moi. J'allai voir ce qui se passait. Je trouvai des soldats grecs en train de piller sous prétexte de chercher des armes. Chacun prenait ce qu'il pouvait: les vers, les serviettes, le sucre, tout y passa. Dans ma chambre je trouvai un désordre affreux. Une dixaine de soldats s'était occupée à enlever les serrures de mes coffres et de mes malles et à fouiller dedans. Les effets étaient jetés déhors et traînaient partout. Chacun prenait ce qui lui plaisait: les cigarettes, le tabac, le sucre, ma montre avec la chaine, le linge, mon carnet, les crayons, ils ne faisaient fi de rien. Je m'effrayai beaucoup parce que dans ma valise se trouvait tout l'argent, le mien et aussi celui de l'hôpital. Par bonheur les grecs ne l'aperçurent pas. Un officie se présenta et apercevant le drapeau national russe et celui de la croix rouge attachés au balcon les fit arracher malgré nos protestations et fit hisser le drapeau de la marine grecque. Jusqu'à la nuit les soldats grecs venaient en groupes et chaque fois il fallait les supplier de ne pas faire de violences aux malades. Ce jour-là, le 28/VI, fut le plus dur dans l'existence de l'hôpital de Sérès. Depuis le 29 juin on commença à nous envoyer des grecs malades de choléra et petit à petit on se mit à nous regarder de meilleur oeil. En nous envoyant des malades ils ne nous donnaient pourtant rien. excepté le pain. J'étais obligé d'acheter le lait caillé nécessaire et encore pour ceci il fallait avoir la permission du métropolite. Des aides sanitaires on ne nous

donna non plus quoique nous en avions besoin, car il ne nous restait que deux sanitaires malades, incapables de travailler; les deux autres avaient fui quand ils eurent appris qu'Andrianople était de nouveau dans les mains des turcs. Nous étions obligés de tout faire nous-mêmes: aller chercher de l'eau pour les malades à une distance d'un kilomètre et demie, faire la cuisine, être pharmacien, sanitaire etc. Cependant le métropolite dont tout dépendait ne nous prodiguait que des promesses. Des docteurs grecs venaient non pas par simple curiosité: ils étaient obligés de prendre la direction de l'hôpital; mails ils s'ésquivaient toujours sous prétexte d'attendre une commission spéciale de Salonique qui nous remplacerait. Chacun de ces médecins montrait un grand empressement de nous être utile et quand je leur demandai 5 aides sanitaires ils m'en promirent 15. Deux jours plus tard, vers le soir, une vingtaine de sanitaires se présenta à l'hopital. Ils soupèrent (je leur offris du thé), couchèrent la nuit et le lendemain se sauvèrent, craignant le choléra. Voyant que l'on m'envoyait des malades de choléra de jour en jour en plus grand nombre, forcé d'agrandir l'ancienne section et de créer de nouvelles, car on commença à m'envoyer même des femmes, obligé de perdre beaucoup de temps avec des malades du dehors, bien qu'il y eût des médecins en ville, je déclarai catégoriquement au métropolite que je n'avais aucune possibilité physique de continuer à travailler ainsi. Cependant il me décida de rester encore deux jours. Le docteur grec qui devait prendre la direction de l'hôpital deux jours plus tard me pria aussi de rester pendant ce délai. Les deux jours passèrent et le métropolite me pria de rester encore. Vient le 7 juillet. Le soir à la brume un des malades faillit être tué par la sentinelle. Nous apprîmes plus tard que les sentinelles avaient reçu l'ordre de tirer sur celui qui paraîtrait dans la cour après l'heure du couvre-feu et les malades n'avaient pas le droit d'aller le soir á la selle. Les cabinets d'aisance étaient dans la cour, il n'y avait pas de closets dans l'hôpital. Ni moi, ni mon personnel, ni les malades n'avaient été prévenus de cet ordre. Le 8 juillet je me présentai de nouveau devant le métropolite et je lui annonçai que je devais partir. Comme d'ordinaire l'évêque voulut me décider de rester encore pour un temps indéfini, me disat que la commission de choléra était arrivée de Salonique, mais que les médecins réfusaient de prendre sur eux la direction de notre hôpital. Il dit que le Gouverneur allait venir de Salonique et forcerait les médicins . . . En un mot, il s'efforça de me retenir dans l'hôpital par tous les moyens. Cependant, à son insu, je réussis à me procurer un passe-avant qui me fut délivré par le commandant. Ce dernier me dit qu'il ne manquaient point de médecins et qu'on en a déjà envoyés à l'hôpital. Pendant mon absence une nouvelle perquisition a eu lieu chez moi et chez mon aide-chirurgien sans donner aucun résultat. Pendant la perquisition mon aide-chirurgien fut gardé prisonnier au moins trois heures. Le soir un médecin sanitaire se présenta et le lendemain, après avoir fait prendre le thé aux malades, moi et mon

aide, nous nous rendîmes auprès du métropolite et lui annonçâmes que nous partions. Nouvelles obstacles! On me déclara que mon aide-chirurgien Komaroff resterait prisonnir, vu qu'il était bulgare. Pour prouver le non-sens de cette assertion nous montrâmes son passeport. Le médecin, ayant appris que nous partions, menaça de nous faire passer par une quarantaine, parce que nous avions travaillé dans un hôpital de cholériques. Mais la menace resta sans effet et nous partîmes pour Salonique. Là nous restâmes huit jours, en attendant un navire pour Odessa . . .

Quant à l'incendie de Sérès qui a eu lieu le 28 juin, je me vois obligé de déclarer que je n'en connais pas les causes. Je ne puis faire que des suppositions. Il est possible que cet incendie ait été ocassionné par quelque obus jeté par l'artillerie de montagne des bulgares. Et comme ce jour-là un vent fort soufflait, il va de soi que le feu, qui avait pris à un certain endroit, a facilement pu se répandre sur les édifices voisins et a détruit presque un tiers de la ville, disposée au pied d'une montagne. Je ne puis admettre la supposition faite par le métropolite de Sérès, Apostol. D'après lui, deux jours avant l'entrée des troupes régulières grecques, les bulgares vinrent dans la ville en apportant avec eux 1200 bidons de pétrole, qu'ils versèrent sur toutes les maisons grecques et deux jours plus tard vinrent les allumer. Cette supposition n'a pas de sens, car si les bulgares avaient pu venir choisir les maisons grecques pour les arroser de pétrole, ils n'auraient pas attendu deux jours pour y mettre le feu. D'ailleurs les comites ne les auraient pas laissés entrer dans la ville. Et puis l'incendie aurait dû commencer sumultanément dans les différents quartiers de la ville, vu que les grecs demeurent partout.

Les motifs pour lesquels je suis resté à Sérès sont compréhensibles. D'abord, j'avais de la peine à abandonner les malades à eux-mêmes. D'autre part, je craignais que le mobilier de l'hôpital ne fût pillé. J'espérais le conserver jusqu'à l'arrivée des troupes bulgares qui devaient „revenir sans faute dans 2—3 jours", comme on m'assurait. Je restais à Sérès pendant 17 jours après que les bulgares s'en fussent retirés.

Je me fais un devoir moral de noter le dévouement sans bornes aux malades et l'abnégation complète de l'aide-chirurgien Komaroff.

№ 58.

№ 58. Le Dr. Klugmann, russe, médecin à l'hôpital de Sérès, arrivé maintenant à Sofia, fait les témoignages suivants sur les événements après le 22 juin:

„Vu qu'à l'hôpital, où je travaillais avec le docteur Zvétanoff et encore un collègue russe, il y avait beaucoup de soldats gravement malades après que les troupes bulgares se fussent retirés, nous décidâmes, moi et mon collègue russe, de rester avec nos blessés

dans la ville tandis que le docteur Zvétanoff suivraient avec les moins blessés les troupes bulgares en retraite.

Les troupes bulgares s'étaient déjà retirées assez loin quand les grecs entrèrent dans la ville, accompagnés d'un grand nombre d'anthartes, qui dès leur arrivée se mirent à arrêter les bulgares dans leurs domiciles. En peu de temps tous les bulgares furent pris. Je pouvais observer avec quelle fureur ces malheureux étaient conduits tous dans la même direction. Ce n'est qu'après, quand le même sort me frappa, que je compris qu'on les menait à la métropole grecque.

Ici en présence du métropolite lui-même s'éffectuait la séparation des bulgares en groupes dont le sort se décidait en quelques instants: seraient-ils massacrés, emprisonnés ou déportés. Dès mon entrée à la métropole quand j'y fus conduit, le métropolite me déclara que je devais enlever la croix rouge de mon bras, vu qu'elle était bulgare et les bulgares à ce moment-ci ne devaient compter sur aucune croix rouge. Alors, lui dis-je avant de le quitter, je ne puis compter que les malades et les blessés qui me sont confiés seront protégés; prenez toutefois en considération que j'ai la liste complète des malades et qu'il existe des conventions internationales qui sont obligatoires aussi pour la Grèce. Me basant là-dessus, je demande que vous m'assuriez non seulement l'inviolabilité des malades de la part de vos troupes, mais encore que vous preniez sur vous le soin de me procurer tout ce qui est nécessaire pour l'entretien des malades et de l'hôpital. Je quittai la métropole en le prévenant encore une fois que je le tiendrais responsable personnellement de tout ce que les anthartes et les troupes grecques se permettraient envers moi. mon personnel ou envers les soldats blessés et malades. J'ai lieu à croire qu'il était investi de plein pouvoir par le quartier général grec. Le métropolite Apostol à Sérès était le chef suprême de toutes les autorités.

J'ai déjà mentionné que tous les bulgares avaient été arrêtés et divisés en catégories. Parmi les condamnés à mort pas un ne put se sauver, car du moment de sa condamnation jusqu'à l'exécution il ne se passait que quelques instants. Les maisons de tous les bulgares furent détruites et les biens pillés en quelques heures. Cette infamie de la part de la nation grecque devait être couverte par une ruse plate qui eut au commencement son effet, mais dont les auteurs seront dévoilés devant la société européenne, comme ils sont dévoilés pour moi, pour que le monde entier connaisse l'ignominie du pouvoir grec, fût-il dans les mains de celui qui tient la crosse de l'évêque ou de celui qui a le sceptre royal. Il s'agit de l'incendie que les grecs occasionnèrent eux-mêmes en mettant le feu à plusieurs endroits du quartier grec et de celui nommé européen.

Pour effacer les traces des massacres sur les bulgares il fallait avoir l'air d'avoir donné des victimes grecques. Aussi après avoir prévenu les grecs de quitter préalablement leurs domiciles, on alluma

tous les quartiers grecs, en évitant de toucher aux maisons des turcs (car avant la prise de la ville par les grecs les turcs étaient dans les meilleures relations avec les bulgares et dans le cas donné on dirait que les bulgares avait incendié les maisons des grecs et ont menagé celles des turcs).

„Comment avez-vous eu le coeur de faire cela“, demandai-je tout droit un jour au métropolite Apostol, étant venu le voir pour des affaires d'hôpital. „Pouvez-vous admettre que nous ayons accompli une pareille ignominie envers nos propres frères“, me répondit-il; „ce sont les bulgares qui avaient versé sur les maisons grecques du pétrole trois jours auparavant; ensuite ils sont venus les allumer“. Alors, il parait que les troupes peu nombreuses des bulgares qui s'étaient cachées sous terre devant les horreurs des evzones et des anthartes grecs qui approchaient; ces mêmes bulgares allaient de maison en maison à la vue des nombreuses troupes grecques, de la police, des andartes et de la population armée pour verser du pétrole sur les maisons, pour y mettre le feu 3 jours plus tard. Cette explication ne peut être faite que par n'importe qui mais qu'elle fût faite par un évêque comme le métropolite Apostol, qui était deux fois plus rusé que cruel, cela je ne pouvais le comprendre. Ne voulant plus insister là-dessus, je lui fis une petite question naïve sous laquelle il y avait de l'ironie cachée: „Et comment est-ce que le pétrole après être resté trois jours au soleil et à l'air ne s'est-il pas évaporé“? „Non“, me répondit-il un peu gêné, et passa à la question, pour laquelle j'étais venu.

Ainsi la ville fut brûlée et ses environs couverts de cadavres des bulgares massacrés qui se décomposaient vite à cause des grandes chaleurs et infectaient l'air; leurs visages défigurés à coups de baïonnette présentaient un spectacle horrible et nous rendaient affreusement nerveux. Ce qui s'était passé dans les villages des environs de Sérès traversés par le gros de l'armée grecque — car c'était après le 28 juin, quand le centre de l'armée passa à l'offensive —, fut encore plus horrible, à conclure des témoignages des grecs eux-mêmes qui, selon le tempérement vif de leur race, s'assemblaient dans les rues et racontaient en criant les hauts faits des soldats et des tchétis (bandes) dans les villages bulgares.

Le dessein des grecs de faire disparaître tout ce qui était bulgare de la ville de Sérès fut tellement arrêté qu'après en avoir massacré la plupart et déporté un petit nombre on ne sait où, il leur fallut enfin en finir avec l'hôpital, où se trouvaient des soldats bulgares. Tous les jours les andartes et les evzones tiraient sur l'hôpital et s'ils n'osèrent y entrer ce fut grâce au métropolite Apostol, auquel, comme je l'ai dit plus haut, j'avais déclaré que je le tiendrais personnellement responsable des violences qu'on ferait aux soldats qui me sont confiés.

Ici je dois noter un fait qui résulta de ces décharges continuelles dirigées sur l'hôpital — notre aide-chirurgien, un très brave

homme, eut les nerfs à tel point détraqués, qu'à la fin il donna tous les signes de folie.

Bien de temps c'était écoulé après la prise de Sérès; les grecs avaient parfaitement joué leur rôle et je me dis que je pouvais partir, en laissant les blessés dans la ville jusqu'à leur convalescence complète, ayant donné au métropolite leur liste et ayant prévenu que jusqu'a la fin j'aurai le soin de la vie et du sort de mes blessés.

J'allai un jour chez le commandant de la ville pour lui demander un passe-avant pour Salonique. Il m'en donna un sans aucune difficulté et je me préparai pour le voyage; quel ne fut cependant mon étonnement quand le lendemain on me déclara à la gare qu'avec mon passe-avant je ne pouvais partir. A ma question „Pourquoi“? on me répondit que le gouverneur a été destitué et celui qui le remplaçait ne donnait pas de passe-avant. J'appris alors que le métropolite Apostol ne voulut me laisser quitter Sérès et le comandant de la ville fut destitué par lui pour m'avoir délivré un passe-avant avec trop de facilité. Il était évident, qu'on voulut m'empêcher de partir, comme on l'a du reste fait à d'autres étrangers, parce que juste alors avaient été expédiés aux rédactions des journaux européens les télégrammes et les descriptions des massacres soit-disant commis par les bulgares sur la population grecque. On craignait que nous, les étrangers, ne fassions ressortir la vérité sur les massacres de Sérès et que nous n'allions blâmer ainsi le roi grec. Mais le bruit courut qu'une commission européenne d'enquête viendrait et alors mon séjour à Sérès devint inutile; aussi quand j'appris que la commission ne pourra venir de sitôt, je redemandai un passe-avant. Il me fut délivré avec le plus grand empresement. Je partis avec le sentiment d'un homme qui se reveille d'un sommeil, où il a vu en rêve les visions les plus horribles.

Deux mots sur les massacres des grecs. Ils eurent lieu quand les dernières parties des troupes bulgares se retiraient. D'ailleurs, quels massacres! Pour couvrir les derniers détachements des troupes bulgares qui se retiraient de la ville sous une pluie de balles envoyées de toute part par les andartes et la population, la cavalerie se mit à les poursuivre dans les rues. Alors les grecs tirèrent sur eux par les fenêtres des maisons.

Cela donna du courage aux andartes qui tirèrent avec persistance, cachés dans les rues. Naturellement la cavalerie les poursuivit. Parmi les morts il y avait deux prêtres qui étaient peut-être des bulgares, mais le roi Constantin trouva utile pour soi d'assurer que ce furent des évêques grecs.

Pour le moment je ne puis donner plus de détails, conclut le docteur Klugmann. Je raconte tout sommairement. Mais une fois rentré chez moi et suffisamment reposé, j'essayerai de donner le tableau des événements avec les détails les plus minutieux.

№ 59.

Un groupe de fugitifs venant des villages Drénovo et Maklène, du district de Sérès, est arrivé à Pazardjik. Parmi eux se trouve Gheorghi Dimitroff, âgé de 47 ans, du village Drénovo. Il a pu voir le pillage et l'incendie des deux villages voisins Drénovo et Maklène. Comme ces deux villages se trouvent à une distance de $^3/_4$ d'heures, Gheorgui Dimitroff a eu la possibilité d'observer des hauteurs qui dominent les 2 villages les barbaries et les violences des troupes grecques et des andartes. Voici ce que relate le témoin:

Le 2 juillet, les troupes grecques, accompagnées des paysans grecs des villages Darnaches et quelques valaques du village Karlikeuy, entrèrent dans le village Drénovo, pillèrent tout et mirent le feu à la maison du curé et à celle de Dimitre Todoroff. Peu de temps après le village entier fut en flammes.

Le même jour, après avoir incendié le village Drénovo, les malfaiteurs se dirigèrent vers le village Maklène qu'ils ruinèrent de la même manière, en le pillant d'abord et ensuite en l'incendiant.

Quand l'incendie finit et les malfaiteurs se retirèrent, Gheorghi Dimitroff qui les avait observés entra dans le village. A l'entrée, il aperçu Hélenka Témelkova du même village, morte, le front troué par une balle. A ce moment il entendit des coups de fusil et se retourna du côté d'où venait le bruit. Là il vit une autre scène. Un groupe de grecs poursuivaient à coups de fusil Anton Minechkoff de Drénovo qui fuyait par le ravin qui longe le village et qui n'a pas été retrouvé parmi les fugitifs. Les fugitifs des villages Drénovo et Maklène disent que pas un des bergers de ces 2 villages n'a été retrouvés. On suppose que les grecs les ont tués et ont enlevé les moutons.

Voici la liste des bergers disparus: du village Drénovo: Gheorghi Chtérioff, Nicolas Dimoff, Dimitre Chterioff, Gheorghi N. Dimoff. Dimitre Mitoff, Tolé Kostoff, Mito Kostoff, Yani Djogoff, Vassil Dimitroff, Yanco V. Dimitroff, Ivan Nicolloff, Ivan Athanassoff, Vassila Stoyanova, Dimitre Todoroff, Cathérina Gheorgieva. Du village Maklène: Marine Anghéloff, Stoyco Panayotoff, Marco Ghessoff, Toché Ghessoff avec un enfant, Mihaïl Miteff avec sa femme et un enfant, Trendafil Atanassoff, Kosté Ilieff, Trendafil Ilieff, Gheorghi Tr. Ilieff, Todor Athanassoff, Christo Tod. Athanassoff, Nicolas Stoyanoff, Gheorghi Sotiroff, Ivan Yanouloff, Anghel Vassilkoff.

Les bergers du village Drénovo gardaient environ 3500 moutons et 266 têtes de gros bétail.

Outre les personnes susnommées, les paysans suivants du village Maklène furent tués dans la ville de Sérès, où ils se trouvaient pendant ce temps-là: Athanasse Ivanoff, Dimitre Athanassoff, Stoïan Vassilkoff, Christo Paraskoff, Ivan Christoff, Dimitre pope Ouzounoff; du village Gorno-Brodi, — Ivan Christoff.

A Vdovichta, village grec dans le district de Sérès, se trouvaient en ce moment-là les habitants suivants du village Maklène:

Mihaïl Mitreff, Mitré Stoïlcoff, Maria Paskaléva, Athanassa Vassiliéva, Margarite Trintchoff. On suppose que ces dernières 5 personnes furent mises à mort au village Vdovichta, car on n'a pu les retrouver nulle part.

№ 60.

Eftime Miteff, natif du village Maklène, actuellement habitant Pazardjik, raconte, qu'après s'être enfui de compagnie avec d'autres villageois, 15 bergers avec leurs troupeaux de moutons restèrent au village. Ils furent, dit-il, tous pris par les grecs et les valaques dans la localité dite Krastat, non loin du village Kalapot. Là ils furent impitoyablement massacrés; quant à leur menu bétail qui montait à 3000 moutons, les grecs et les valaques l'ont emmené. Voici la liste de ces malheureux bergers:

1. Marco Ghésseff qui a laissé sa femme et ses deux enfants, sa mère et son frère sans aucun moyen de subsistance.
2. Trandafil Athanassoff, qui a laissé sa femme et deux enfants.
3. Kosta Ilieff a laissé sa femme et ses trois enfants.
4. Panayote Stoïcoff a laissé sa femme, sa belle-soeur et 4 enfants en misère;
5. Thodor Athanassoff a laissé sa femme et un enfant.
6. T. Ghésseff, a laissé sa femme et un enfant.
7. Mihaïl Miteff, a laissé sa femme et un enfant.
8. Trandafil Ilieff et son fils Gheorghi Trandafiloff. La femme de ce dernier avec ses deux enfants se trouve à Pazardjik, elle se nomme Pascalia.
9. Ivan Yanouloff, âgé de 15 ans.
10. Christo Athanassoff, veuf.
11. Nicolas Stoïanoff, âgé de 20 ans.
12. Gheorghi Sotïroff, âgé de 18 ans.
13. Anghel Vassilkoff, a laissé sa femme, son grand père et ses 2 enfants.

Tous ces bergers, ainsi qu'il a été dit plus haut, ont été massacrés et leurs biens enlevés.

Les familles de ces bergers sont toutes en Bulgarie, dont quelques unes se trouvent actuellement à Pazardjik et les autres à Pechtéra, etc.

Le village Maklène est complètement incendié. Cela a été attesté par le nommé Marco Vassileff du village Drénovo. Il ne reste plus dans ce village que quelques vieillards, à savoir Argira Nicolova, le père Desso et 4 personnes inconnues.

130 habitants du village Maclentzi ont été casés dans une école d'argiculture, non loin de Pazardjik.

№ 61.

Vassil Trandafiloff, âgé de 60 ans, originaire du village Gorno-Brodi, (district de Sérès) se trouvant actuellement à Pazar-

djik, donne le récit suivant: „J'ai été le 2 juillet à Gorno-Brodi où j'ai vu les troupes grecques incendier les villages Doutlia, Oréhovetz et Frachtani. Le 3 juillet la plupart des habitants de Gorno-Brodi prirent la fuite. J'ai vu de mes propres yeux toute une pluie de shrapnells s'abattre sur le village. Terrifiés, nous avons décidés de quitter le village En route nous ne rencontrions que des femmes affolées. La panique était si effroyable que nombre de femmes ont perdu de vue leurs enfants et les hommes—leurs épouses. Ma femme a disparu et j'ignore ce qu'elle est devenue. Les 2 enfants qui sont avec moi n'ont ni père ni mère. Ce sont: Maria V. Metzova, âgée de 8 ans et Stoïan—âgé de 2 ans. Leur frère cadet Déco est mort à Pazardjik. Ces enfants qui n'étaient qu'orphélins de père sont maintenant orphelins de père et de mère. Leur mère Vélika Téméliéva est retournée dans son village pour chercher un de ses enfants qui s'était perdu. Elle n'est pas revenue et je ne sais ce qu'elle est devenue. Elle s'est adressée à moi pour me prier de prendre soin de ses enfants. J'ai dû m'en charger. Il fallait faire quelque chose pour eux.

„Quant à moi, continua le père Vassill Trendaphiloff, j'ai tout perdu Le village tout entier fut incendié. Mes biens qui représentaient une valeur pécuniaire d'environ 100 livres turques n'existent plus. Je suis comme vous le voyez malheureux, en guenilles, sans aucune ressource.

Plus de 20 familles sont restées en arrière et je ne sais rien sur leur sort, mais ils auront certainement beoucoup souffert. Environ 200 personnes du dit village ont disparu sans laisser aucune trace. Beaucoup d'habitants du village sont morts de faim ou sont sur le point de mourir de diverses maladies contractées par suite de refroidissements".

En ce moment une femme est venue nous interrompre. Elle nous a dit en pleurant que son mari Vanio Pantélioff est mort à Pazardjik, laissant 5 enfants en bas âge.

„La plupart des refugiés de Gorno-Brodi ont trouvé refuge à Pechtéra, Batak, Pazardjik et Sofia.

№ 62.

Vanghel Zoeff du village Gorno-Brodi, demeurant actuellement à Batak, s'est laissé narrer par Gheorghi Simittchieff, du même village, les faits suivants dont il a été témoin et victime: „Le 3 juillet la cavalerie grecque venant du village Kyrtchévo a fait halte dans notre village où j'étais avec mon frère, ma femme, ma belle soeur et son enfant. Lorsque les grecs nous eurent aperçus, ils se mirent à faire feu sur nous. Ce voyant nous nous sommes avisés de nous cacher derrière les rochers. Alors la cavalerie grecque se prit à nous poursuivre de plus près. Mon frère prit la fuite. Alors moi, je me rendis au-devant de la cavalerie

et, connaissant un peu la langue grecque, j'ai tâché de lui faire accroire que j'étais grec d'origine. Ce subterfuge n'a pas réussi. Le chef d'escadron me fouilla. Après m'avoir dépouillé de mes 10 livres turques, il donna l'ordre à l'un des cavaliers de me décapiter. Lorsque je me suis éloigné de la compagnie avec le cavalier, celui-ci, s'entendant appeler par le chef d'escadron, se retourna pour entendre ses instructions. Profitant de ce moment propice, j'ai réussi à prendre la fuite en me dirigeant du côte de l'endroit où j'avais laissé ma femme, ma belle-soeur et son enfant que j'ai retrouvés. Je les ai emmenés avec moi. De là nous nous sommes acheminés sans être vus vers l'endroit d'où s'était enfui mon frère Ivan, mais malheureusement non loin de là nous le vîmes étendu mort, tué dans sa fuite.

№ 63.

Les fugitifs K. Gheorghieff, Anghel Radoïkoff et St. Athanassoff, originaires du village Gorno-Brodi, actuellement installés à Bélovo et dans la ville de Pazardjik, relatent ce qui suit:

Nous nous trouvions près du village, cachés avec quelques uns de nos paysans derrière les buissons. Le 4 juillet arrivèrent 10 cavaliers grecs, puis encore 10, puis 20 et finalement le village en fut rempli. Des coups de feu partaient de tous côtés. Après cela j'ap rçu une flamme s'élever au-dessus du village. C'étaient les maisons bulgares qui brûlaient. Nous vîmes des soldats entrer et sortir de maison en maison et emporter tout ce qu'ils trouvaient. J'ai entendu des cris „Oh mon Dieu! Papa! Papa! etc.“ A travers les montagnes les villageois fuyaient. Les soldats grecs faisaient feu sur eux. L'incendie devint plus violent et nous vîmes toutes les maisons bulgares en flammes. Alors nous prîmes la fuite pour la Bulgarie.

№ 64.

La paysanne Kira D. Galéva, native du village Gorno-Brodi, (arrondissement de Sérès), actuellement habitant Pechtéra, à l'école communale, relate ce qui suit: „Le 3 juillet, nous fûmes poursuivis par la cavalerie grecque faisant feu sur nous. Comme tous les autres nous cherchions notre salut dans la fuite. En chemin, près du village Tepliani, arrondissement de Nevrokop, nous fûmes rattrapés par des anthartes et des pomaks qui tuèrent mon mari Dimitre Galleff, âgé de 35 ans, natif de Gorno-Brodi. A peine avons-nous pu sauver notre vie, moi et mes cinq enfants, aujourd'hui orphelins.

№ 65.

Spiroff Gheorghi, de Gorno-Brodi, district de Sérès' âgé de 16 ans, a fui avec sa soeur et son petit frère. Il ne sais

pas ce qu'est devenue sa mère. Voici ce qu'il raconte. „Après que la bataille eut cessée qui eut lieu le 3 juillet aux environs du village et que les armées bulgares se furent retirés, nous prîmes la fuite avec Sotiroff Gheorghi, Veltcho Petroff, Bélianoff Nicolas, Ektoff Gheorghi, demeurant maintenant à Batak. Le 4 juillet matin nous vîmes du Tzarna-Gora que le village voisin était en flammes. Nombre de familles en fuite ont été rattrapées par les grecs près de l'emplacement „Kocharichté" entre les villages Brodi et Stroumitza. Nous ne savons pas ce qu'elles sont devenues.

Cathérina Christova, âgée de 40 ans, s'est enfuie de Brodi le 3 juillet, au moment où commencèrent à tomber des schapnells sur le village. De la montagne elle voyait le quartier „Kamarska" tout en flammes. Elle vit les grecs arriver de Svéta-Petka (Chemin de Gorno-Brodi — Kyrtchévo — Krouchévo — Démir-Hissar).

Un de nos soldats lui a raconté qu'en traversant le village après qu'il fut envahi par les grecs il vit l'enfant de cette femme, Dimitre, coupé en trois morceaux.

№ 66.

Liste des habitants qui se sont enfuis du village Gorno-Brodi, lors de l'envahissement de l'armée grecque, dont le sort est inconnu:

1. Kipra Tapankova, disparue avec ses 2 enfants; son mari se trouve à Pechtéra.
2. Srebra P. Antonova, disparue avec ses 2 enfants; son mari se trouve à Pechtéra.
3. Stoïan Tapankoff, disparu avec sa femme et ses enfants.
4. La femme du prêtre Athanasse Marinoff, disparue avec son enfant; le prêtre, son mari, se trouve à Pechtéra.
5. Dimitre Gardjoff, disparu avec sa femme et son enfant.
6. Gheorghiana Gardjeva, disparue.
7. Daphina Nédelkova, disparue avec son enfant.
8. Krestina Ratchkova, disparue avec son enfant.
9. Kotzé Mihaïloff, disparu avec 5 enfants.
10. Stoyan Pachkouleff, disparu.
11. Ivan Koltcheff, disparu.
12. Petre Koltcheff, disparu avec sa femme.
13. Stoïan Barzeff, disparu avec ses 4 enfants.
14. Gheorghi Baltadjieff, disparu.
15. Maria Gakova, disparue.
16. Ghilia Peitchéva, disparue avec ses 6 enfants.
17. Maria Dangyoulova, disparue avecs on père et ses 2 enfants.
18. Zaharina Barzeva disparue avec ses 5 enfants.
19. Maria Solova, disparue avec sa mère et son enfant.
20. Ivan Prokopoff, disparu avec sa femme, sa grande mère et ses 4 enfants.
21. Gheorghi Plopleff, disparu avec sa femme et ses 2 enfants.

22. Gheorghi Gramadnikoff, disparu avec sa femme et son enfant.
23. Nassi Gramadnikoff, disparu avec sa femme, sa mère et son enfant.
24. Dimitre Kolitcheff, disparu avec ses 3 enfants.
25. Dimitre Karpatcheff, disparu avec sa femme.
26. Nicolas Mahinoff, disparu avec sa femme, sa mère, son frère et sa soeur.
27. Dimitre Tahidoff, disparu avec sa femme, sa mère et son frère.
28. Gheorghi Gakoff, disparu.
29. Ivan Valtcheff, disparu avec sa femme et ses 2 enfants.
30. Gouvésa Samardjieva, disparue.
31. Petre Popoff, disparu avec sa femme, sa mère et ses 2 enfants.
32. Karanphila Staménova, disparue.
33. Gheorghi Panaphilteff, disparu avec sa femme, son enfant, sa grand mère et son beau-frère.
34. Marga Montchéva, disparue avec ses 5 enfants.
35. Dimitre Pigateff, disparu avec ses 2 enfants.
36. Ivan Stolinine, disparu avec sa femme et ses 3 enfants.
37. Alexandre Alexoff, disparu avec sa femme et ses 5 enfants.
38. Maria Vergova, disparue avec ses 4 enfants.
39. Nicolas Bleskoff, disparu avec 11 personnes de sa famille.
40. Daphina Partalova, disparue avec sa cousine.
41. Petre Matzoff, disparu avec sa femme et ses 6 enfants.
42. Dimitre Matzoff, disparu avec sa femme, sa mère et ses 4 enfants.
43. Pavlio Slaninkoff, disparu avec sa femme et ses 4 enfants.
44. Kipra Athanassova, disparue avec ses 2 enfants.
45. Vassil Bojikoff, disparu avec sa mère, son père et ses 4 enfants.
46. Dimitre Halatcheff, disparu avec sa femme et ses 4 enfants.
47. Athanasse Troupankoff, disparu avec sa femme et ses 4 enfants.
48. Nicolas Troupankoff, disparu avec sa femme et ses 3 enfants.
49. Petre Kalatcheff, disparu avec sa femme, sa mère et ses 3 enfants.
50. Ivan Bahanoff, disparu avec sa femme et ses 7 enfants.
51. Christo Soloff, disparu. Son enfant se trouve a Pechtéra.
52. Vélika Vikichna, disparue avec 6 enfants; son mari se trouve à Pechtéra.
53. Kathérina Vikichna, disparue vue ses 4 enfants; son mari se trouve à Pechtéra.
54. Kotza Vikichna, disparue avec ses 4 enfants; son mari se trouve à Pechtéra.
55. Helléna Agova a égaré son enfant dans une fôret; l'enfant a disparu.
56. Litcha Zélénkova serait tombée dans le fleuve Mesta et se serait noyée.
57. Le nourrisson Litcha D. Toumbouchéva serait mort en chemin.
58. Maria Doukova serait morte en route.
59. Vélika Vélikova serait morte en route.

60. Cathérina Roumentchina serait morte à Pechtéra, elle a laïssé 4 enfants.
61. Litcha Smilianova serait morte en fuite.
62. Gheorghi Smilianoff, mort à Pechtéra.
63. Athanasse Tchoutchouoglou, mort à Pechtéra.
64. Kipra En. Skendrova, morte à Pechtéra.

№ 67.

D. Costandinoff, âgé de 40 ans, natif du village Banitza, arronndissement de Sérès, habite actuellement Pechtéra, voici ce qu'il relate: Je me trouvais à une distance d'une demi-heure du village lors de l'envahissement des troupes grecques. Le 30 juin j'ai vu brûler le village Doutlia; le 1 juillet mon village natal et le village Oréhovetz furent également en flammes Inutile de dire que ces villages furent incendiés par les troupes grecques.

Après avoir vu toutes ces horreurs, je partis avec mon frère pour la région de Nevrocop, et de là malgré la fatigue nous dûmes partir pour Pechtéra.

Voici quelques renseignements sur les villages ainsi incendiés:

1. Le village Doutlia, qui se trouve situé à une distance d'une heure de Sérès, était un village purement bulgare. C'était un joli petit village de 100 maisons où la culture des olives était florissante.

2. Le village Oréhovetz, qui se trouvait situé au nord du village Doutlia, était également habité exclusivem nt par des bulgares. Il comptait 130 maisons. Les villageois étaient pour la plupart éleveurs de bétail. Presque tous ont pris la fuite et se trouvent actuellement à Pazardjik ou Pechtéra.

3. Le village Banitza, dont la population était purement bulgare, se trouvait situé au sud de la localité dite „Kapaklia". Il comptait 120 maisons. Les ressources principales des villageois étaient l'agriculture et l'élevage du bétail.

Du village Doutlia 20 personnes seullement ont eu la vie sauve, à savoir:

1. Le père Apostol avec sa grande mère Hellène.
2. Anghel Todoroff avec sa mère.
3. Panaïote Nicolaïkoff.
4. Tana Gospodinova avec sa fille agée de 14 ans.
5. Arghira Théoharova, âgée de 40 ans.
6. Maria Kalémanova.
7. Guiuria Tontchéva.
8. Ivan Andréeff.
9. Le père Magdan.
10. K. Christoff.
11. Vassil Gheorghieff.

Ivan Alexandroff et sa femme Magdalina sont morts pendant la fuite dans la région du Razlog.

District de Ziliahovo, de Drama et de Nevrocop.

№ 68.

Nicolas Anastassoff et Athanasse Gheorghieff, originaires d'Alistratik, district de Ziliahovo, racontent: Dès le 27 juin nous expédiâmes nos familles dans le village Zirnevo. Nous restâmes dans le village. Les anthartes arrivèrent le 30 juin et les troupes grecques — le 1 juillet. Ils incendièrent les maisons bulgares. Après, ils saisirent les bulgares, les emprisonnèrent et les tuèrent ensuite. Voici leurs noms: 1. Pasko Matvakoff et ses enfants; 2. Kostadine N. Pandézi (ses enfants sont à Pazardjik); 3. Ivan Tchaouchoff, avec 2 jeunes filles, tuées dans les vignes; 4. Vanghel Mitanoff; 5. Petre Traïcoff; 6) Mitrouch Adritcheff; 7. Dimitre Djambazoff et ses 2 enfants; 8. Mitrouch Eskinoff; 9. Kosta Haïta.

Nicolas Anastassoff habite maintenant Pazardjik et Pechtéra.

№ 69.

Nicolas Mavrodieff de Skrijévo, district de Ziliahovo, refugié, maintenant à Pazardjik, Anghel Paskoff de Skrijévo, maintenant à Batak, racontent que 25 de leurs paysans restèrent dans le village pour le garder. Les grecs l'incendièrent, tuèrent le gendarme Ilia de Skrijévo. Les paysans restés furent amenés à Ziliahovo. Tous leurs biens furent pillés.

2. Kostadine Timyanoff, refugié, originaire de Kobalichta, raconte ce qui suit: 1. Le village Kalapote fut incendié et complètement brûlé par les troupes grecques. Environ 20 maisons seulement au bout du village sont restées intactes. Le village est entièrement bulgare. 2. Le village Skrijévo, aussi bulgare, fut brûlé. Il l'a vu de ses propres yeux. Il a passé par Nevrocop et ses alentours et dit que les villages suivants furent brûlés: 1. Libiahovo — tout entier; 2) Dolno-Brodi — toutes les maisons bulgares; 3. Kara-Kyoï — toutes les maisons autour de l'église; 4. Koprivlak — village turc, brûlé entièrement.

Dans chaque village les soldats grecs violèrent l'une après l'autre toutes les femmes, les vieilles femmes même ne furent pas ménagées. Dans le village Leski plus de 60 femmes et

jeunes filles furent violées. K. Timyanoff se trouve maintenant à Sofia.

№ 70.

Voilà ce que Ivan Christodoroff de Güredjik, district de Drama, a raconté à son compatriote Ilia Guredjiklieff, maintenant à Pechtera. Le 3 juin nous reçûmes l'ordre de l'armée grecque de Drama de lui livrer tous nos armes. Nous le fîmes à l'instant et dans l'après-midi nous sortîmes du village et allâmes jusqu'à l'endroit appelé „Mesdames“ à une heure et demie au sud de Güredjik à la rencontre des troupes grecques. Dans l'après-midi les troupes arrivèrent à l'endroit indiqué; nous les accueillîmes assez chaleureusement et rentrâmes avec elles au village. Aussitôt arrivés les grecs rassemblèrent tous les hommes de notre village ainsi que ceux des environs (Kobalichta, Prossetchène etc.) qui se refugiaient vers le village Zirnevo. Pourtant les grecs restèrent dans notre village ayant compris que nous ne nous opposerons pas. Dans la nuit vers 2 h. à la turque, on entendait des cris terribles sortir des maisons. Ces cris alarmèrent le village entier. Je sortis de ma chambre et j'aperçus des soldats grecs en groupes qui entraient, une lampe à la main, dans les maisons voisines; un moment après, ils éteignaient leurs lampes et de nouveaux cris arrivaient du voisinage. Dans la maison du Hadji Pope (le curé du village) qui est à côté de la mienne — la même scène. J'ai à peine compris ce qui arrivait — que je vis sauter de la fenêtre et s'enfuir dans la campagne la belle fille du curé. Sans plus hésiter je me jetai du balcon et je m'engageai dans un petit sentier voisin. Après une longue et pénible course à travers l'obscurité je me trouvais loin et hors de danger. Que c'est-il passé dans le village, où est ma famille, le curé, sa belle fille, enfin tous les paysans — je n'en sais rien.

№ 71.

G. Markoff, originaire de Plevna, district de Drama, arrivé récemment, se trouve maintenant à Lajéné, district de Tchépino. Il raconte que 40 paysans environ furent tués à Plevnia par les grecs. Ils les faisaient sortir hors du „Bounar“ et les y massacraient. Parmi les massacrés se trouvent: 1. Vantcho Kavkoff; 2. Péka Sérafimoff; 3. Athanasse Marinkoff; 4. Andréa Komitoff, etc.

A Kobaiichta furent tués: Marine Totoneff Deliguiosoff et Kara-Ivan.

№ 72.

L'instituteur Arguiroff, originaire de Tarlis, district de Nevrocop, maintenant à Rakitovo, district de Tchépino, raconte qu'il s'enfuit avec d'autres paysans encore le 3 juillet. Une partie

des paysans resta. Environ 15 familles sont dispersées — les uns des membres sont en Bulgarie, les autres — au village. Presque 27 familles entières restèrent dans le village. Tous leurs biens sont pillés: environ 1500 vaches, bœufs, chevaux, encore plus grand nombre de menu bétail.

Sont morts de faim: 1. Petre Touloff, il a laissé 4 enfants; 2. Nachko Simittchieff: 3. Nadejda Pandéliéva.

D'après Arguiroff, beaucoup de refugiés moururent de faim et de froid.

№ 73.

A Kara-Kyoï les troupes grecques s'emparèrent et emmenèrent avec eux environ 500 bœufs, chevaux, vaches et encore beaucoup plus de chèvres, de moutons etc. Kostandinova, veuve du curé, avec ses deux filles et Marie Marouchkina avec un enfant de dix ans sont installés maintenant à Rakitovo, dans la maison de Mateïa Touparoff.

Le refugié A. Dimitroff, du village Kara-Kyoï, installé maintenant à Rakitovo, raconte qu'en route, épuisés de souffrances et de faim, beaucoup de refugiés sont morts. Ainsi: Tanka Natchova, 80 ans, morte dans la forêt: Anguel Tzinoff, 60 ans, mort dans la forêt, de même son enfant; Guergui Dioff, mort à Batak; il a laissé dans la misère sa femme et ses deux enfants; Ilia Kostadine Bikoff — enfant de 2 ans; St. Rapatcheff, Pettre Kordoff, mort dans le village sans pouvoir être enterré, sa femme et ses enfants sont maintenant à Rakitovo, près de Tchépino; Anguel Tchivinka est mort de faim et de froid; le curé Ilia de Kara-Kyoï a disparu; l'enfant de St. Goutzoff est mort à Batak, ainsi que les enfants de Gueorgui Vretenkoff et de Todor Zaharieff.

№ 74.

Thomas Spassoff, Andon Ditioff, Pavlé Nicoloff refugiés du village Lovtcha, dans le district de Nevrocop, installés maintenant à Rakitovo (Tchépino) racontent ce qui suit: „Nous quittâmes notre village le 1-er juillet. Nous vîmes tomber des shrapnells tout près de notre village. La population des environs fuyait aussi pour sauver sa vie. Notre fuite fut soudaine et inattendue. C'est à cause de cela que nous partîmes sans habits et pieds-nus, laissant nos maisons, nos meubles au hasard. Les grecs pillèrent tout ce qu'ils ont trouvé. En chemin nous souffrîmes la faim, le froid, beaucoup de gens en sont morts. Plusieurs habitants de notre village sont morts, parce que nous étions tout à fait nus et sans aucume nourriture. Voilà les noms des morts: Kostadine Ivanoff — 40 ans, mort de faim et de froid; Anguelina Grigorova 40 ans — et ses deux enfants — morts de faim et de froid; l'enfant de Gueorghi Malkoff; Elena Mourdjeva — vieille femme de 60 ans, morte à la frontière de la vieille Bulgarie; Elena Mileva —

morte aussi à la frontière; Nicolas H. Dimoff, sa femme et Todor Malak — morts à Lajéné; Veltcho Zeltchoff de 50 ans, mort à Kostadinovo; Nicolas Veltcheff, sa femme Mitra et son enfant; Marie Litchova, 35 ans, morte de faim et de froid; Elena Gueorguieva; Ivan Gueortcheff, sa femme et son enfant de 7—8 ans; Kostadine Manoff, 45 ans, mort de faim; Anguel Kostadinoff, 12 ans, — mort de faim; Gueorgui Kenda et sa fille Ivanka — morts de faim; Petra Bojikova — morte de faim; elle n'a pas mangé 3—4 jours; Mito Grigoroff, 60 ans, mort à la suite d'un fort refroidissement; Velika Andonova agée de 3 ans est morte en route, puisqu'elle a été nue et sans nourriture; Ilia Angueloff, 4 ans, est mort en route de froid; Kostadine Topoloff, 45 ans; Tochko Kaabat, 45 ans; il a laissé une famille de six personnes; Marie Todorova, 60 ans, morte en route de refroidissement; Sophia Nicolova — de même; Marie Nikolova, 50 ans, morte en route de faim et de froid; Veltcha Nicolova, 4 ans; sa mère Marie Nikolova est malade; Marie Ilieva, 50 ans, morte en route de faim et de fatigue; Bogin Andonoff — de même; Ivan Andonoff — de même, Marie Todorova, 18 ans; David Dantchoff, 60 ans, mort de faim et de fatigue; Bissera Bijeva — de même; hors des nommés ci-dessus il y a d'autres morts encore, mais nous ne connaissons pas leur juste nombre puisque notre fuite fut trop brusque, imprévue, sous la panique; notre bétail resta et fut enlevé par les soldats grecs.

Les refugiés du village Lovtcha ont traversé deux routes différentes; une partie d'eux a passé par Kaz-Derven, Razlog, Lajéné, une autre — par Kovatchevitza, Batak. Arrivés à Kovatchevitza, 10 familles du village Lovtcha et 15 familles du village Karakyoï (dans les environs de Nevrocop), fatiguées, épuisées de souffrances, résolûrent de retourner à Nevrocop. En rentrant elles furent prises par les soldats grecs et conduits dans le Panaguirski-han (auberge) aux alentours. Elles restèrent là, et l'un d'eux — Nicolas Bassac alla en ville pour obtenir pour ces familles la permission du commandant de rentrer dans leurs villages; il l'a obtenu et retourna les chercher à l'auberge, mais ne les trouva pas; il alla même par le village Guerman pour le village Dolen; mais en route il fut tué par les pomaks, bulgares mahométans. On ne sait rien sur la destinée de ces paysans. Dans le village Lovtcha quelques paysans restèrent: Gueorgui H. Angueloff, âgé de 70 ans, Ivan Kelechoff, boiteux, Ivan Grozdanoff, le père Nicolas et le père Pavlé.

Marie Chaleva et P. Popoff, le dernier âgé de 15 ans, ont disparu en route.

Trois paysans se sont perdus dans la montagne: Ilia P. Kostadinoff, Kostadin Pavloff, Bogil Sotiroff. On ne sait rien pour. eux

№ 75.

Du récit de Velika Stoyanova, fillette de 12 ans, originaire de Dolno-Brodi, district de Nevrocop, maintenant installée

dans l'école „Ivan Guechoff" à Philippople, il résulte comme certain le fait suivant: le 4 juillet la plupart des habitants de Dolno-Brodi se trouvaient hors du village, dans la région Bol-Déré, à 1/4 d'heure de distance du village. Au village restèrent environ 40 familles. Au lever du soleil les troupes grecques entrèrent dans le village et commencèrent à tirer sur la population. Quelques moments après le village entier était en flammes. Ceux qui étaient cachés entendirent des cris et des gémissements affreux. La petite fille se trouvait alors dans la campagne avec le bétail. Ayant entendu les coups et les cris elle rentra pour chercher ses parents. Mais elle ne trouva personne et s'enfuit. Velika entendit bien les coups de fusil des soldats dans le village, les gémissements et la panique des femmes et des enfants. Elle vit les troupes grecques qui mettaient le feu aux maisons et les flammes dans lesquelles disparaissait le village. Son père Stoïan Avramoff, sa mère Elena, sa soeur Kipra, âgé de 8 ans, s'enfuirent avec une trentaine de familles vers Bol-Déré. Pourtant la fillette ne rattrapa que huit paysans de son village. De sorte que de 30 familles 9 personnes seules purent se sauver. Les troupes grecques tirèrent aussi sur ces derniers, mais ne purent les atteindre. L'une de ces 9 personnes se fit soldat, la fillete est ici, et les 7 autres restèrent à Bélévo. Maintenant je n'ai pas la possibilité de les voir, mais d'autres qui ont parlé déjà avec eux m'assurent qu'ils racontent la même chose. La même chose, mais encore mieux, a été raconté par Stoïan Athanassoff Zorteff, originaire de Dolno-Brodi, district de Nevrocop. Il est pour le moment à Bélévo dans la maison du commissaire Karpouzoff.

№ 76.

Les massacres, viols et pillages commis par les troupes grecques sur la population paisible du village Dolno-Brodi, district de Nevrocop.

Le témoin At. M. Koéchinoff dit que les personnes suivantes de son village furent tuées par les grecs:

Dimitre Ghiourguieff, âgé de 60 ans, qui fut obligé de rester parcequ'il était malade; père Vyltcho avec sa vieille, aussi malade; les deux à l'âge de 90 ans, Guéorgui Lasioff, Guéorgui Grigoroff, Guéorgui Limidareff, âgés de 30 ans; Velik Lozanoff de 40 ans; Ivan Inguélisine à 35 ans, brûlé vif devant sa famille; Christo Guéorguieff, âgé de 12 ans, étouffé avec les mains. La vieille mère Vélika Balabanova âgée de 100 ans et Ivanka Mirtchéva âgée de 20 ans, brûlées vives les deux.

Voici les familles qui furent déshonorées; Guéorgui Lazaroff: sa femme âgé de 60 ans, 2 belle-filles et sa fille de 12 ans; Dimo Kourtoff: sa femme de 40 ans et ses filles Kathérine et Marie âgées de 13 et de 14 ans; Maria Kirilova de 30 ans; Stoïanka Kostova de 60 ans; Héléna Dimitrova de 13 ans; Maria Guéorguieva

de 14 ans; Kata Guéorguiéva de 50 ans; Velika Guéorguiéva de 16 ans et bien d'autres.

№ 77.

Le témoin D. Stoeff, curé, relate sur les massacres et les pillages à Vazem, district de Nevrocop:

Ont été tués:

Ghéorgui Bekiara qui fut écorché vif; il a laissé une femme et trois enfants à l'âge de 8 à 10 ans; les grecs lui prirent 40 livres turques; Anguel Tchingaroff de 48 ans, père de 3 enfants; Ilia Tachkoff de 50 ans, marié, père de 4 enfants. Spasiou Todoroff, 3 enfants; Nikola Radeff de 32 ans, marié, père de 2 enfants; Prokope Todoroff de 49 ans, trois enfants; Vassil Dimitroff de 27 ans, père de 2 enfants.

№ 78.

Dans le village Belotinzi, district de Nevrocop, les turcs et les grecs ont tués: At. Katchakoff de 48 ans; pour le torturer les grecs lui coupaient des morceaux de chair, puis le tuèrent; Iv. Vylkadinoff auquel a été pris la somme de 140 livres. Sa femme fut tuée; Iv. Vankoff; Ang. Baleff âgé de 60 ans. Il avait donné 70 livres. La mère Vanka Belovitza; At. Piriliata, auquel a été pris la somme de 40 livres; Krystiou Coutanoff, 33 ans; Petre Ilia S. Iankine, 34 ans; Nicolas Zimbileff, 40 ans; Kosta Vankoff, 60 ans; on lui a pris dix livres turques. Bogdane Chédieff, 33 ans; il donna 75 livres; Alexo Basounoff avec son enfant; Krystiou Lasaroff, 65 ans. Les personnes susnommées furent tuées et torturées pour leur extorquer plus d'argent. Les uns ont eu les yeux crevés, à d'autres ont été coupées les oreilles. Quand les troupes grecques se retiraient elles forçaient les turcs et les grecs de quitter leur pays natal. Les turcs qui restèrent le racontèrent

La population du village Capatovo, district de Melnik, a été emmenée de force, car pour avoir la vie sauve ces malheureux se sont dits grecs. Le village fut incendié.

№ 79.

Il y a une cinquantaine de refugiés de Libiahovo, district de Nevrocop, installés maintenant dans le village Stambolovo. Ils quittèrent Libiahovo le 4 juin et se retirèrent avec nos troupes vers la montagne Belitza. Le 5 juin vers midi le village desert fut incendié par les grecs. Les paysans Veltcho Dimitroff, Iltcho Stoïanoff et Athanasse Todoroff Stoïmenoff le regardaient brûler des hauteurs. Dans leur fuite les paysans laissèrent en arrière le vieux Petko Güroff et ses deux filles de 12 et 15 ans. Il s'arrêta un moment pour laisser passer les paysans, afin de ne pas perdre parmi

le menu bétail du village ses 60 chèvres. Pendant ce temps les grecs avancèrent avec rapidité et le vieux ne put rattraper les paysans qui fuyaient. Ces derniers ne l'ont plus vu. Le berger du même village Ilia Gueorguieff Tzotzomanoff et son frère, habitant pour le moment Belévo (Pazardjik), racontent qu'ils ont vu de ses chèvres parmi celles des pomaks (musulmans d'origine bulgare) du village Siropolé.

№ 80.

Les paysans de Kovatchevitza, district de Nevrocop, maintenant à Batak, racontent que le 2 juillet après que la paix fut signée les troupes grecques massacrèrent à Nevrocop les notables de cette ville: Petre Ivanoff (Penkata), Grigor Marcoff, Christo Lazaroff et Lazar Benine. En même temps ils incendièrent la mètropole bulgare, bombardèrent la tour de la ville, brûllèrent les foins et les blés de plusieurs villages des environs. Des refugiés des villages de Nevrocop racontent que du village Tcherechovo rien que 50 hommes ont eu la possibilité de s'enfuir: de Boutine — 30 hommes; de Techovo — 6 familles seulement; de Kobalichta (Drama) — 2 ou 3 familles. On n'a pas de nouvelles de ceux qui sont restés. On suppose qu'ils ont été violées, massacrées.

On raconte que les habitants de Frachtani (Sérès), qui se sont refugiés ont été rencontrés et massacrés par les valaques qui habitent Leiliata, sommet d'Ali-botouche.

№ 81.

Iossif Athanassoff du village Dolen (Nevrocop), émigré depuis 13 ans à Pazardjik, s'arrêta le 6 août à Pechtéra en route pour Pazardjik. Le dit Iossif alla voir de ses propres yeux et ouïr raconter par les paysans les forfaits commis contre les paysans bulgares des villages de Nevrocop. Voici ce qu'il raconte:

1. Deux paysans de Guredjik (Drama) — Damian Guermanoff et le maire Gheorgui Terzieff — furent tués près de l'endroit nommé „Isgorélata Koupa", district de Dospat.

2. Deux paysans de Satovtcha (Nevrocop) — Ilia Mladenoff Mavrodieff et Anghel Kostadinoff — tués, le premier près de „Kindjievi mostove", le second sur le „Arsaz-Tépé" près du village Bozova.

3. Les troupes grecques extorquèrent aux habitants du même village (Satovtcha) 25 livres turques et trois autres paysans dont nous ne savons pas les noms ont été tués.

4. Aux habitants de Dolen (Nevrocop) les troupes grecques prirent 50 livres.

5. Les soldats grecs emmenèrent tous les chevaux des paysans du village des pomaks Pléténa (Nevrocop) et prirent 80 livres.

6. Du village des pomaks Krouchovo (Nevrocop) les troupes grecques enlevèrent tous les chevaux et 12 kilos de blé.

7. Des habitants pomaks du village Debrian (Nevrocop) les soldats grecs prirent 50 livres turques et 25 klgr. de blé. Ils prirent les colliers des femmes; plusieurs entre elles ont été violées. Deux paysans du même village ont été tués. Leurs noms ne sont pas encore connus.

8. Presque toutes les jeunes femmes et 10 filles de Hissarlak (Nevrocop) ont été violées. Trois paysans du même village furent tués; on ne sait pas leurs noms.

9. Le village Mossomichta (Nevrocop) fut pillé entièrement par les troupes grecques, plusieurs paysans tués, les femmes et les jeunes filles enlevées et emmenées dans le camp des troupes où elles furent violées.

10. Dans le village Levski (Nevrocop) le père et l'oncle de l'instituteur bulgare furent tués par les troupes grecques; leurs maisons furent pillées. Plusieurs de jeunes filles du même village ont été violées.

11. Presque tous les habitants de Singarti (Nevrocop) furent dépouillés de tous leurs biens et une grande partie tués par les pomaks (musulmans d'origine bulgare).

12. Plus de 30 familles de Kara-Kyoï (Nevrocop) furent massacrées par les troupes grecques, par les turcs et par les pomaks.

13. A Tarlis (Nevrocop) les troupes grecques et les turcs de la contrée incendièrent deux maisons.

№ 82.

Blagoï Ikonomoff qui vient d'arriver du Razlog, (Méhomia), habitant Méhomia, raconte ceci:

Les troupes grecques arrivèrent dans le Razlog le 10 juillet. Aussitôt arrivées dans le village Dobrinichta, il fut incendié. Le village entier brûla à l'exception de quelques maisons. Le village Dobrinichta comptait 350 maisons avec une belle école et un clocher. Le clocher fut bombardé et l'école brûlée. La population terrifiée par la férocité des troupes grecques se refugia à Lajéné. Tous leurs biens furent incendiés et pillés.

Les villes de Méhomia et de Bansko et le village Bania furent pillés par les troupes grecques en compagnie de quelques uns des pomaks qui, se sentant coupables, s'enfuirent maintenant en Grèce. Seulement quelques hommes et femmes étaient restés à Méhomia. Presque tous furent torturés et massacrés. Voici quelques uns: Ivan Makeeff, bulgare notable; Marco Marcoff. 60 ans; Petré Paiountchéto 60 ans; Savéto Kilioff. Ont été violées: la femme de Lazéto Iontchine, la femme de Ivan Prakoff. Ont été tués à Bansko: A. Tzvetkoff, mendiant. Les suivants habitants de Bansko sont morts de faim, de froid et de différentes maladies: Di-

mitre Doskareff, marié, mort à Yakorouda; Marco Vitanoff, 40 ans; Anghel le tzigane, le bonhomme Konstantin Petkanitchine, 60 ans; Dimitre Slavoff, Nicolas Vakoff, Kolé Bojikoff, mort dans l'endroit nommé „Youndola", à la frontière; Milé P. Todoroff, mort à Lajéné (Tchépino); Grigor Ghetchkoff, dans le „Youndola", à la frontière; Blago Strakoff — à „Youndola", Gheorghi Garneff, 1 an, mort dans un hôpital à Sofia, Marcovitza Boyadjiska — à „Youndola"; Sandra Ilianitchina — Lajéné; Mihta Pope Stéphanova — à „Youndola", etc. etc. Sur le „Youndola" un vent glacial soufflait. Les fugitifs manquaient de vêtements et de couvertures. Arrivés fatigués et en sueur ils prenaient froid et mouraient comme des mouches.

Les refugiés du Razlog rentrent maintenant dans leurs foyers. La plus grande partie s'était refugiée par Yakorouda à Lajéné. Une autre partie des habitants de Méhomia et de Bansko se refugia par la montagne du Rilo. Beaucoup d'entre eux ne purent supporter les grands froids et les pluies. Environ 15 femmes, enfants et vieillards moururent lorsqu'ils passaient par l'un des sommets du Rilo — le mont Aï-Ghidik. Le temps fut mauvais, trop pluvieux et froid.

Les nouvelles troupes bulgares venues en aide repoussèrent les grecs: premièrement, près de Trestenik de Bélitza, secondement, au sud de Bania, et une troisième fois — de Bansko vers Bredel. Les troupes grecques se retirèrent — une partie du Razlog vers Nevrocop, une autre plus grande — par le défilé de Bredel. L'armistice les y surpris et les sauva de la perte de leur armée qui les menaçait.

Le district de Melnik et de Pehtchévo.

№ 83.

Extrait du rapport de Mr G. Bildireff, inspecteur des Postes et Télégraphes, en date du 24 août 1913.

La ligne télégraphique Djoumaya—Bania—Melnik—Pétritch. Stroumitza est détruite par les troupes grecques en retraite, ainsi que tous les ponts.

Les villages, les auberges, les cantons représentent des décombres effrayants. Toute la contrée est couverte de cadavres d'hommes et d'animaux. Un triste spectacle de décombres représente surtout le village de Lévounovo, ancienne résidence du roi Constantin! Une seule maison est restée intacte, celle appartenant à Andon Mitzoff Patcheff, un vieillard de 75 ans. Il a dû se déclarer Grec pour sauver son foyer. Ce même vieillard raconte que c'était le roi Constantin en personne qui donnait l'ordre pour la destruction des villages bulgares. Le jour où le roi Constantin quittait le village de Lévounovo, en présence des officiers grecs, des soldats et des curieux, Sa Majesté, au moment de partir, a fait avec son pied un tas de paille, l'a allumée de sa propre main en s'adressant aux présents avec les mots: „ainsi doit brûler toute la Bulgarie!“ Le vieillard Andon a raconté ceci le 20 août à deux officiers étrangers (un allemand et un autrichien), dont les noms sont connus, qui séjournaient dans sa maison.

A Melnik, tous les habitants grecs sont partis avec l'armée grecque, en amenant avec eux, par force et par contrainte, les bulgares restés vivants.

A Stroumitza les quartiers grecs et turcs, les casernes et les édifices publics sont incendiés.

№ 84.

Ivan Stoïtcheff, refugié de 60 ans, originaire de Bélévehtchévo (Melnik), habitant maintenant le village Dorkovo (Tchépino), raconte: „J'ai vu brûler les villages Spatovo

Marikostinovo, Slavé, Harsovo et quelques maisons du village Sveti-Vratch. Tout fut pillé dans ces villages. J'eus un magasin à Vratch, mais tout y est volé, et j'ai 500 livres turques de perte. J'ai fui vendredi, mais ma femme resta. Je me refugiai près des valaques de Bojdovo. Ma femme me raconta que les grecs aussitôt arrivés rassemblèrent les hommes dans l'école et leur volèrent l'argent. Ensuite ils pillèrent les maisons et violèrent les femmes. Chez ma femme ils ont perquisitionné pour de l'argent. Dans le village voisin Polénitza les grecs rassemblèrent les femmes à part et les violèrent. On entendait les cris et les lamentations des femmes à une heure de distance. On interrogea ma femme pour moi et on chercha de l'argent. Elle s'enfuit et vint me dire que l'état du village et des paysans était terrible. J'emmenai les enfants et me voici avec eux, tandis qu'elle resta.

Les souffrances que nous endurâmes jusqu'à maintenant furent affreuses.

2. Dinka Ivanoff, originaire de Marikostinovo, se trouvant maintenant à Drenovo, près de Dorkovo, distr. de Tchépino, raconte: j'abandonnai le village le 27 juin. Dans 2 jours, j'y rentrai. Le village était entièrement brûlé. Les troupes grecques l'avait incendé. On m'enleva mes 2 ânes, les boeufs et 10 frs. en argent. Les soldats pillèrent et emportèrent tout ce qui leur tombait sous la main. Ils violèrent toutes les femmes. Sentant le danger, je me suis enfui. On tira sur moi, mais les balles ne m'atteignirent pas. Mes enfants sont restés dans le village.

№ 85.

G. Potzkoff. refugié, originaire de Vrania, (Melnik) maintenant à Sofia, raconte: tous les paysans du village s'enfuirent. Le village entier fut pillé et incendié. Les villages suivants ont été incendiés: 1. Slavé. 2. Kapatovo, 3 Kromidovo, 4. Harsovo, 5. Dolna-Souchitza. 6. Marikostinovo, 7. Svéti-Vratch, 8. Hotovo, 9. Spatovo.

De même qu'en avançant les troupes grecques dévastèrent tout, de même en réculant ils pillèrent et enlevèrent tout ce qu'ils trouvaient. Vélio Alexoff, aussi de Vrania, maintenant à Tchépino, affirme la même chose.

Sont mortes pendant la fuite de refroidissement: Vélika Iv. Apostolova, Vélika Mitreva.

2. Dimitre Choumboff de Harsovo (Melnik), maintenant à Tchépino, vit les troupes grecques brûler le village Harsovo. que compte 100 maisons, toutes bulgares.

3. G. Dinkoff de Marikostinovo (Melnik), maintenant à Tchépino, vit brûler les villages Marikostinovo et Spatovo.

№ 86.

Le village Debrené, district de Melnik. Les paysans Stilian Stoïlkoff et Nicolas Andonoff, qui s'enfuirent après l'arrivée des grecs dans le village, racontent: Le 3 juillet 2 cavaliers grecs arrivèrent dans le village. Ils exigèrent des paysans de l'argent et des fusils. Ces derniers leur donnèrent chacun un franc. Le 4 juillet l'infanterie arriva. Les soldats saisirent tous les paysans et les paysannes et les enfermèrent dans un hangar. Des sentinelles gardèrent les emprisonnés pendant que les autres pillèrent les maisons. Les troupes enlevèrent tout ce qui se trouvait dans les maisons et encore de 1000 à 2000 vaches, boeufs, moutons, etc. Le 3 juillet les grecs incendièrent les villages Spatovo, Slavé, Marikostinovo et Lévounovo. Ces villages furent entièrement brûlés. Le 5 juillet les grecs laissèrent les paysans en liberté et les invitèrent d'aller trouver les autres paysans du village qui s'étaient enfuis, promettant de ne pas les punir. A la réponse des paysans que probablement, les fugitifs ne voudrons pas rentrer ayant vu les villages incendiés, les grecs leur dirent qu'ils brûlaient seulement les villages dont les habitants fuyaient. Lorsque les paysans insistèrent sur le fait qu'il y a des villages brûlés dont les habitants n'avaient pas fui, ils répondirent: „ils ont commis d'autres fautes“ . . . Pendant la nuit de 5 juillet les soldats demandèrent aux paysans des femmes. Smilian Stoïlkoff a fui cette même nuit. Nicolas s'enfuit dès le 3 juillet.

№ 87.

Bojine Nicoloff et Stoïtchko Manikatoff, originaires de Dolni-Orman (Melnik), maintenant à Kotcharinovo (distr. de Doupnitza), racontent:

1. „Nous fûmes dans le village lorsque les troupes grecques arrivèrent. Nous leur portâmes du bois dans le village Svéti-Vratch. En se retirant, ils brûlèrent le village entier qui comptait 90 maisons. Ils brûlèrent de même les gerbes, la paille, l'opium, etc., emmenèrent le bétail: les chèvres, les moutons, les vaches, les boeufs . . . Nous allons maintenant, mon camarade et moi, à Doupnitza pour acheter chacun un âne parce qu'à Melnik et dans ses environs, on ne pourrait trouver un seul en proposant 10 louis d'or même.

Les mêmes racontent:

2. A Bélivehtchévo les grecs menacèrent les paysans de brûler le village, si ces derniers ne leur donnaient 200 livres turcs.

3. Les grecs brûlèrent le village Sveti-Vratch (200 maisons), violèrent les femmes, emportèrent leurs biens et leurs béstiaux.

4. A Slavé (30 maisons), les grecs blessèrent à coups de baïonnette une jeune fille pour lui prendre 50 livres; ils incendièrent le village entier, violèrent les femmes, emmenèrent avec eux tout le bétail.

5. A Spakévo, 16 maisons. Les femmes furent violées, le village brûlé, le bétail — emmené.

6. Le village Levounovo, 60 maisons, fut brûlé, les femmes violées.

7. Marikostinovo, 80 maisons, fut brûlé. La population s'était enfuie avant l'arrivée des grecs.

8. Spantchévo, 30 maisons. Les paysans s'enfuirent d'abord, puis rentrèrent. Une femme tua un soldat grec lorsque celui-ci voulu la violer. A cause de cela les grecs tuèrent la femme et encore 7 hommes, brûlèrent les maisons, pillèrent les biens et le bétail. (Les témoins ne savaient pas dire les noms des tués).

9. Kapatovo, 35 maisons bulgares. Le village a été brûlé par les grecs. Les paysans sont de retour maintenant, 3 personnes manquent.

10. Tchiflitzité, 2 quartiers, 80 maisons. Les paysans s'enfuirent. Le bétail fut emmené, le village — brûlé. Dans le village les grecs tuèrent 2 frères, l'un d'eux s'appelle Petre . . .

11. Otovo, 60 maisons. Les paysans s'enfuirent, laissant leur bétail et leurs biens. Les grecs brûlèrent le village aussi.

12. Pripétchène, 20 maisons. Les grecs y firent les mêmes violences.

13. Notre village Dolni-Orman est à une heure de distance de la ville de Melnik. A Melnik seulement 2 maisons furent brûlées. Nous demeurons maintenant dans des chaumières Seules les vignes et les anis ont été épargnées. Tout le reste a été brûlé.

Slavé, 40 maisons. Entièrement brûlé par les turcs.

№ 88.

1. La ville de Pehtchévo. A l'entrée des troupes grecques la population sortit pour les recevoir. Le premier et le deuxième jour les instincts barbares des grecs se montrèrent. Ils pillèrent les maisons et les magasins et violèrent les femmes. Furent violées: Magda Ghitchéva de 50 ans, la vieille Gheka Tzekova de 80 ans, Soultana Sékoulova de 60 ans et toutes les femmes jusqu'aux fillettes à l'âge de 10 ans. Furent maltraités: Stoyantcho Nicoloff, Gavril Mitzeff, Gavo Athanassoff, le prêtre Athanasse Ioveff, Vantzé Kotzeff, etc. Furent tués: Gheorghi Kratovetz, sa maison est brûlée. L'argent fut pris par force à tout le monde. Témoin: Mitzo Tzékoff, maintenant à Kustendil.

2. Razlovtzi. Les belles-filles de Gheorghi Zlatkoff — Stoïanka et Vassa—furent violées; tous les meubles et 150 moutons et chèvres de Stoïko Athanassoff furent emmenés. Gheorghi Zlatkoff perdit 30.000 ocas ($1 \frac{1}{4}$ kilo) de blé, 2000 ocas de foin; tous ses bâtisses dans la montagne furent brûlées. Le magasin de l'épicier Eftim Pope Dimitroff fut entièrement pillé. Les ustensiles en cuivre de sa maison, sa montre, tout lui fut enlevé; à Kolé Orel furent enlevés 28 frcs

au prêtre Kostadine — 6 livres; à Christo Zahar — $5^{1}/_{2}$ livres d'or. Tous ces forfaits furent exécutés par les troupes grecques.

3. Pantcharévo. A l'arrivée des troupes grecques la population sortit à leur rencontre. Les grecs repondirent par des massacres. Furent massacrés: Damian Rizoff de 18 ans; Ivan Stoïkoff de 55 ans; ses 50 moutons lui furent enlevés; Stoyan Petkoff de 35 ans; Athanasse Rizoff de 40 ans; Gheorghi Stoïloff de 45 ans; Yano Stoyanoff de 45 ans; Anghel Markoff de 25 ans; Stoïl Ilieff de 25 ans. 10 hommes furent emmenés, 3 d'entre eux ont reussi à se sauver: Athanasse Petroff et son fils Ivan, Mihaïl Stanoeff. On ne sait pas quel fut le sort des autres.

4. Boudinartzi. Les troupes grecques pillèrent les maisons d'Arso Smokvarski, d'Athanasse Chopoff, de Gheorghi Traïcoff, de Kotzé Dinoff, de Grigor Smokvarski et d'Ivan Hadji Gheorghieff. Furent violées: Vanghelia Eftimova de 30 ans; Paraskéva Vassiléva de 28 ans; Anastassia Alexova de 32 ans; Témoins: Eftim Pope Gheorghieff et Ivan Pope Gheorghieff — à Kustendil.

5. Matchovo. Les troupes grecques emmenèrent Grigor Vassileff de 35 ans avec tout son bétail; son père Vassil Guiouroff alla le chercher, mais fut tué avec son fils près de Kaménitza. Arso Alexoff de 18 ans fut tué dans la campagne; Gheorghi Stoïkoff de 38 ans — de même. Témoins: Eftim et Ivan Pope Gheorghieff, actuellement à Kustendil.

6. Roussinovo. 23 maisons et les écoles furent incendiées par les soldats grecs. Furent violées: Sophia Ivanova de 23 ans, morte à la suite du viole; Rosa Koklinska de 23 ans. Témoins: Petre Alexieff, maintenant à Kustendil. Furent tués: Sv. Gheorghi Kostandinoff, prêtre; Guiourga Bourevska de 35 ans; Todor Tchoukartcheff de 60 ans; sa fille Mirona de 18 ans fut tuée par les grecs; Sima Todorova de 40 ans fut tuée. Toutes les maisons furent renpillées. Témoins: Vassil Vatchkovski et Ivan Bourevski — maintenant à Kustendil.

7. Smoïmirovo. A l'arrivée des troupes grecques les paysans, ayant à leur tête le prêtre Gheorghi Tzoneff, allèrent à leur contre. Aussitôt un jeune homme Ilé, de 30 ans, fut tué à coups de sabre: le prêtre fut maltraité et défiguré à la suite de quoi il mourut.

8. Oumléna. A l'entrée des soldats grecs les paysans sortirent pour les recevoir. Les grecs répondirent par des injures et des menaces après quoi ils commencèrent à violer toutes les femmes et les filles au-dessus de 10 ans. Furent violées: la fillette de Kotzé Soultanine de 13 ans, gravement malade à la suite du viole; sa mère, 45 ans, fut aussi violée; Ghina Spassévitza de 85 ans; Maria Nakova de 75 ans, morte après; Rosa et Ivana Gogova et Kalina Christova furent emmenées dans le logement des officiers et retenues 6 jours, pendant lesquels elles furent l'objet des plus atroces débauches. Furent tués: Athanasse Bateff et son fils Gheorghi Athanassoff; leurs

455 moutons, chèvres etc. furent enlevés de même que 85 livres. Eftim Manoff fut battu; il est gravement malade maintenant; tous ses meubles et 4 louis d'or furent emportés. A Ivan Nikoloff 32 têtes de bétail et une jument de 3 ans furent emmenés, lui-même fut fait prisonnier. Après de longues prières il fut mis en liberté. Les grecs brûlèrent les maisons de Todor Karakache, de Zahari Karakache, de Vassil Petkoff, de Ilyo Kroucharoff, de Vélé Kroucharski. Les meubles, les étoffes, la farine, les blés du village entier furent pillés et emportés en chariots vers la ville de Stroumitza.

№ 89.

Quand les troupes grecques entrèrent dans le village Vladimirovo suivies de la populace turque, il séparèrent les hommes des femmes et tuèrent les premiers jusqu'aux enfants à l'âge de 10 ans. Les femmes furent violées. Ils enlevèrent 14 jeunes filles et aussi Parasca Tchogova. Ils brûlèrent 38 chaumières et 40 voitures de foin. Très peu ont réussi à se sauver. De la forêt ils voyaient le village en flammes.

Dans le village Robovo les grecs mirent le feu à 7 magasins de fourrage pour le bétail. Les femmes et les jeunes filles furent horriblement torturées, mêmes les fillettes de 12 ans. Le prêtre Yanaki Yantcheff, les paysans Stoïl Yantcheff, Mito Mitrevsky et Tassé Tocheff furent tués sans cause. Les officiers grecs assistaient à ces scènes barbares sans s'émouvoir.

Le district de Pétritch et de Stroumitza.

№ 90.

Le village Yakovo fut envahi par une compagnie de soldats grecs et par un grand nombre de bachibosouks. Aussitôt arrivés les grecs séparèrent les hommes et les femmes et violèrent ces dernières devant les hommes. Après cela tous les hommes furent massacrés. Beaucoup parmi eux furent torturés, les uns eurent les yeux crevés, d'autres les oreilles coupées; plisieurs furent enfermés dans les granges et brûlés vifs. Les plus jolies femmes furent emmenées par les grecs; ensuite elles furent tuées. Parmi les bachibosouks il y avait des turcs, habitants des villages voisins. Les villages Goréme, Drénovo et Vélouchetza ont subi le même sort.

L'incendie de la ville de Stroumitza.

№ 91.

Maria Ghéorguieva Itchéva, dernièrement arrivée de Stroumitza, nous donne les détails suivants sur le sort de sa ville natale pendant la guerre avec les grecs.

Depuis le commencement de la guerre jusqu'au 29 août v. st. je n'ai pas quitté Stroumitza où j'étais institutrice. Les grecs y entrèrent le 26 juin. Comme les $^3/_4$ de la population sont des grécisants, les grecs n'exercèrent leur cruauté que contre les bulgares exarchistes qui sont en minorité et qui habitent principalement le quartier „Tchiflik" au nord-est de la ville. Tous ceux des bulgares qui n'ont pas eu le temps de fuir furent arrêtés. Les soldats pillèrent et violèrent. Dans les villages des alentours en dehors de 4 à 5 qui sont habités par des grécisants les grecs furent encore plus atroces; en dehors de tous les crimes qu'ils commirent ils tuèrent des bulgares en masse. Dans le village Novo-Sélo il y a eu beaucoup de tués, entre autres la jeune fille Kata Mitzeva Tersiéva, tuée à coups de sabre par la cavalerie grecque. Les meilleurs villages ont été brûlés complètement ou en partie. Ainsi furent réduits en cendres les villages Novo-Sélo, Ribartzi, Kostourino et la plus grande partie du village Dabilya.

Aussitôt que la paix de Bucarest fut conclue et qu'il fut connu que la ville de Stroumitza restera dans le territoire bulgare,

depuis le 27 juillet les grecs se mirent à faire la propagande parmi la population grecque en l'invitant de s'expatrier; ils lui suggéraient la crainte d'être torturée et même tuée par les bulgares. On promettait aux habitants de leur faire une „Nouvelle Stroumitza" de la ville de Koukouch. Le roi grec allait lui même prendre sur lui le soin d'entretenir la population. Les plus fanatisés consentirent aussitôt à s'expatrier. Dès le 28 juin plusieurs familles grecques quittèrent la ville en emportant les effets nécessaires. Les plus riches qui pouvaient disposer de moyens de transport emportèrent tout et ne laissèrent que les immeubles. Ces cas d'émigration devenaient toujours plus fréquents. La peur gagnait ceux qui restaient en voyant les autres partir. Le gouvernement grec mit à la disposition de la population des automobiles militaires. Les voitures venaient en quantité par la chaussée de Doïran. D'abord les automobiles ne transportaient les émigrants qu'avec très peu d'effets. Mais plus tard beaucoup d'entre eux retournèrent prendre tous leurs effets et les transportèrent aussi en automobiles. Cela dura ainsi jusqu'au 8 août v. st. Ce jour là vers 7 heures du soir les grecs mirent le feu au marché dans la partie sud-ouest de la ville près de la maison du docteur grec Rixopoulo. Le 8 août dans la nuit l'incendie devint grand et les habitants n'osaient pas quitter leurs maisons, car des coups de fusil fréquents se faisaient entendre: on tirait pour empêcher les habitants d'éteindre l'incendie. Le feu a été mis principalement aux magasins bulgares pleins de marchandises. Les turcs et les israélites avaient vidé leurs magasins, car eux aussi ils s'expatriaient avec les grecs.

L'incendie fut éteint par plusieurs bulgares du quartier „Babyak". Comme les troupes grecques se tenaient cachées, les bulgares supposèrent qu'elles s'étaient retirées. Les gens de „Babyak" démolirent quelques magasins et l'incendie fut éteint. Le 9 août dans la journée aucune maison ne brûlait dans la ville. Le soir l'incendie recommença. Le feu pris à l'école et à l'église grecques et se répandit dans le quartier grec. En même temps le feu pris à deux-trois endroits du quartier turc. Le lendemain cela continua. Les grecs ne se cachaient plus. Ils mettaient ouvertement le feu aux differents quartiers de la ville. Le 10 août des troupes grecques parurent de nouveau dans la ville. C'étaient de petits détachements qui descendaient, le gros des troupes se tenant auprès de la „Tour" qui est hors de la ville.

L'incendie dura jusqu'au 15 août: il réduit en cendres la ville entière. Seuls les quartiers bulgares „Babyak" et „Tchiflik" furent épargnés et cela parce que les bulgares gardaient jour et nuit leurs maisons. Des quartiers grecs et turcs il ne resta par-ci par là que quelques maisons, principalement celles qui sont entourées de jardins ou de grandes cours. Le 18 août les troupes bulgares arrivèrent et les grecs se retirèrent

définitivement. Avant cela dans la soirée du 11 août les grecs incendièrent la caserne turque, une des meilleures constructions. Dans les villages la plupart de la population a été massacrée, les femmes violées. Ce fut un système adopté, partout le même. J'ai passé l'été dans notre maison dans le quartier du „Marché". Quand notre maison fut brûlée, j'allai habiter le quartier „Babýak" chez des connaissances. Quoique obligée de me cacher des grecs ce qui m'empêcha de tout voir de mes propres yeux, j'étais en état néanmois d'apprendre tout ce qui se passait dans la ville et dans les environs. J'appris que les grecs mettaient le feu aux magasins et aux maisons appartenant aux bulgares et aussitôt le feu pris ils brisaient les fenêtres, enfonçaient les portes et emportaient les marchandises. De la même manière ils entraient dans les maisons et violaient les femmes.

Maintenant il n'y a dans la ville de Stroumitza que des bulgares: les grecs, les turcs et les juifs se sont expatriés. Plusieurs grécisants retournèrent à Stroumitza avec leurs familles. J'ai quitté Stroumitsa le 29 août et jusqu'à ce iour il n'y avait pas de turcs revenus. Les troupes grecques qui entrèrent dans la ville pillèrent aussi. Des turcs de ma connaissance me disaient: „Je n'ai tué, ni pillé, mais je n'ose rester à Stroumitza par ce que les grecs nous menacent".

№ 92.

Renseignement

sur la conduite des troupes grecques dans le district de Stroumitza du 27/10 juillet au 17/30 août 1913, donnés par l'officier-candidat Peneff, aide de camp du premier bataillon du 26-e régiment d'infanterie de Pernik.

Sur la route de Stroumitza, entre les villages Ormanovo et Novo-Sélo, dans le défilé sur la rive droite de la rivière Stroumitza j'ai trouvé un soldat du 10-e d'infanterie de Rhodope crucifié sur un peuplier au moyen de fils telegraphiques. Son visage avait été arrosé de pétrole et brûlé et j'ai reconnu le régiment du soldat à ses épaulettes qui lui avaient été arrachées et jetées devant lui. Le corps était déjà en décomposition. Plus à l'ouest j'ai trouvé un autre soldat du 30-e d'infanterie: le cadavre était enseveli dans le sable, on ne voyait que la tête défigurée qui avait été arrosée de pétrole et brûlée. Les yeux, les oreilles, le nez avaient disparu. Un autre soldat du 1-er d'infanterie de S. A. le prince Alexandre avait les pieds liés au moyen de fils de fer, la tête en bas, le cadavre était pendu à un poirier. Les épaulettes étaient jetées non loin dans la boue. Grâce à elles j'ai pu constater que le maheureux était un mécanicien; il avait les oreilles, les mains et les bras coupés, les yeux arrachés. En suivant la route je trouvai au bord du chemin beaucoup d'aut-

les cadavres défigurés et non ensevelis de soldats de la 2-ème de la 6-ème et de 8-ème divisions. En traversant avec le bataillon les villages Ormanovo (district de Petritch), Novo-Sélo, Bossilovo, Dabiné, Robovo (district de Stroumitza) nous entendîmes des recits des paysans qui nous racontaint les larmes aux yeux à quels traitements inhumains ils furent soumis par les officiers et les soldats grecs. A Ormanovo l'officier grec, le commandant de Petritch, avait ordonné que tous les hommes fussent enfermés au commissariat de police; ils y furent maintenus sans nourriture pendant 3 jours et furent maltraîtés par les soldats grecs. Ces derniers leur réclamaient une livre turque (23 francs) pour une goutte d'eau. Ils avaient réuni dans une maison toutes les femmes et les jeunes filles à partir de l'âge de huit ans où ils les violaient. Il en était de même dans les villages Bossilovo, Dabiné et Robovo. Dans le dernier village les soldats grecs ligotèrent le prêtre bulgare et c'est devant ses yeux qu'ils violèrent d'abord sa fille et puis les autres. Enfin ils fusillèrent le prêtre et sa fille et mirent le feu au village qui brûla.

Les deux tiers de la ville de Stroumitza ont été incendiés, notamment les quartiers des grécisants, le quartier turc et quelques maisons grecques qui se trouvaient au quartier bulgare. Tous les édifices gouvernementaux ainsi que les casernes furent également brûlés. Au moment où les grecs allaient mettre le feu au quartier bulgare où quelques maisons étaient déjà en flammes M. Couner, anglais de la mission évangélique, arriva de Salonique. M. Couner se présenta devant le commendant grec qu'il pria de faire cesser l'incendie, le menaçant de porter plainte au consul d'Angleterre à Salonique. Le feu fut étouffé par ordre du commandant. C'est un témoignage que je tiens de M. Couner lui-même qui a envoye au consul anglais à Salonique des photographies de la ville incendiée par les grecs. La nouvelle église bulgare, un édifice solide en pierres, est à moitié en ruine à la suite de l'explosion de trois bombes que les grecs y avaient placées pour le faire sauter. Les hôpitaux bulgares sont également reduits en cendres. Les soldats bulgares grièvement blessés, qui y étaient restés, etaient laissés sans aucun soin et sans nourriture. Les sentinelles grecques gardaient pour elles tout ce que les braves femmes de la ville apportaient aux blessés: pain, lait etc. Enfin les soldats blessés furent enfermés dans la tour turque à laquelle on mit le feu. Le 3/16 septembre, le jour où les grecs évacuèrent la ville, les cadavres carbonisés des soldats gisaient encore dans les ruines de la tour. On croyait que la commission internationale d'enquête viendrait constater sur place les atrocités commises, mais la commission ne vint pas.

Dans la ville les excès commis par les grecs n'etaient pas moins nombreux. Une jeune fille, institutrice, m'a raconté que dans la nuit du 10/22 août elle avait été amenée dans les casernes où elle fut d'abord outragée par le commandant grec et puis par vingt-quatre soldats à tour de rôle. La malneureuse est maintenant dans un état piteux.

Le retour d s refugiés dans le territoire serbe ou grec est impossible. Un groupe de ving familles environ qui s'etaient enfuies de la région de Koukouch arriva le 3/16 septembre à Stroumitza. D'après leurs récits tous les turcs du pays sont armés par les soins des autorités grecques qui leur ont donné pl ine liberté d'action pour exterminer les bulgares. Les turcs font un ample usage des recommandations grecques Ils pillent les biens de la population bulgare, lui enlèvent le bétail; ils violent les femmes et assasinent les hommes. Ainsi au village Morartzi, district de Koukouch, ont été tués Chr. Kolabakoff, K. Aliokine, St. pope Gheorghieff, Ivan Krivandonoff; au village Alexievo — Gotzé Vaneff et la mère de Traïko Metcheff de Poroï qui ne s'étaient pas refugiés en Bulgarie pendant la guerre. Les refugiés racontent encore que le roi Constantin apprit à Lévounovo la signature de la paix de Bucarest. A cette nouvelle il avait ordonne d'allummer la paille du bivouac et il avait déclaré que de la même manière il ferait disparaître de la Macédoine la population bulgare qui reste sous son sceptre. Les autorités grecques y procèdent déjà avec zèle. De nouveaux refugiés qui arrivent des districts de Doïran et de Koukouch racontent avoir vu en route de nombreux cadavres mutilés parmi lesquels il y avait aussi ceux des femmes et des enfants tous des refugiés qui sont revenus dans leurs foyers de la Bulgarie. Ils disent que les bulgares devraient se garder d'aller dans ces parages car il est certain que les andartes grecs et les bachibosouks turcs les mettraient à mort. Il en est de même des bulgares sous l'autorité serbe, aux arrondissements de Doïran, de Ghevguéli, de Radovich etc. Là aussi les Serbes ont donné carte blanche aux turcs d'exterminer tout ce qui est bulgare ce à quot ils ne se refusent pas. De leur côté les autorités serbes mettent la main sur les biens des bulgares refugiés à Stroumitza et ailleurs. Cet état de choses a été constaté aussi par M. Couner qui est allé à Radovich. En outre les bachibosouks ont aussi franchi la frontière et attaquent à nos postes. L'autorité administrative et policière est concentrée entre les mains des turcs et des tziganes de Radovich: gare à la population bulgare!

Deux institutrices bulgares qui n'avaient pas rèussi à s'enfuir sont tombées aux mains des serbes. Le commandant de la ville les avaient mandées à la sous-préfecture; là il a proferé des injures à l'adresse de tout ce qui est bulgare en commençant par S. M. le Tzar des bulgares, puis il leur a presenté une déclaration à signer où il était dit qu'elles étaient des serbes: il les somma de la signer au plus vite en les menaçant d'être mises à mort. Pendant la nuit elles réussirent à s'enfuir à Stroumitza et de là nous avons fait le voyage ensemble jusqu'à Gorna-Djoumaya. Elles racontent que les serbes jettent tous les jours plusieurs des notables bulgares dans le lac de Doïran.



Table des matières.

Pages.

Sur les événements dans la ville de Salonique du 17 et du 18 juin.

Sur la situation dans la Macédoine de l'ouest.

Sur le district de Koukouch.

8*

Pages.

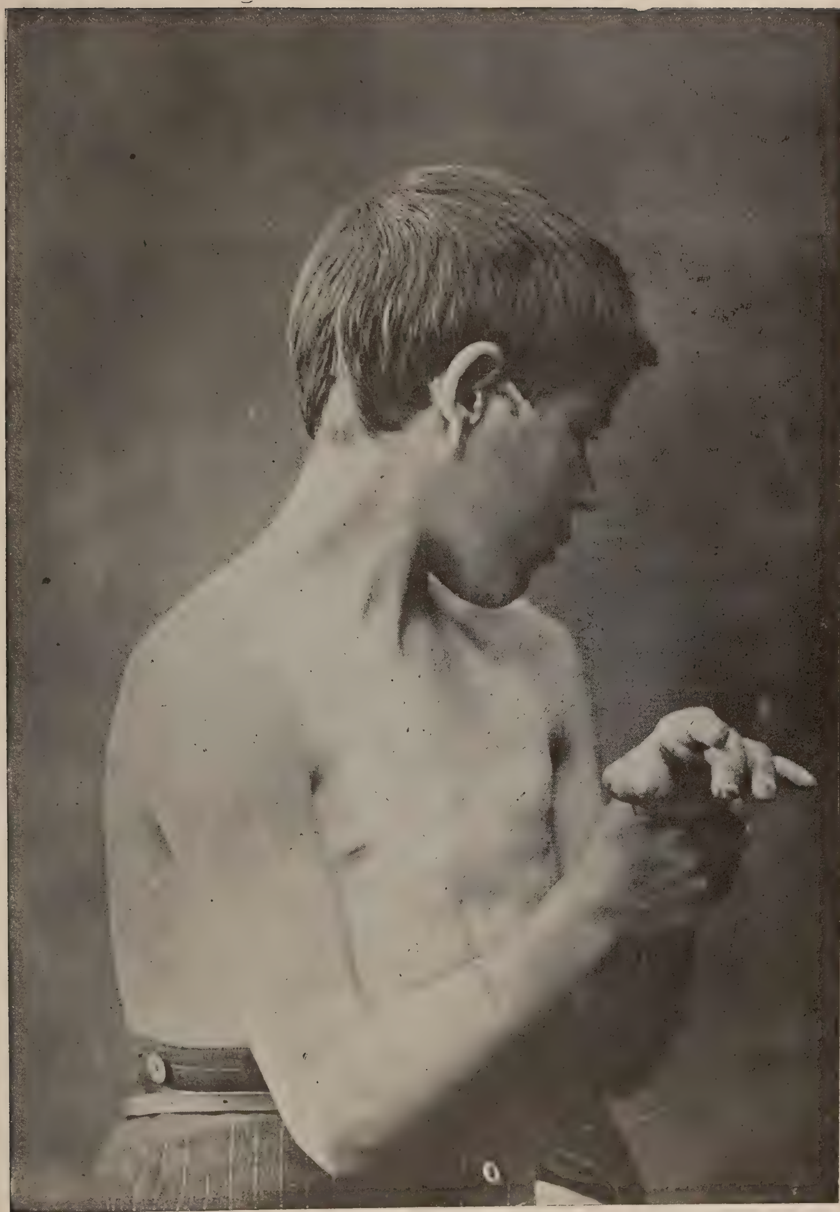
Sur le district de Lagadina.

Sur le district de Doïran.

Sur le district de Ghevguéli.

Sur le district de Démir-Hissar.

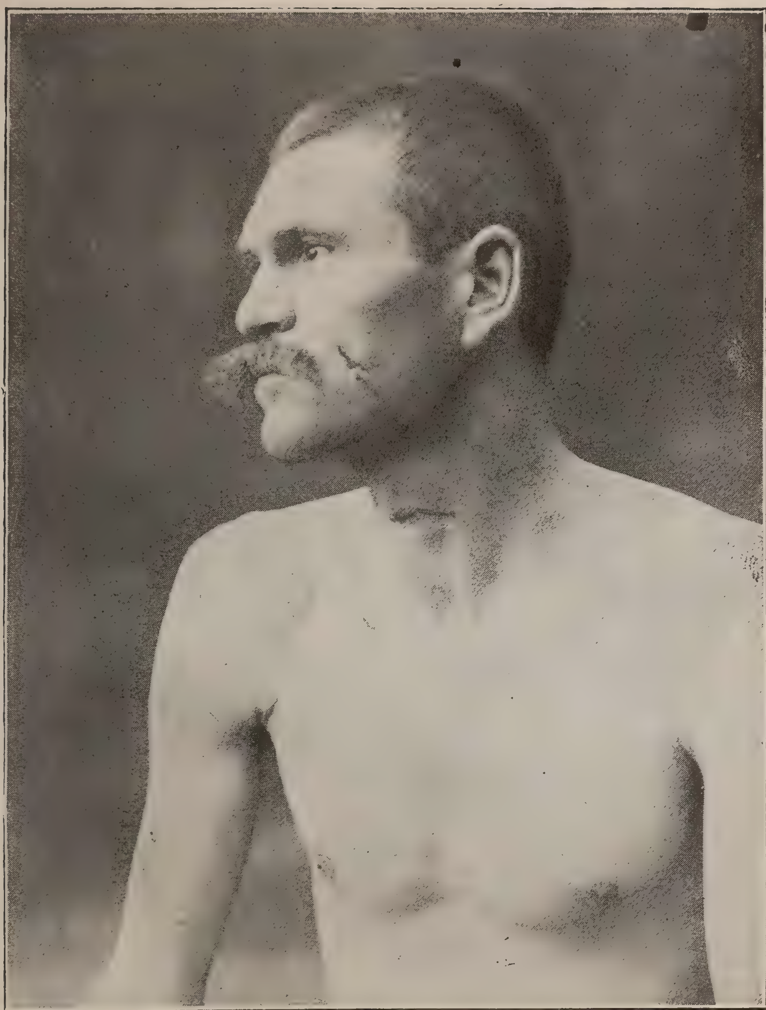




Ad № 10. — Mitio Koleff, le garçon mutilé de Gavaliantzi (district de Koukouch). On voit sur la photographie les traces des blessures.



Ad № 43. — Gheorghi Béleff, sanitaire du 70-ème régiment d'infanterie, portant des blessures de baïonnette reçues le 28 juin à Serrès, au lycée de jeunes filles.



Ad № 52. — Christo Dimitroff, que les Grecs ont essayé de mettre à mort le 28 juin à Serres dans le lycée de jeunes filles. La victime porte encore les traces des blessures qui lui ont été occasionnées.



Réfugiés de Doïran et de Koukouch, installés à l'école „Fotinoff", à Sophia.